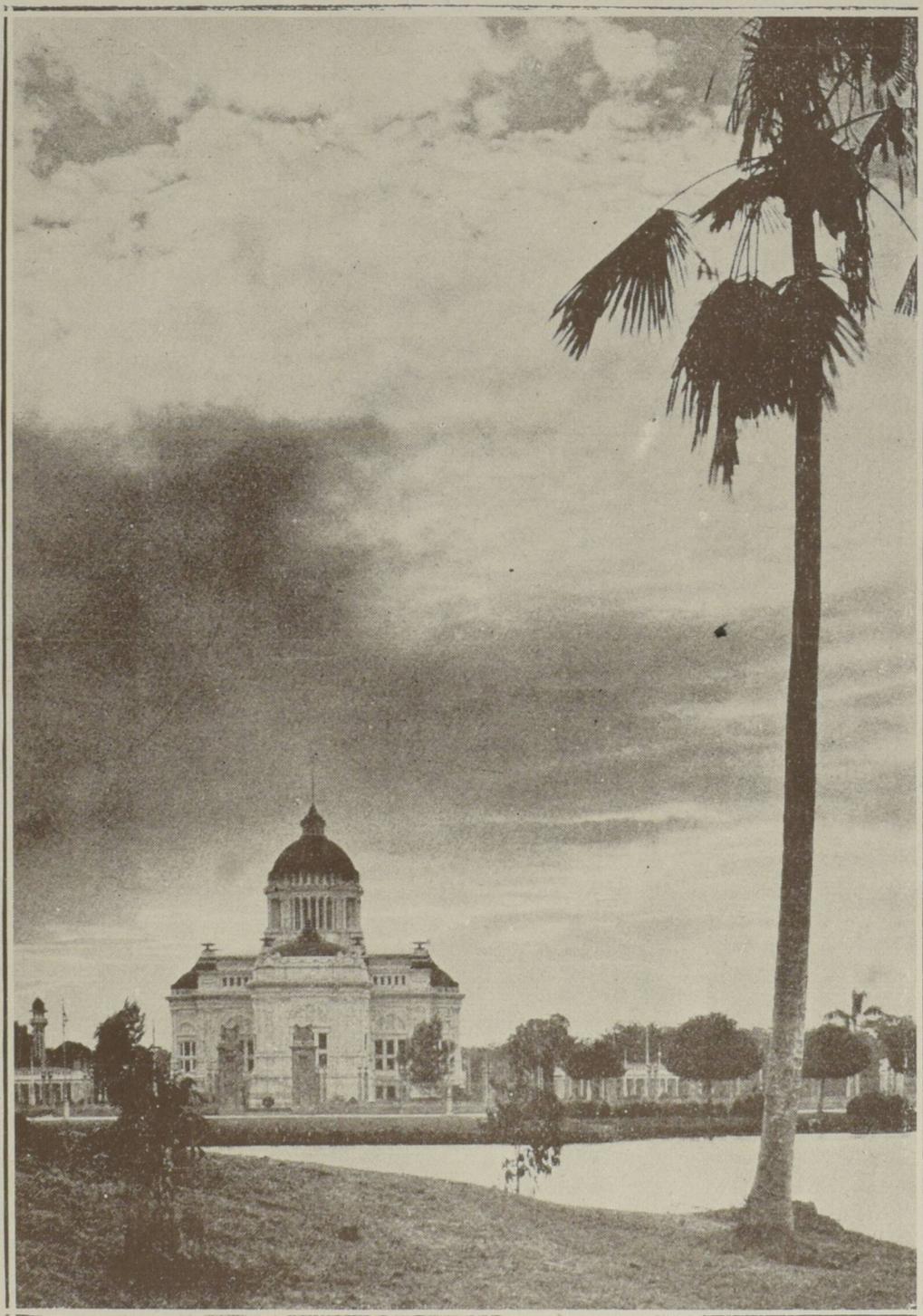


L'APOTRÉE



LE PALAIS DU TRÔNE
À BANGKOK, SIAM.

MAGAZINE CATHOLIQUE

Lecture pour tous, jeunes et vieux

SOMMAIRE

FÉVRIER 1928

PAGES

241 — Une enquête.	THOMAS POULIN.
242 — Le filou, amateur de diamants.	
243 — A bord de la "Blanche-Étoile"	NOEL MYRBLA, (<i>L'Etoile Noëliste</i>).
248 — Jean Bart.	MAURICE THIÉRY.
249 — Éphémérides canadiennes : janvier 1928.	
252 — La machine humaine : Le rhume.	LE VIEUX DOCTEUR.
253 — Poème dramatique (<i>poésie</i>).	HUGUES DELORME.
254 — Les bons et les mauvais remèdes.	PIERRE LÉPINE.
256 — Nos meilleurs amis : les livres.	JEANNE LE FRANC.
256 — Boîte aux lettres.	JEANNE LE FRANC.
257 — L'ortographe de la grand'mère.	JEAN AICARD.
258 — Pour s'amuser.	
259 — Les livres.	
260 — Un bon coin de diligence.	
261 — Le Coureur des Bois (<i>feuilleton</i>).	GABRIEL FERRY.

ILLUSTRATIONS

249 — S. G. Mgr G. Courchesne, évêque-élu de Rimouski.
250 — S. G. Mgr G. Forbes, archevêque d'Ottawa.
250 — Napoléon Mathurin.
251 — Vue de Bethléem (partie ancienne).
255 — Les champs fertiles du Lac St-Jean.
259 — Une partie de Bethléem moderne.
288 — L' "Empress of France" du Pacifique Canadien.

"L'Apôtre" est publié par l'Action Sociale Catholique, qui fut fondée par Son Éminence le cardinal Bégin, par lettre pastorale du 31 mars 1907, et encouragée par Pie X, par bref pontifical daté du 29 mai 1907, par S. S. Benoît XV et par S. S. Pie XI.

Il a pour objet de fournir une saine lecture, de propager et de défendre la foi catholique. "L'Apôtre" répond aux attaques dirigées contre l'Église catholique et rétablit la doctrine catholique faussement représentée. "L'Apôtre" veut renseigner les catholiques en quête d'informations sur la doctrine de l'Église, les questions d'apologétique, d'histoire, etc. "L'Apôtre" publie, à l'adresse des grandes personnes et des enfants, d'intéressants récits où brille la note catholique, et qui sont adaptés à l'état d'esprit des uns et des autres.

AVANTAGES SPIRITUELS

Une messe est dite chaque semaine pour tous nos abonnés et pour les membres vivants et défunts de leur famille.

Prix d'abonnement: Canada, \$2.00 par année; Etats-Unis, \$3.00

"L'Apôtre" est imprimé par L'Action Sociale Ltée, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.



L'APÔTRE

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

Rédaction et Administration : 103, rue Ste-Anne, Québec

VOLUME IX

QUÉBEC, FÉVRIER 1928

N° 6

Une enquête

DÈS les premiers jours de la session fédérale, on a discuté immigration et colonisation.

C'est de bon augure. Il faut espérer que les choses n'en resteront pas là, et que la question sera vidée autant qu'elle peut l'être entre gens qui n'ont pas l'habitude de se mettre bien fort martel en tête pour aller au fond des choses.

L'honorable chef de l'opposition, discutant cette question, suggéra de tenir une enquête sur ces affaires de l'immigration et de la colonisation. La suggestion fut prise au bond par l'honorable premier ministre qui se dit prêt à faire tenir une enquête complète par un comité de la Chambre.

En suggérant cette enquête, le chef de l'opposition semblait croire que le Ministère ne fait pas assez d'immigration, et en lui promettant ce qu'il demandait, le premier ministre dit que le Ministère de l'immigration s'attachait plus à la qualité qu'au nombre.

On voit tout de suite quelle peut être l'orientation de l'enquête promise : savoir si le ministère de l'immigration fait tout son possible pour amener au pays le plus grand nombre possible d'immigrants.

Espérons qu'au comité parlementaire il se trouvera des députés pour en élargir un peu les cadres, si tels doivent être les limites des recherches faites.

*

* *

Nous est avis que l'enquête devrait porter sur toute la question de notre peuplement :

de l'immigration et de la colonisation par les immigrants, de l'émigration des nôtres, de la colonisation des Canadiens en pays canadien.

Nous devrions rechercher si notre immigration est proportionnée aux possibilités d'absorption de notre pays. Si, comme tous les maires des villes de l'Ouest l'ont dit cette année encore, leurs villes sont encombrées par ces immigrants, nous allons trop vite, ou nous marchons mal.

Nous allons trop vite parce que la population qui nous arrive ne peut être distribuée et placée assez rapidement.

Nous marchons mal parce que bon nombre de ceux que nous faisons venir ne veulent pas aller cultiver la terre.

Ici se pose la question du choix des immigrants. Il est évident que, le chômage étant continue dans la plupart de nos villes, nous n'avons pas besoin de travailleurs industriels. Si ceux qui nous arrivent sont de cette catégorie, nous travaillons à l'encontre des intérêts canadiens, car nous imposons au pays des charges inutiles.

D'ailleurs le problème de notre immigration n'aura jamais reçu de solution convenable si nous ne le confrontons pas avec celui de notre émigration. Faire venir des étrangers quand nos nationaux doivent quitter le pays est au plus haut point impolitique.

C'est aussi du plus parfait ridicule, et si les Européens connaissaient exactement ce qui se passe chez nous, on en verrait peut-être moins aux portes de nos bureaux d'immigrations, qu'ils croient des portes d'entrée à la fortune rapidement cueillie.

On le comprend bien, car à un député qui s'informait si les Canadiens émigraient encore,

on répondit que sa demande n'était pas de nature à aider l'immigration.

*

* *

L'enquête devrait aussi porter sur la colonisation par les Canadiens, ou les rapatriés.

Il y a à peine quelques mois, nous soulignons dans l'*Action Catholique* ce fait étrange qu'au Manitoba on avait refusé des terres à un Canadien revenu des États-Unis, et cet autre fait plus étrange encore qu'on avait fait le même refus à un Canadien du Canada.

Nous ne savons au juste si on ira jusque là dans l'enquête, mais on devrait sûrement s'y rendre. On devrait chercher aussi pourquoi certains personnages ont continuellement entravé le travail des missionnaires colonisateurs et pourquoi ces derniers ont été dans l'obligation, un jour, de donner leur démission.

A cette enquête, ou en dehors d'elle au Parlement, il faut aussi savoir pourquoi on offre tant de faveurs aux étrangers, pendant que l'on refuse presque tout service aux Canadiens qui veulent s'établir sur des terres canadiennes.

En cherchant de la sorte, on apprendra sans doute pourquoi le ministère de l'Immigration et de la Colonisation est venu à Québec nous proposer de ne plus envoyer de Canadiens dans les provinces de l'Ouest. Pourquoi ne découvrirait-on pas du coup l'esprit qui anime toutes ces directions incompréhensibles?

*

* *

Il y a sûrement quelque chose qui marche mal au ministère de l'Immigration et de la Colonisation. Sans quoi nous n'aurions pas entendu les unanimes protestations des maires des villes de l'Ouest au cours de l'année 1927, sans quoi le congrès des Municipalités canadiennes n'aurait pas été saisi des embarras que causaient aux municipalités ce problème de l'immigration, sans quoi nos villes même de l'Est ne seraient pas remplies d'immigrants qui s'en venaient cultiver nos terres, sans quoi on ne refuserait pas de terres aux Canadiens qui reviennent, sans quoi on en refuserait encore moins aux Canadiens du Canada, sans

quoi toujours on ne chercherait pas à empêcher les Canadiens du Québec, ou les Canadiens rapatriés, d'aller s'établir dans les provinces de l'Ouest.

Au cours des cinq dernières années, les trois provinces ont accusé un énorme déficit de population, cela malgré que ce soit l'endroit où les immigrants, en très grande majorité, descendent des convois.

Ce quelque chose qui va mal, il faut le trouver, et surtout le corriger.

Thomas POULIN.

LE FILOU, AMATEUR DE DIAMANTS



EN janvier 1865, l'impératrice Eugénie assistait à une représentation de gala à l'Opéra italien. Une loge, non loin de la sienne, était occupée par une étrangère, accompagnée de son mari, et dont le somptueux costume attirait tous les regards ; ses oreilles étaient parées de boucles en diamants énormes. Au premier entr'acte, le mari s'absenta quelques instants ; on frappa à la porte de la loge, un personnage en habit, très correct, portant beau, se présenta, et exprima, en termes délicats à la dame, l'admiration de l'impératrice pour ses magnifiques boucles d'oreilles, et le désir de la souveraine de contempler de près, pendant quelques instants, l'un de ces joyaux.

La dame, un peu surprise par cette demande inattendue, accéda cependant sans hésitation à cette requête.

Quelques instants après, le mari rentra, et était mis au courant de l'incident ; cette affaire lui parut louche, et une rapide enquête auprès de personnes de la suite de l'impératrice le persuada que sa femme venait d'être victime d'un habile filou.

Le lendemain matin, la mari alla conter, de très bonne heure, sa mésaventure au commissaire de police. Il avait à peine quitté son hôtel, qu'un envoyé de la préfecture de police demandait à voir immédiatement la dame, et il présentait une lettre, revêtue de nombreux cachets, émanant de ses chefs, et expliquant la nécessité de remettre la boucle d'oreille restante entre les mains de la police, pour faciliter les recherches.

Sans aucun soupçon, la dame s'empressa d'acquiescer à cette demande.

On devine la suite. Le filou de la veille s'était paré de déguisements appropriés qui l'avaient transformé en un consciencieux agent de police, et se trouvait ainsi en possession d'une paire de diamants de grands prix au lieu d'un seul.

A bord de la "Blanche-Etoile"

EN vérité, s'exclama Genty en se renversant sur sa chaise, si ce n'est pas Lebige que j'aperçois là-bas... c'est son fantôme !

— Il n'y a pas de fantôme ici, soit-en sûr... Mais... qui est ce Lebige ?

— Un drôle de corps qui a quitté la France il y a bien... six ans, pour aller coloniser je ne sais où !... Aussi, ne m'attendais-je pas à le rencontrer à Saïgon, en plein café du Commerce.

Celui que l'on appelait Lebige, ayant tourné la tête, reconnut Genty et s'avança vers lui la main tendue.

— Content de te voir, mon cher, dit-il... J'arrive de la brousse et j'embarque demain sur la *Blanche-Etoile*.

— Sur la *Blanche-Etoile* ? Voilà qui est heureux ! Je suis médecin à bord de ce paquebot, et voici mon ami Moreu, qui en est le capitaine.

— Monsieur... enchanté !...

— Veux-tu t'asseoir à notre table ?

— Volontiers, si je ne suis indiscret ?

— Tu veux rire ? Ce n'est pas tous les jours que l'on retrouve un ami dans de telles conditions ! Je suis curieux de savoir ce que tu deviens ?

— Rien de bon, mon pauvre vieux !... Sais-tu que ma vie est un vrai roman ? Après avoir joué de malheur, voici qu'il m'arrive quelque chose d'in vraisemblable... Au reste, tu vas tout savoir... Il faut que je t'ouvre mon cœur !

— Mais... mon cher, je ne te demande pas tes secrets !

— Il n'y a pas de secret !... Et puis, qu'importe ! Cela me soulagera ! Il y a si longtemps que je n'ai rencontré un ami. Figure-toi que je vis là-bas dans une solitude effrayante !... J'ai tout juste trois domestiques indigènes... ou plutôt, je les avais... et mon plus proche voisin se trouve à quatre bonnes lieues !

— Messieurs..., dit Moreu, permettez-moi de me retirer... Je vous laisse à vos confidences !...

— Mais non, capitaine ! s'exclama Lebige, vous n'êtes pas de trop !... Je vous dirai même que... votre avis me sera utile, car j'ai une bien curieuse histoire à vous raconter.

— Comme il vous plaira ! dit le capitaine en se rasseyant.

Et Lebige reprit :

— Tu te rappelles, mon vieux Genty, que je quittai la France il y a cinq ans !... J'étais tout juste majeur, mes parents étaient morts et je n'avais pas de situation. Comme fortune, je possédais quelques billets de mille et je dési-

rais voir du pays. L'idée me vint de tenter la chance en Indo-Chine, et... je m'installai ici !

— Dans quel but ?...

— Pour faire la culture du riz.

— C'était scabreux !

— A qui le dis-tu ?

— Tu n'as pas réussi ?

— J'ai tout perdu !... Après une série d'infortunes qu'il serait oiseux de te raconter, j'ai cédé mon entreprise à vil prix !

— Pourquoi ?

— Parce que... je cours... après une fortune !

— En ce cas... je te félicite !

— Attends un peu !... C'est ici que la situation se complique. Écoute-moi bien !... Il y a environ quinze jours, je reçois un journal... Tiens, le voici !... Et quelle est ma stupéfaction en tombant sur cet avis troublant :

"La banque Robin recherche les héritiers d'Armand Lebige, décédé à Paris le 4 mars dernier. Une communication de la plus haute importance leur sera faite dès qu'ils auront justifié de leur identité. Notre bureau de Saïgon, de même que nos autres agences coloniales, est en mesure de renseigner les intéressés."

— Qui est cet Armand Lebige ? Ton oncle ?

— Oui !... C'était mon oncle ! Mais il avait deux neveux !... Ses seuls héritiers !

— Quel est l'autre ?

— Mon cousin, Charles Bardet !

— Eh bien ! mais... cela n'est pas mauvais ! Vous aurez chacun une moitié de ses biens !

— Tu arranges cela à ta façon ! Mon oncle était assurément un excellent homme, mais c'était bien le plus fameux original que la terre ait jamais porté, les clauses de son testament sont déconcertantes...

— Oh ! mais, sais-tu que tu deviens intéressant ?

— Aussitôt après la lecture de la note, je me précipitai à l'agence, où, à ma profonde stupeur, j'appris ce qui suit :

"Armand Lebige laisse la totalité de ses biens à celui de ses neveux qui se présentera le premier chez Me Mauduy, notaire à Paris, à condition, toutefois, que ce soit avant le 1er septembre après sa mort."

— Pourquoi le 1er septembre ?

— Je n'en sais absolument rien !... Mon oncle avait, sans doute, une idée pour choisir cette date, mais je ne la connais pas. Quoi qu'il en soit, nous voici au 15 juin, il faut vingt-quatre jours pour atteindre Marseille. Cela nous reporte au 10 juillet ; évidemment, nous avons le temps, mais qui arrivera le premier ?

— Toi, espérons-le ! Sais-tu où est ton cousin ?

— Oui ! Il est ici !

— Tu en es sûr ?

— Certain !... Il s'est présenté à la banque Robin ! Il va donc partir incessamment. Quel est le premier paquebot qui lève l'ancre ?...

— La *Blanche-Etoile* ! Tu le sais bien, puisque tu le prends !

— Eh ! Oui ! je le sais... Mais, je veux dire, n'y a-t-il aucun bâtiment qui puisse le devancer ?

— C'est absolument impossible !

— Bon ! Voilà déjà un point acquis. Reste à savoir si mon cousin est inscrit sur les listes de la *Blanche-Etoile* ?... Serait-il indiscret, capitaine, de vous demander si vous avez un nommé Charles Bardet parmi vos passagers ?

— Je n'ai pas leur nom présent à la mémoire, Monsieur, mais si vous voulez me suivre à bord tout à l'heure, il nous sera facile de nous en assurer.

— Je vous remercie !... et j'accepte !...

— Dis-moi donc, intervint Genty, qu'arriverait-il si aucun de vous ne se présentait avant le 1er septembre ?

— La fortune de mon oncle irait aux hôpitaux !

— C'est très bien cela !

— Oui, c'est très bien, mais j'aimerais mieux l'avoir ! Ce qui me chagrinerait, ce serait de voir mon cousin l'emporter... parce que, lui... vraiment... il n'est pas intéressant !...

— Il n'a pas plus de chances que toi !

— Qui sait ? C'est un mauvais drôle ! Il y a longtemps que je l'ai perdu de vue, mais je doute qu'il ait changé et... je le crois capable de tout, pour arriver à ses fins !...

— Ne penses-tu pas que vous auriez intérêt à vous entendre ? Il serait plus équitable et plus sage de partager cette fortune, que d'entreprendre une lutte ridicule ?

— C'est absolument mon avis ; mais Charles ne voudra pas !

— Crois-tu ?

— Cela ne fait aucun doute !

— Nous t'aiderons à le convaincre ! N'est-ce pas, Moreu ?

— Je ne demande pas mieux.

— Que fait-il, ton cousin ?

— Je ne sais pas exactement ! Je crois qu'il est chimiste... Il a dû trouver une place dans une raffinerie ou dans un laboratoire...

— Tout s'arrangera ! C'est un garçon intelligent, il comprendra que son propre intérêt...

— Tu ne le connais pas !... Allons à bord, puisque le capitaine le permet, et consultons la liste des passagers ; nous verrons ensuite ce qu'il nous reste à faire !

Le résultat de l'examen fut celui que redoutait Lebige, son cousin était inscrit sur le livre du bord. Ils allaient se trouver face à face le lendemain et faire ensemble la traversée.

La *Blanche-Etoile* leva l'ancre à 4 heures, le 16 juin, et moins d'une heure après son départ, l'entrevue des deux cousins eut lieu.

Ils s'enfermèrent dans la cabine de Lebige et causèrent un bon moment. Lorsqu'ils remontèrent sur le pont, Genty se rendit compte que l'entente n'avait pu se faire. Bardet semblait dur, volontaire, tandis que Lebige dissimulait mal son ennui.

— Il faut que je te présente mon cousin Charles Bardet, dit-il en s'arrêtant devant le docteur, je t'ai parlé de lui hier, tu sais ?

— Effectivement, fit Genty en regardant le nouveau venu. Enchanté, Monsieur, de faire votre connaissance. Mon ami m'a mis au courant de vos mutuelles espérances, je souhaite de tout cœur que vous arriviez à une entente.

— Cette entente est peu probable, Monsieur ; mon cousin a dû vous dire quels étaient les termes du testament. Je respecte la volonté de mon oncle ; l'un de nous doit posséder sa fortune, je tâcherai que ce soit moi !

Ayant prononcé ces mots d'un ton sec, Bardet tourna les talons.

— Eh bien ? demanda Lebige quand il se retrouva seul avec Genty, qu'en penses-tu ?

— Je pense que c'est un égoïste ! Mais il n'y a pas lieu de s'exagérer ses chances ! Comme je te le disais hier, vous êtes tous les deux dans la même situation !

— Ne crois pas cela !... Il a une idée en tête !... Tu n'as pas vu son sourire ?... C'est un homme dangereux !

— Que peut-il contre toi ?... Nous sommes au courant de la situation, nous déposerions contre lui à la moindre tentative...

— Oui !... Votre présence est une garantie !... Mais, c'est égal, je ne suis pas tranquille !... Si tu savais ce qu'on lit dans ses yeux. Tu ne l'as pas vu comme moi, face à face. Il se croit sûr du succès !... Il a une idée, te dis-je... un plan infernal... que j'ignore... Il le mènera jusqu'au bout !...

— Ne te monte pas la tête ! Tant qu'il est à bord, le capitaine a tout pouvoir sur lui... quand vous serez à Marseille, vos chances seront égales, tu enverras une dépêche à Me Mauduy, et tu sauteras dans le premier train. Le pis qui puisse se produire, c'est que vous arriviez ensemble... en ce cas, la fortune sera partagée, qu'il le veuille ou non, et ce sera la meilleure solution.

— Solution à laquelle je ne crois pas !... Qu'arrivera-t-il ?... Je n'en sais rien, mais... j'ai peur... Cela te surprend !... C'est que tu ne connais pas Bardet !... Je suis aussi brave qu'un autre, lorsque je comprends de quelle nature est le péril qui me menace, mais ici, c'est différent, un danger plane sur ma tête et je ne sais pas ce qu'il est, c'est affreux !

— Chasse ces idées ! La *Blanche-Etoile* est un sûr asile, et nous sommes deux à veiller sur toi !... Il ne t'arrivera rien, je m'en porte garant !

— Merci, Genty, je sais que je puis compter sur toi ! Fasse le ciel que tu n'aies pas à intervenir !

Les jours qui suivirent ne furent marqués par aucun incident. Les deux cousins ne se voyaient guère. Lorsqu'ils se rencontraient à l'heure des repas ou sur le pont, ils se saluaient froidement, sans s'adresser la parole ; seuls, le capitaine et le docteur connaissaient le drame qui se jouait entre les deux passagers. On arrêta à Singapour, puis à Colombo, sans qu'aucun incident se soit produit ; mais durant la traversée de la mer d'Oman, Genty fut désagréablement surpris de voir le matelot Garec s'entretenir d'une façon mystérieuse avec Bardet. Que pouvaient-ils se dire ? Le docteur dut renoncer à le savoir. Les passagers ne sont pas autorisés à donner de l'argent aux matelots, mais on ne peut leur interdire d'échanger avec eux quelques paroles. Le premier entretien avait été bref, mais il se renouvela, et le docteur eut l'intuition que ces conciliabules cachaient une action coupable. C'était le sort de Lebige qui se jouait là, et il n'y avait rien à tenter pour lui venir en aide. On atteignit pourtant Aden à l'entrée de la mer Rouge, sans que la situation se fût modifiée. La chaleur devint alors suffocante, et les passagers évitèrent de se tenir sur le pont. Bardet se trouva donc séparé de Garec, à la grande joie de Genty, qui n'aimait pas à les trouver ensemble. Nouvel arrêt à Suez, puis après la traversée du canal, quelques heures de détente à Port-Saïd. Le docteur s'attendait à voir Bardet descendre, mais, contrairement à ses prévisions, il resta à bord avec deux passagers. Il n'en fut pas de même à Alexandrie, où le paquebot s'arrêta trois heures. Quelques matelots avaient reçu l'autorisation de se rendre à terre, et Garec, qui était du nombre, s'éloigna en compagnie de Bardet. Genty, qui les suivait avec sa jumelle, les vit quitter le port et se perdre dans le dédale des rues tortueuses.

— Ceci ne me dit rien de bon ! grommela-t-il en hochant la tête, je donnerais beaucoup pour savoir ce que ces gaillards sont en train de comploter.

C'était pour le courrier que la *Blanche-Etoile* s'arrêtait à Alexandrie. Quand le laps de temps accordé fut écoulé, la plupart des passagers avaient regagné le bord, mais comme il restait encore deux ou trois retardataires, la sirène se fit entendre, et ils accoururent en s'épongeant le front. Au moment de lever l'ancre, Genty informa le capitaine qu'il n'avait pas vu revenir Bardet.

— Il nous ennuie, celui-là, répondit Moreu, il n'est pas dans nos habitudes d'attendre le bon vouloir des passagers. Lancez un dernier appel, j'accorde cinq minutes, c'est tout ce que je puis faire !

Le sifflet de la sirène déchira l'air, mais ce fut en vain, les cinq minutes passèrent sans que Bardet se fût montré.

— En avant ! commanda le capitaine.

Et l'hélice commença à tourner, laissant derrière le paquebot un profond sillage.

Genty s'était empressé d'avertir Lebige de ce qui se passait.

— Eh ! mais... dit celui-ci en se frottant les mains, il me semble que c'est ce qui pouvait m'arriver de plus heureux ! Mon cousin a manqué le paquebot ?... Tant pis pour lui !... Je n'ai rien à me reprocher... Ses plans sont renversés !... Ce n'est que justice !... Il n'a pas voulu que nous partagions la fortune... La voilà à moi !...

— Pas encore !...

— Comment ? Pas encore ?... Qu'entends-tu par là ? Est-ce que mon cousin n'est pas resté à terre ?... Est-ce que je ne suis pas sûr d'arriver avant lui ?...

— Qui peut être sûr avec un homme de sa trempe ?... N'a-t-il pas fait exprès de rester ?... Qui te dit qu'il n'obéit pas à un plan longuement préparé ?

— Tu me fais rire avec ton plan ? y a-t-il un paquebot partant d'Alexandrie après nous qui puisse nous dépasser en cours de route ?

— Non ! Cela ne se peut...

— Eh bien, alors ?... Ne suis-je pas assuré d'arriver à Marseille avant Bardet ?...

— Tu es assuré... C'est-à-dire... Oui !... Évidemment !... en principe !... Je ne vois pas, pour l'instant, quel incident pourrait nous empêcher d'arriver avant ton cousin... Je ne le vois pas, mais... il existe peut-être... Il a une idée en tête... je le parierais !... Il faut que je parle à Garec !...

— Oh ! celui-là... tu ne le fera pas parler !... Il est complètement ivre !

— Il est ivre ?... Depuis quand ?...

— Depuis qu'il est rentré à bord !... Je l'ai croisé en venant te rejoindre, il a failli tomber sur moi, et a essayé en vain de balbutier une excuse. S'il tient debout, c'est par un remarquable effort de volonté...

— Mais... malheureux... s'il est ivre, c'est que Bardet l'a grisé !... Ils sont descendus ensemble... cela rentrait dans ses plans... Qu'ont-ils fait ?... Je l'ignore, mais il est évident que ton cousin ne voulait pas qu'il parle... c'est pour cela qu'il l'a fait boire !...

— Et... quand cela serait ?... Je ne vois pas le danger...

— Moi non plus, je ne le vois pas !... Mais je sais qu'il existe !... Je vais voir Garec.

Le matelot était en effet parfaitement ivre, et il fut impossible au docteur de savoir ce qui s'était passé. Tout ce qu'il put en tirer ce fut

quelques phrases incohérentes, dans lesquelles revenaient ces mots incompréhensibles :

— Chimiste... vin blanc... piqûre... sauvé!...

Genty haussa les épaules et revint auprès de Lebige.

— Rien à faire ! dit-il ; je m'abstiendrai d'en parler au capitaine ; ce malheureux n'est qu'un jouet dans les mains de Bardet, mais... je payerais cher pour savoir ce qu'il nous ménage !

— Rien du tout !... Tu te montes la tête, au lieu de te réjouir de ma chance !...

— Ta chance ?... j'y croirai quand tu auras débarqué !... Fasse le ciel que ce Bardet ne reparaisse plus !

Malgré les craintes de Genty, la traversée de la Méditerranée se poursuivit sans incidents. La griserie de Garec tomba, mais il garda un mutisme complet, et le docteur qui l'interrogea en fut pour ses frais. On franchit le détroit de Messine, on atteignit la Corse, et Lebige sentit grandir sa confiance. Dans quelques heures il serait à Marseille. Qui donc maintenant pourrait lui contester la victoire ? Son cousin Charles était définitivement distancé !

Lorsque les côtes de France s'estompèrent dans l'éloignement, il retint avec peine un cri de joie, mais son attention fut attirée presque aussitôt par un étrange remue-ménage qui se produisait à bord. Le capitaine venait de quitter la passerelle d'un air sombre, des ordres que Lebige ne comprit pas furent donnés, la marche de la *Blanche-Etoile* se ralentit.

— Qu'arrive-t-il ? questionna un passager.

Mais personne ne lui répondit. Soudain, le docteur sortit d'une cabine de l'arrière, il était pâle, ses traits étaient contractés.

— Eh bien ?... demanda Lebige.

Mais son ami ne s'arrêta pas.

— Tout à l'heure ! jeta-t-il en hâte, cas grave... attends un peu !

Il courut vers le capitaine et lui dit quelques mots à l'oreille.

— Bien ! fit celui-ci d'un ton sec.

Et il commanda :

— Hissez le drapeau jaune !

— Nous voilà frais ! s'exclama un passager en regardant l'étoffe claquer au vent.

— Que veut dire ce signal ?

— C'est le drapeau de " quarantaine " ! Cela veut dire que nous avons un malade à bord et un malade contagieux, qui plus est ! Nous n'entrerons pas dans le port avant huit jours au moins !

Lebige était stupéfait, mais sa stupéfaction se changea en trouble, lorsque Genty, qui venait de quitter le capitaine, s'approcha de lui. Il y avait bien de quoi être troublé, car le docteur, blanc comme un linge, faisait un visible effort pour se dominer.

— Qu'arrive-t-il ? Au nom du ciel ? balbutia Lebige.

— Il y a un cas de " peste " à bord.

— Un cas de " peste " ?... Comment ?...

— Chut !... Il est inutile que les passagers nous entendent !... Je ne t'ai pas tout dit !...

— Quoi !... Il y a encore autre chose ?...

— Oui !... Autre chose de plus grave !...

— Parle... je t'en prie !...

— La maladie a atteint le matelot Garec, et... c'est ton cousin qui la lui a donnée !

— Bardet ?... Mais... il n'est pas là !...

— Viens dans ma cabine, il faut que je te parle sans témoins !

Lebige suivit le docteur, et lorsqu'ils furent dans la cabine, celui-ci reprit :

— C'est une histoire effroyable, et je me demande quelle en sera la fin !... Je me doutais bien que Bardet nous ménageait une surprise, mais ce qu'il a fait dépasse en horreur tout ce que j'aurais pu imaginer... Dès hier, j'avais cru reconnaître chez Garec les terribles symptômes du mal, mais j'hésitais encore à me prononcer, ne pouvant m'expliquer comme il l'avait pris. Ce matin, je l'interrogeai, et je n'avais obtenu aucun renseignement susceptible de guider mes recherches, lorsque soudain il a relevé sa manche gauche et m'a dit :

— Regardez donc, docteur, comme mon bras est enflé ! C'est de là que je souffre surtout.

J'ai regardé à l'endroit désigné ; il était rouge et enflé : deux gros boutons s'étaient développés à côte d'une piqûre très visible encore. En proie à un affreux pressentiment, je demandai :

— Qui vous fait cette piqûre ?

— Docteur... je vais vous dire ! répondit le matelot d'un air embarrassé ; M. Bardet m'avait promis quelques bonnes bouteilles la première fois que je descendrais à terre, à cause des petits services que je lui rendais... Il était très bon... Seulement... j'ai bu un peu trop, et... comme la tête me tournait sérieusement, il m'a offert de me faire une piqûre... contre l'ivresse... J'ai accepté, parce que c'est un chimiste, vous savez... seulement... je ne pensais pas qu'après ça me ferait si mal !...

J'étais éclairé ! Le drame se déroulait devant mes yeux ; Bardet avait prémédité son crime, il s'était dit qu'en portant la main sur toi, il serait dénoncé, tandis qu'en piquant Garec...

— Mais... je ne comprends pas à quoi cela peut lui servir, car, enfin, il est toujours à Alexandrie !...

— Détrompe-toi ! Il n'y est plus !

— Comment cela !

— Il s'est embarqué sur le *Morse*, qui devait quitter le port vingt-quatre heures après notre paquebot.

— Et où est-il, ce *Morse* ?

— Derrière nous !... Seulement... comme nous sommes en "quarantaine", il va nous dépasser, ton cousin...

— Miséricorde !... Je comprends, maintenant !... Il va toucher Marseille avant moi !... Ah !... le bandit !...

— Oui !... Tu dis bien, le bandit !... Cependant, un espoir nous reste : son plan n'a pas entièrement réussi !

— Que veux-tu dire ?...

— Je veux dire que Bardet, qui ne s'attendait pas à ce que nous découvrions la cause du mal, est maintenant passible des tribunaux. Si nous parvenons à le saisir...

— Mais... comment le saisis-tu..., puisqu'il est sur le *Morse* ?

— C'est difficile, mais pas impossible !... Le capitaine est prévenu... Quand le *Morse* sera en vue, nous lui ferons des signaux. Une embarcation sera mise à la mer, le capitaine demandera si Bardet est à bord. Dans le cas où la réponse serait affirmative, il exigera la remise de son passager.

— Attendons l'arrivée du *Morse*, mais vraiment les choses se compliquent, je commence à douter que l'héritage soit pour moi ! Que penses-tu de Garec ?... En reviendra-t-il ?... Ce malheureux paye bien cher son amitié pour mon cousin !

— Le cas est grave !... Je ne puis rien dire encore !... Bien entendu, je ferai tous mes efforts pour tirer le matelot de ce mauvais pas !

Après cette conversation, les deux hommes se séparèrent, le docteur pour aller voir son malade, Lebige pour guetter le paquebot.

Une partie de cette journée se passa dans l'attente. Vers le soir, une fumée lointaine monta dans le ciel, puis la cloche du bord retenti : le *Morse*, venant d'Alexandrie, était signalé.

Les minutes qui suivirent semblèrent éternelles à Lebige. N'était-ce pas son sort qui se jouait en ce moment ? Quand le *Morse* fut à distance raisonnable, l'échange des signaux dont il ne comprenait que vaguement le sens l'exaspéra. Pourquoi n'intimait-on pas tout simplement au paquebot l'ordre de s'arrêter ? Le code marin était une chose bien compliquée !

Enfin, l'entente se fit entre les deux bâtiments ; un canot fut mis à la mer, le lieutenant y prit place avec quatre matelots.

Lebige ne tenait plus en place. Qu'allait-il se passer ? Son cousin était-il sur le *Morse* ? Le capitaine consentirait-il à le livrer ?

L'attente fut longue... Soudain, un mouvement se produisit là-bas, l'échelle fut abaissée, le canot revint. Lebige porta la jumelle à ses yeux, et un frémissement l'agita. Le coupable était livré ; il le reconnaissait, il avait dû opposer de la résistance, car ses bras étaient liés derrière son dos.

Maintenant, le *Morse* continuait sa marche. Le canot accosta la *Blanche-Etoile*, les hommes montèrent sur le pont.

— Capitaine ! cria Bardet avec un aplomb déconcertant, je proteste contre la violence qui m'est faite !... Vous en répondrez devant les tribunaux !

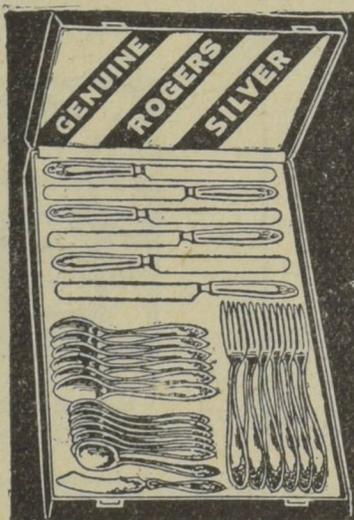
— Mettez cet homme aux fers ! commanda le capitaine.

Et deux matelots saisissant le misérable l'entraînèrent vers la cale.

Il était dit pourtant que la justice humaine ne réglerait pas cette affaire ; un châtement terrible était réservé à Bardet ! Au moment où, après des alternatives d'espoir et de crainte, le docteur déclarait Garec hors de danger, le chimiste était atteint à son tour du mal qu'il avait déchaîné. Était-ce une punition du ciel ? Beaucoup le pensèrent, car il fut le seul qui n'échappa pas à la contagion. Enlevé en quelques jours, personne ne le pleura, car il n'avait su se créer à bord aucune sympathie. La *Blanche-Etoile*, après la quarantaine réglementaire, entra dans le port de Marseille, où Lebige ne s'attarda pas longtemps. L'héritage de l'oncle Armand lui était acquis ! Il avait loyalement combattu, la victoire lui restait. Il en fit généreusement profiter ces amis des mauvais jours ; un dîner fin, réunit Moreu, Genty et quelques bons camarades. On y but à la mémoire d'Armand Lebige, dont le testament était plein de sagesse, puisqu'il avait permis de démasquer un coupable et de faire profiter d'une fortune un neveu qui par sa courageuse conduite l'avait certainement méritée.

Noël MYRBLA.

(*L'Etoile Noëliste*)



OFFRE SPÉCIALE aux lecteurs de L'APÔTRE

Tout homme, femme et même enfant peut se procurer gratuitement l'un de ces services complets pour 6 personnes.

N'ENVOYEZ PAS D'ARGENT

ENVOYEZ vos nom et adresse et nous vous indiquerons comment obtenir ce service GRATIS en vendant quelques boîtes de Chocolats, délicieux, purs et frais. Chocolats pour toutes les occasions. Système de vente nouveau et facile. Demandez aujourd'hui notre catalogue et tous détails.

HOME SUPPLY COMPANY, LTD., Dépt. 365
407 McGill Street, Montréal, P. Q., Can.

Jean Bart

UN matin de l'année 1696, un homme d'assez haute taille, au visage basané, à la figure franche et hardie, vêtu du costume de capitaine de vaisseaux, se promenait tranquillement sur les quais de Bergen, port neutre de Suède. Les passants qui le connaissaient le désignent à ceux qui ne le connaissaient pas en traduisant d'un seul mot leur admiration : " C'est Jean Bart ! "

Il réfléchissait profondément en songeant que bientôt il allait reprendre la mer, ce qui l'avait empêché de remarquer un compagnon qui depuis un instant le suivait pas à pas en l'examinant de ses petits yeux gris.

Si bien que Jean Bart, en se retournant, se trouva face à face avec lui.

— Que voulez-vous ? lui demande-t-il d'un ton rude.

— Vous parler un moment.

— Vous me connaissez donc ?

— N'êtes-vous pas Jean Bart ?

— Oui, après ?

— Eh bien moi aussi je suis de la partie. On m'appelle le Traqueur tout court ou Jean le Traqueur.

— J'aurais préféré faire connaissance avec vous à coups de canon, reprit Jean Bart.

— Et moi donc qui vous cherche depuis des mois.

— Vous ne cherchez pas bien, camarade, car je ne me cache pas.

— Oh ! je vous trouverai soyez en sûr.

— Quand il vous plaira. Pour moi, foi de Jean Bart, si jamais je vous rencontre, je coulerai votre navire.

— C'est ça, reprit le Traqueur, et, en attendant, venez déjeuner à mon bord.

— Mes hommes seraient dans l'inquiétude.

— Vous refusez alors ? Ce n'est pas bien... Allons un peu de courage.

— Soit ; j'accepte !

Ce déjeuner fut très gai. Les deux vieux loups de mer vidèrent plus d'une rasade de vins de toutes sortes et racontèrent plus d'une aventure à faire dresser les cheveux. Au dessert, l'amphitruon dit à Jean Bart :

— Connaissez-vous Plymouth ?

— Certainement !... J'ai demeuré dans cette charmante ville où votre gouvernement voulait même me donner un logement à vie.

— Et vous n'avez pas envie d'y retourner ?

— Pas trop. Ce séjour n'est pas très agréable pour quelqu'un qui est accoutumé à respirer le grand air, et surtout le grand air de la liberté.

— Eh bien, j'ai juré de vous prendre mort ou vif. Je tiens ma promesse : vous êtes mon prisonnier.

— En saisissant son sifflet, le Traqueur fit entendre un son aigu et prononcé.

Mais selon le proverbe, l'officier anglais avait compté sans son hôte. Il n'avait pas achevé son sifflement que Jean Bart, doué d'une force peu commune, enfonçait la porte d'un vigoureux coup d'épaule, tandis que le Traqueur sortait derrière lui en se frottant les mains et pensant : " Laissons-le faire, nous le tenons. "

Mais en arrivant, sur le pont, Jean Bart, renversa, culbuta l'un après l'autre les marins accourus au coup de sifflet de leur capitaine, de sorte que malgré son air d'assurance, l'Anglais pâlit en arrivant sur le bord du navire, car celui qu'il voyait déjà garotté et jeté à fond de cale se tenait debout, calme et froid.

— Te voici lâche, lui cria-t-il, dès qu'il aperçut le Traqueur. Tu fais là, en vérité un bien joli métier. Mais sache qu'on ne prend pas Jean Bart aussi facilement que tu le pensais.

A ce nom redouté, un frisson de terreur et de respect parcourt les rangs des marins anglais. L'officier français, mettant à profit cette minute d'hésitation, s'empare d'une torche allumée et se tient près d'un tonneau de poudre en s'écriant :

— Et maintenant, ma liberté, ou nous sautons ensemble.

— Non, répond le Traqueur, écumant de rage.

Mais un cri général arrête Jean Bart, prêt à périr plutôt que de se rendre.

— Je brûle la cervelle à celui qui ouvre la bouche, crie le Traqueur.

Eh bien, cria une voix, nous ne voulons pas t'aider dans ta vilaine besogne.

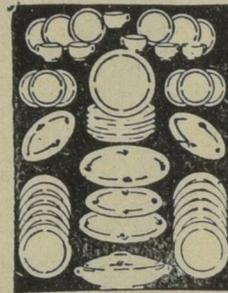
Les autres approuvant, le Traqueur, en grinçant des dents, ordonna de préparer une barque et de ramener à terre le marin français sauvé par sa présence d'esprit et son sang froid.

Maurice THIÉRY.

Voulez-vous vous **PROCURER**
facilement

Un Service
de Table de
42 morceaux

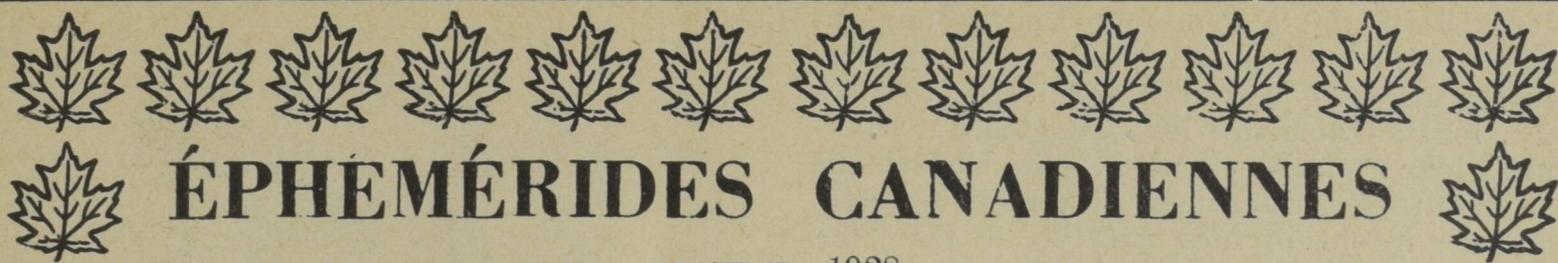
GRATIS



Pour ce service GRATUIT, vendez quelques boîtes de Chocolats purs et frais. Service complet pour 6 personnes.

ENVOYEZ immédiatement vos nom et adresse et nous vous indiquerons comment gagner ce service de 42 morceaux GRATIS. Mode de vente facile et agréable. Demandez aujourd'hui catalogue et tous détails.

HOME SUPPLY CO., LTD., Dépt. 866
407 McGill St. MONTREAL. P. Q.



ÉPHÉMÉRIDES CANADIENNES

JANVIER 1928

2 — M. Léo-Paul Desrosiers, rédacteur au *Devoir*, de Montréal, devient assistant-rédacteur du journal de la Chambre des Communes à Ottawa, succédant au regretté Jules Tremblay.

3 — A Québec, à l'Hôtel du Parlement, s'ouvre le Congrès des Inspecteurs d'écoles catholiques de la Province de Québec, sous la présidence de l'hon. Cyrille Delage, surintendant de l'Instruction Publique.

— On annonce que les RR. Pères Blancs d'Afrique, qui ont un Postulat à Québec depuis nombre d'années, vont bientôt fonder une maison de leur ordre aux États-Unis.

4 — M. Gaspard de Serres, de Montréal, est nommé conseiller législatif, à la succession de l'hon. C. Robillard, décédé.

— Une main criminelle tente d'incendier le vieux Séminaire de Québec. Découvert à temps le feu ne fait que des dommages insignifiants.

7 — *L'Action catholique* de Québec, est imprimée sur du papier fourni gracieusement par les nouvelles usines de l'"Anglo-Canadian Pulp and Mills," de Limoilou.

9 — Les journaux canadiens publient le texte d'un décret de la S. C. des Rites du 14 décembre dernier, proclamant Ste Thérèse de

l'Enfant-Jésus patronne particulière des missionnaires dans le monde entier.

10 — La presse d'Ottawa annonce qu'un groupe de capitalistes anglais se dispose à acquérir la succession de l'ancienne usine de la "British American Nickel Co.", à Deschênes, P. (Q. On y ressusciterait l'industrie du raffinage des métaux, notamment du nickel.

— A Québec s'ouvre la première session de la dix-septième législature de cette province.

— Le gouvernement d'Ottawa nomme trois nouveaux sénateurs pour la Province d'Ontario: M. le Dr Gustave Lacasse, de Tecumseh; E.-S. Little, de London, et J.-H. Spence, de Toronto. La nomination de M. Lacasse est bien vue de tous les Canadiens français.

— M. Hector Laferté, député de Drummond, est élu président de l'Assemblée législative de Québec. Le nouveau président

succède à l'hon. J.-N. Francœur, député de Lotbinière.

11 — Aujourd'hui est inauguré le transport aérien des malles entre Moncton et les Iles-de-la-Madeleine.

12 — Brandissant le jugement du Conseil Privé d'Angleterre, qui lui reconnaît le droit d'exécuter son dessein de mort contre le Con-



S. G. Mgr GEORGES COURCHESNE, évêque-élu de Rimouski.

seil législatif de la Nouvelle-Écosse par un simple vote de la Chambre populaire, le premier-ministre Rhodes, conservateur de cette province, met en demeure les Conseillers d'abandonner leur "chaise curule". S'ils s'obstinent à se montrer réfractaires, il annonce nettement son intention bien arrêtée de les "démissionner" d'office, par simple décret du conseil.

13 — A la salle Saint-Pierre de St-Sauveur, à Québec, s'ouvre la neuvième exposition avicole du district de Québec.

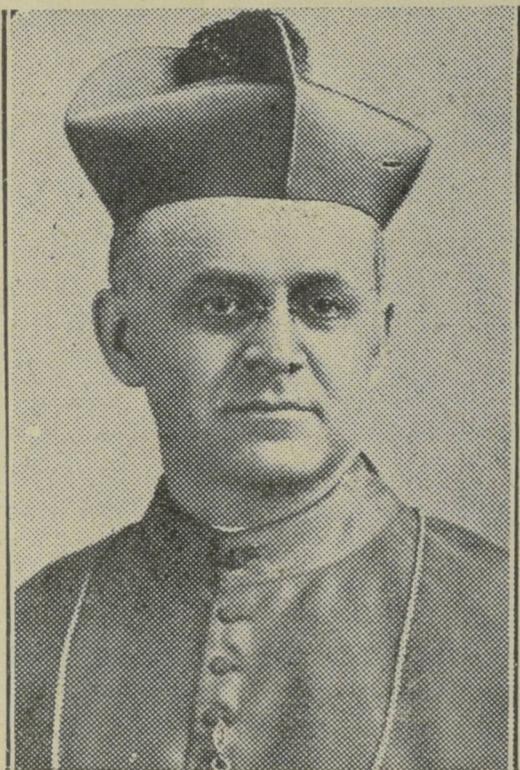
14 — Parlant à Rawdon, à l'occasion de l'inauguration d'un nouveau bureau de poste, l'hon. P.-J. Véniot, ministre des Postes au Canada, fait connaître qu'en 1867, 17,000,000 de cartes postales et de lettres étaient manipulées au Canada ; en 1927, le total a atteint 600,000,000.

17 — A St-André de Kamouraska, décède M. l'abbé Gustave-Adolphe Girard, ancien curé de St-Urbain de Charlevoix, à l'âge de 85 ans et 5 mois.

17 — M. Amery, secrétaire britannique pour les Affaires des Dominions, de passage à Winnipeg, déclare que le développement de la route de la Baie d'Hudson, fournira un nouveau débouché pour le Canada central et sera un nouveau rapprochement entre le Canada et l'Angleterre.

18 — On annonce que le Cabinet fédéral a enfin résolu de faire parachever les travaux d'embellissement du parc des Champs de Bataille de Québec. Ces travaux sont interrompus depuis 1914.

— L'hon. R.-B. Bennett, chef du parti conservateur fédéral, arrive à Québec, où il



S. G. MGR G. FORBES,
Archevêque d'Ottawa.



NAPOLÉON MATHURIN

est reçu par toutes les autorités politiques et judiciaires. Le soir il est l'hôte d'honneur du Club canadien où il donne une causerie sur la démocratie.

19 — Les agences de dépêches annoncent que Medina Barron, consul mexicain au Canada, qui a tenu contre l'Église catholique des propos grossiers et provocateurs, jugerait prudent de s'en retourner dans son pays.

20 — A Montmagny est inhumé M. Napoléon Mathurin, qui fut, pendant sa jeunesse, le héros d'une tragique aventure. En 1882, alors qu'il était matelot à bord du "Bahama", il resta six jours sur une épave, sans pain et sans eau, en pleine mer, après le naufrage de son navire.

22 — Les paroissiens de St-Dominique de Québec décident de construire une nouvelle église paroissiale.

24 — M. T.-D. Bouchard, député de Saint-Hyacinthe, succède à l'hon. Hector Laferté, comme vice-président de l'Assemblée Législative de Québec.

25 — A Québec, dans la salle du Conseil Législatif, en présence des plus hauts dignitaires de l'autorité ecclésiastique et civile, a lieu la remise des médailles et diplômes mérités par les lauréats du dernier concours du Mérite Agricole.

— Une tempête de neige que pousse un violent "nord-est" s'abat sur la région de Québec. Tous les trains sont bloqués et, à certains endroits, il faut enlever à la pelle quinze à vingt pieds de neige qui recouvre la voie ferrée.

— La Maison T. Eaton Compagny vient d'offrir cinq bourses de \$600 chacune, dans le but de permettre aux étudiants diplômés de nos collèges d'agriculture de poursuivre leurs études post-scolaires.

26 — A Ottawa s'ouvre la deuxième session du seizième parlement fédéral.

— Le discours du Trône, à Ottawa, laisse entendre que le Canada aura bientôt un ministre plénipotentiaire en résidence en France et au Japon.

27 — De l' "Empress of Scotland" qui le ramène en Amérique, S. Em. le Cardinal Rouleau envoie à l'Archevêché de Québec, le marconigramme suivant : "Arriverons en retard." En conséquence, les grandes fêtes cardinalices qui devaient avoir lieu à Québec les 31 janvier, 1 et 2 février, sont retardées d'une semaine et auront lieu les 7, 8 et 9 février prochain.

— D'un rapport publié par le Contrôleur du Revenu de la Province de Québec, il ressort, qu'en 1927, il y avait dans notre province 128,104 véhicules moteurs, dont 476 autobus, 2,216 motocyclettes, 18,208 camions et 109,896 automobiles à passagers.

30 — Dans une lettre adressée à M. le chanoine Blanchet, S. Em. le Cardinal Rouleau, archevêque de Québec, annonce que dans l'audience qui lui a été accordée le 7 janvier courant, le Saint Père a daigné bénir de façon toute particulière les œuvres de l'Action Sociale Catholique.

— *L'Action Catholique* de Québec publie un décret de S. G. Mgr Omer Plante, administrateur de Québec, ordonnant la recherche des écrits du R.P. Frédéric de Ghyvelde, O. M. F., dont la cause de canonisation commence de s'instruire aux Trois-Rivières.

— On annonce que la Compagnie Paquet Limitée, de Québec, vient d'acheter l'immeuble de la Maison Marceau et Cie, qui est contigu à ses magasins.

— M. Cosgrave, président de l'État libre d'Irlande, arrive à Ottawa. Le gouvernement fédéral donne, au Château Laurier, un dîner d'honneur au distingué visiteur.

— Le colonel Amery, secrétaire britannique pour les affaires des Dominions, de passage à Québec, donne, au Château Frontenac, une conférence aux membres du Club Canadien.

31 — Une nouvelle, transmise de Rome par les agences, annonce que Mgr Guillaume Forbes, évêque de Joliette, a été transféré au siège archiepiscopal d'Ottawa.

2 février.— Une autre nouvelle, arrivée de Rome cet après-midi, annonce que M. le chanoine Georges Courchesne, principal de l'École normale de Nicolet, est nommé évêque de Rimouski.



VUE DE BETHLEEM (partie ancienne). Sous l'étoile, le couvent et l'église de la Nativité.

Gauserie scientifique

LA MACHINE HUMAINE

SES DÉTRAQUEMENTS

LE RHUME



ON tousse, on tousse, on tousse. C'est l'époque. Toux creuses, toux sèches, toux humides, toux en quintes, toux aboyantes, il y en a pour tous les goûts. Et tel parle de sa bronchite, de sa laryngite, de son mal de gorge, etc., qui ne parle pas de son rhume.

Le grand nombre se trompe ; et pour cette première et importante raison que quatre-vingt dix fois sur cent la toux ordinaire, le rhume, est dû à une simple laryngite, c'est-à-dire à l'inflammation plus ou moins accentuée de la partie supérieure du canal aérien.

Si l'inflammation descend au dessous des cordes vocales, elle gagne la trachée ; on l'appelle alors trachéite.

Si elle franchit cet endroit où la trachée se divise en deux pour constituer les canaux qui s'introduisent dans chacun des poumons, on a alors de la bronchite. Et la bronchite elle-même varie, suivant qu'elle ne s'attaque qu'aux grosses bronches, aux bronches moyennes, ou aux très petites bronches. Dans ce dernier cas, c'est une bronchite capillaire, maladie grave, et souvent mortelle, surtout chez les très jeunes enfants.

*

* *

Et donc, la plupart des tousseux que nous entendons actuellement autour de nous souffrent surtout de laryngite, c'est-à-dire de l'inflammation de la partie supérieure du canal aérien. Si la muqueuse du pourtour du larynx est seule atteinte, la voix n'est pas affectée ; si cette dernière est rauque, enrouée c'est que les cordes vocales sont plus ou moins gonflées par l'inflammation.

Ces toux, d'ordinaire, ne durent pas très longtemps, et cèdent assez facilement à des soins appropriés. Le principal de ces derniers, et aussi celui qui est le moins employé, est de mettre l'organe atteint au repos aussi complet que possible. Parler peu et ne pas faire des efforts de voix ; ne pas s'exposer ensuite aux changements brusques de température, à l'air trop froid. Si on est obligé de sortir, tenir la bouche fermée, et ne respirer que par le nez, pour permettre à l'air de se réchauffer avant de franchir le passage irrité. Un petit sinapisme, grand comme le creux de la main, appliqué sur le devant du cou, tout près du menton produit aussi très souvent un excellent effet.

*

* *

Quant aux médicaments, ne pas recourir aux trop violents, avant d'avoir fait usage des bons sirops de gomme, et surtout du miel. Et s'il faut des médicaments plus actifs, la prudence commande de consulter le médecin, car il ne faut pas oublier que beaucoup des remèdes les plus vantés contre la toux, — lisez le rhume, — sont à base de stupéfiants. Ils soulagent en diminuant la toux, mais ne guérissent point. On voit tout de suite combien facilement ils peuvent donner lieu à des abus, à de mauvaises habitudes, et à des inconvénients de toutes sortes. Un médecin pourrait faire oublier sa fracture à un patient en le bourrant de morphine. Il ne le guérirait point.

Sans doute diminuer une toux fatigante est une indication, même pour le médecin sérieux, comme il n'hésite pas à soulager la douleur, le cas échéant. Mais s'il soulage la douleur lorsqu'il le faut, le médecin sérieux ne perd jamais de vue que son rôle est de guérir, ou du moins d'essayer de le faire ; il n'oublie jamais non plus de se méfier de tous les remèdes à base de stupéfiants, et de ne les donner qu'avec une extrême prudence, pour ne pas exposer ses clients à devenir des victimes de la drogue.

Donc, appelons rhume ce qui est rhume, et ne donnons pas de nom tragique à une affection plutôt légère ; mais ne la négligeons pas non plus. Un rhume guéri est un ennemi bouté dehors, et il n'est jamais bon d'héberger chez soi un personnage dangereux.

LE VIEUX DOCTEUR.

Poème dramatique

Le vaisseau le *Surcouf* qui recèle en ses flancs
Les passagers les plus divers, noirs, jaunes et blancs,
Explore l'Océan superbe et monotone...
Soudain, un moussaillon de dix-sept ans s'étonne
De voir un monstre affreux, formidable, émergeant
Des flots tumultueux à l'écume d'argent.
"Capitaine, dit-il, inquiet, hors d'haleine,
Venez donc !... Qu'est ceci ?... — Mais c'est une baleine !
Sale animal ! Vraiment dangereux... Et qui peut
Nous chambarder d'un coup de queue !. Attends un peu !..

*
* *

Pour apaiser la bête aux appétits étranges,
On jette dans sa gueule une caisse d'oranges.
Et ce gouffre engloutit la caisse en moins de temps
Qu'il ne faut pour l'écrire... En bonds inquiétants,
Il s'agite, replonge et remuant la queue,
Suit toujours le navire... Après un quart de lieue,
On lance dans la gueule ouverte un petit banc.
Le cétaqué se met à rire en l'absorbant,
Du rire bien connu spécial aux baleines.
Et poursuit le vaisseau sur les humides plaines.

*
* *

Le capitaine, alors, pourpre, et même carmin :
"J'ai compris ; il lui faut pour proie un être humain,
Elle s'en ira dès qu'elle aura fait ripaille."
Suivant l'usage, l'on tire à la courte paille
Pour savoir qui sera mangé. C'est un Chinois
Qui, du destin fatal, subit les rudes lois.
On prend le mandarin, on le jette à la bête
Qui ricane avec un rire de tempête,
Gobe le fils du Ciel et longé gentiment,
Jaillissant, bondissant, les flancs du bâtiment.

*
* *

C'en est trop !... Affolé, blême, le capitaine,
D'une voix nasillarde et cependant hautaine :
"Que, derechef, on tire une victime au sort !"
On obéit sans murmurer. Le nom qui sort
Bientôt lugubrement va de bouches en bouches.
Zabulon (Abraham), vieux marchand de babouches...
(Sachez — c'est peu croyable, et cependant réel,
Qu'Abraham Zabulon est enfant d'Israël).
Il offre une rançon. On ne veut rien entendre.
On le jette dans l'eau. Le monstre vient l'y prendre

"Vox populi,..." La popularité quasi universelle du Thé SALADA doit provenir de sa haute qualité. Vous ne sauriez donc trouver mieux que

LE THÉ
"SALADA" 277F

Et l'avale, distrait, sans dégoût, mais sans faim ;
Et suit encore, toujours le *Surcouf*... — "A la fin,
"Saisissez vos harpons, vos pics !... Faut qu'on en sorte !"
Faisant dans son flanc gauche une plaie assez forte.
Les rudes matelots, d'un valeureux harpon
Percent la bête qu'on amène sur le pont.

*
* *

On l'achève en cinq sec ; on l'ouvre, on la dépèce...
O spectacle touchant et d'une étrange espèce !
Chacun en reculant croit devenir dément :
Abraham Zabulon, assis commodément
Sur le banc, sans que rien le trouble ou le dérange,
Fait l'article au Chinois pour lui vendre une orange !

Hugues DELORME.

Donnez beaucoup aux autres, en prenant
dans votre cœur ; mais donnez à votre cœur
en prenant dans le Cœur même de Dieu.

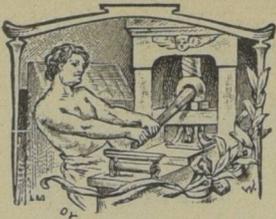
Père de PONLEVOY, S. J.

La philosophie ressemble aux lumières que
l'homme extrait des corps par son travail.
Elles éclairent la nuit, mais on a beau les
épurer et les multiplier, elles ne font jamais
le jour. L'esprit humain ne jouit du grand
jour de la vérité que là où brille le Soleil de
la révélation.

Père MONSABRE, O.P.

L'abandon absolu à la volonté de Dieu
est le grand secret de la joie des saints. Bien
loin d'attrister l'âme, rien n'est mieux fait
pour la fortifier et la réjouir que cette pensée
d'être sans réserve entre les mains d'un si
tendre Père.

Abbé PERREYVE.



Coin de l'ouvrier

Les bons et les mauvais remèdes

UE me moquais un peu dans une récente chronique de la cure d'or, qui fut un jour si en vogue à Québec — le Dr McKay en sait quelque chose.

Il en est une autre venu d'Allemagne et qui a encore pas mal de vogue chez nous, c'est la cure d'eau.

Je n'en veux point dire du mal. Je ne dirai pas même que la cure d'eau est la même chose que la cure d'or, bien qu'elle n'en ait pas l'r.

La cure d'eau, c'est la vieille loi de Moïse, les ablutions quotidiennes et même répétées plusieurs fois par jour.

Cette loi avait pour but d'entretenir la propreté, qui est la première loi de l'hygiène.

La cure d'eau, si ancienne qu'elle soit, a donc beaucoup de bon, mais l'eau n'est pas une panacée universelle, et avant de la suivre, n'oubliez jamais d'en parler à votre médecin qui connaît votre constitution et ses besoins. (Les besoins de votre constitution, pas ceux de votre médecin ; il y a des gens malveillants qui pourraient confondre.)

L'eau, du reste, a sur l'or cette supériorité très appréciable qu'elle ne coûte rien, tandis que le métal jaune, vous savez, ouvrier mes amis, ce qu'il coûte de fatigues, de sueurs, d'efforts et de travail.

Il n'y a que les voleurs qui ne risquent pas grand'chose à se le procurer sans travail, puisque s'ils sont pris ils en sont quittes pour être logés et nourris pendant un certain temps aux frais de l'État, et chauffés par dessus le marché, ce qui n'est pas à dédaigner par le temps qui court.

Il est vrai qu'ils perdent leur honneur, mais ce mot est si vague pour eux.

Je ne dois pourtant pas oublier que j'écris dans le *Coin de l'Ouvrier* et que je dois m'efforcer de remplir cette page de choses utiles, de conseils pratiques,— bien qu'il ne soit pas défendu d'y mettre de temps à autre un grain de sel.

Je dois donc dire qu'à côté des remèdes plus ou moins efficaces, comme la cure d'eau et la cure d'or, il en est d'autres absolument sérieux, dont la découverte est due aux travaux incessants de véritables savants.

Par exemple, on a trouvé le moyen de combattre cette terrible maladie qui a fait tant de ravages, et qui a fait pleurer tant de mères, au Canada comme ailleurs, la diphtérie.

Cet admirable résultat est dû aux recherches de médecins allemands et français. La science, la vraie, ne connaît pas de frontières.

L'un a isolé le microbe de la maladie, l'autre a trouvé le remède, tous deux en suivant la méthode de l'immortel savant qui est l'une des gloires les plus pures de la France, Pasteur.

Je me permettrai de rééditer ici une anecdote qui démontre bien l'efficacité du sérum antidiphtérique en même temps que le désintéressement admirable de celui qui l'a découvert. Elle est racontée par le Dr Garchan.

“ Un soir, dit-il, je fus appelé dans une pauvre famille du quartier Montrouge, bien loin, tout près des fortifications. Il y avait là cinq enfants, tous atteints de la diphtérie. La plus âgée était une jeune fille de quatorze ans.

“ Après les avoir examinés, je pus me convaincre que leur état était à peu près désespéré. Je fis part de mes craintes au confrère qui m'avait fait appeler.

“ Il n'y a qu'un homme, lui dis-je, qui puisse les sauver, c'est le Dr Roux, de l'Institut Pasteur. Malheureusement—il ne va jamais voir de malades en ville, et c'est à peine s'il possède assez de sérum immunisé pour le service de l'hôpital des enfants. Tentez tou-

jours la chance. Allez le trouver, et suppliez-le de venir.

“ On suivit mon conseil ; le Dr Roux vint aussitôt, il s'attela au chevet des petits malades, et en guérit quatre sur cinq. Quand les parents, voulant lui témoigner leur reconnaissance, vinrent lui offrir la faible rémunération du grand service rendu, il refusa simplement de rien recevoir.

“ Si vous avez une obole à donner, leur dit-il, portez-la à l'Institut Pasteur, vous contribuerez peut-être de cette façon à sauver d'autres existences.”

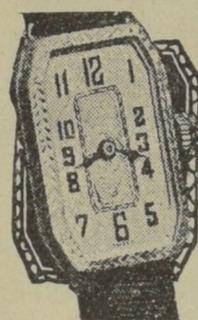
Voilà toujours un savant qui fait aimer la science autrement que le trop fameux Berthelot.

Vous me direz peut-être que je vous raconte là de l'histoire ancienne. Pas si ancienne que cela. C'est de l'histoire qui se répète tous les jours. La diphtérie est un mal qui voyage et qui peut tomber chez vous au moment où vous vous y attendez le moins. Il est donc bon que vous sachiez qu'il existe contre ce mal un remède efficace, presque infailible quand le médecin est appelé à temps. Et en vous le faisant connaître, en prônant son usage, je crois vous rendre autant service que si j'essayais de résoudre ici le problème social qui se

complique de plus en plus à mesure qu'on l'approfondit davantage.

Parents qui avez gardé le souvenir des petits êtres si chers que l'horrible maladie vous a enlevés, qui vous souvenez de l'agonie épouvantable d'enfants bien-aimés étouffant dans vos bras, mères canadiennes-françaises qui aimez tant vos bébés, n'attendez donc point pour voir comment la maladie va tourner, mais aux premiers symptômes appelez le médecin. Une heure de retard peut causer la mort de votre enfant.

Pierre LÉPINE.

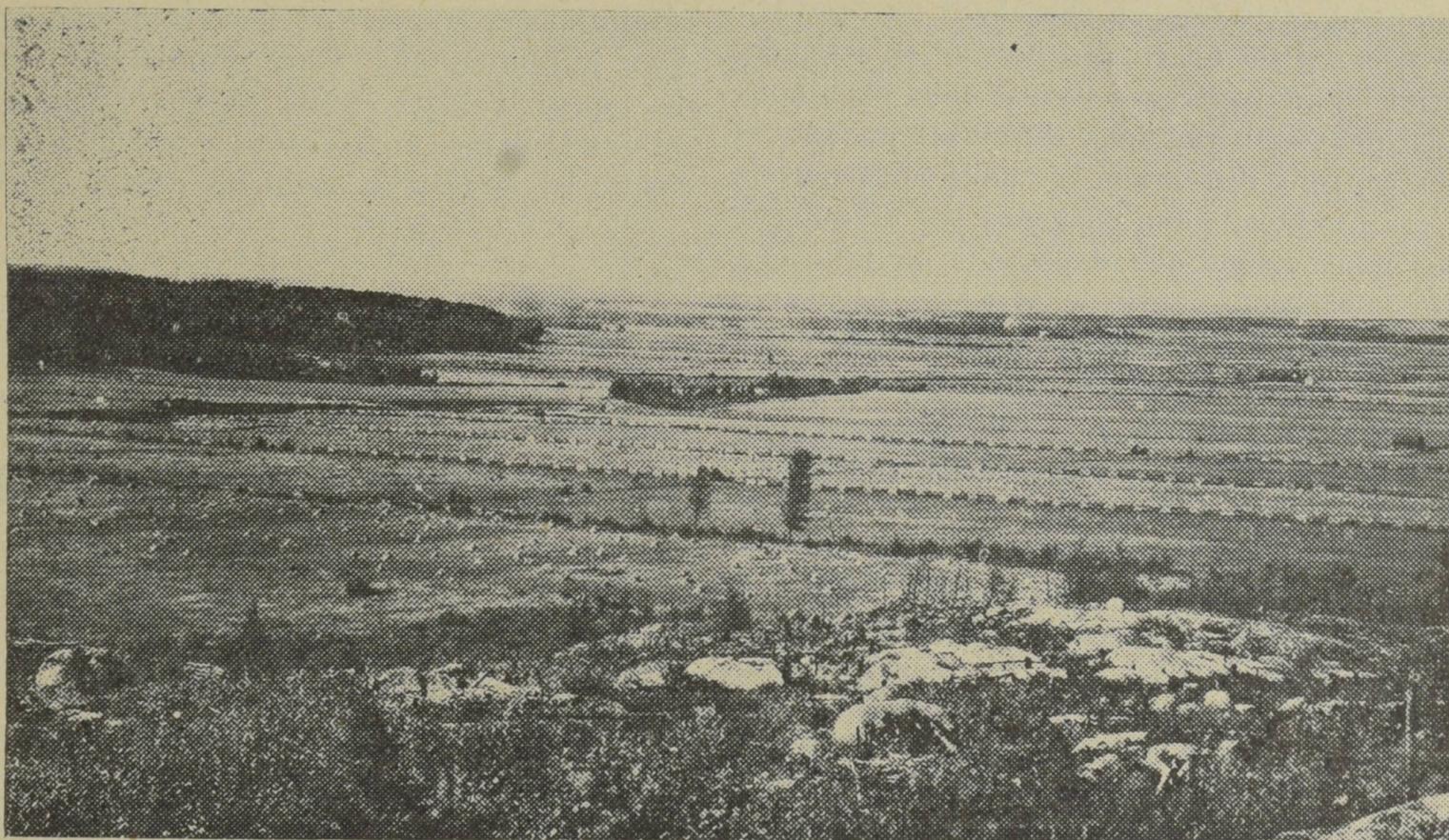


Toute jeune Fille
peut gagner une
Montre-Bracelet
en vendant des Chocolats

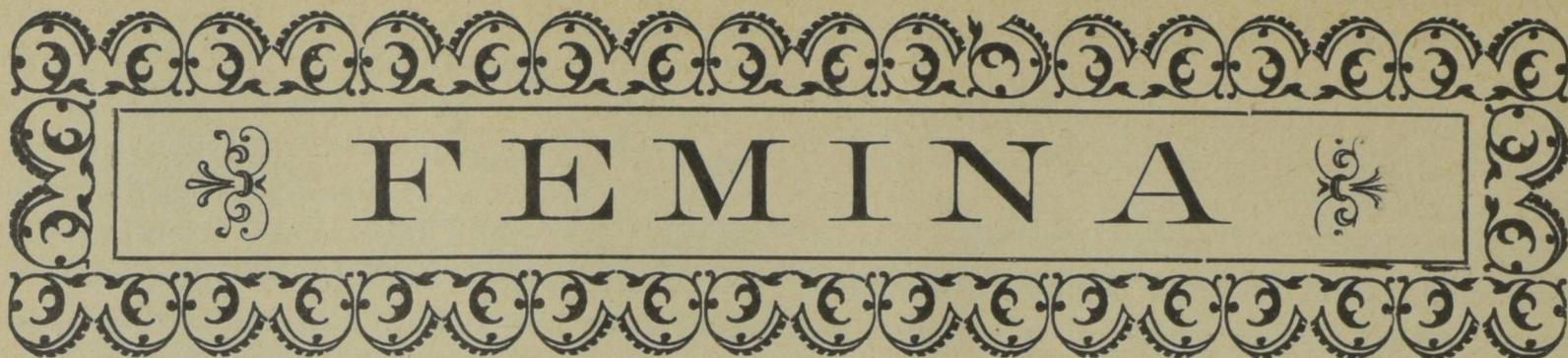
Montre du plus joli nouveau modèle rectangulaire, boîtier or blanc de 25 ans. Joliment gravée. Mouvement de 15 pierres. Ruban de soie gros grain avec fermoir or blanc de 14 carats.

Chocolats de la meilleure qualité, purs et frais, se vendant facilement, grâce à l'annonce. Demandez détails. Apprenez comment posséder une de ces jolies montres.

HOME SUPPLY CO., LTD., Dépt. 867
407 McGill St. MONTREAL, P. Q.



LES CHAMPS FERTILES DU LAC SAINT-JEAN



NOS MEILLEURS AMIS...

Les livres

QUAND on est jeune à l'âge de quinze et dix-huit ans, on dévore les livres, on a hâte d'en connaître le dénouement ; les mots importent peu, on lit simplement pour savoir la fin et dans notre précipitation, il nous est arrivé souvent de passer des pages entières...

L'âme du livre et la pensée de l'auteur ne nous préoccupent pas, quelques jours à peine après cette lecture nous ne pourrions nommer ni le titre de l'ouvrage ainsi parcouru ni le nom de l'écrivain... D'autres lectures ont succédé qui elles aussi seront vite oubliées.

Mais les années passent : les jours d'ennui ou de solitude viennent pour chacune de nous, c'est alors que la lecture redevient notre passe-temps favori. On lit de nouveau plus lentement cette fois, en cherchant un dérivatif à son ennui ou un compagnon de sa solitude. Parmi les héros de nos livres, nous cherchons d'instinct celui qui nous ressemble ou auquel nous croyons ressembler... nous nous parons de ses qualités, nous excusons ses défauts et nous nous disons que dans telle ou telle circonstance, nous aurions agité de la même manière, nous aurions fait les mêmes réponses...

Parmi les auteurs, nous préférons ceux qui semblent répondre à nos questions et nous comprendre un peu, nous sommes ravies de trouver en eux l'expression de nos propres pensées et d'avance, quand ils nous offrent une œuvre nouvelle, nous sommes certains de pouvoir les en remercier. Ils sont nos amis : dans chacune de leurs pensées nous trouvons un reflet de nos propres pensées et d'être ainsi comprises par un inconnu cause toujours de l'émerveillement.

Nous lisons "notre livre", nous le relisons, chaque page nous révèle un point de ressem-

blance, chaque phrase nous fait découvrir une beauté nouvelle ; parmi les livres de cet auteur aimé, nous en choisissons un : c'est "notre livre". Il n'est pas toujours parfait au point de vue du style et le critique y trouverait matière à exercer son talent. Ce livre que nous avons prêté peut-être n'a pas plu... à notre meilleure amie et nous en sommes presque contentes car nous le sentons plus à nous... Certes "notre livre" n'a jamais provoqué l'admiration ni les louanges flatteuses, il passe inaperçu et pourtant il est notre livre... nous l'aimons parce qu'il est fait pour nous, compris par nous et que les autres peut-être ne sauraient y découvrir les secrets qu'ils nous a dévoilés.

Ayons chacune un livre bien à nous... simple brochure ou volume à reliure artistique ; aux heures de solitude allons à lui, sachons comprendre les leçons que ses pages renferment, sachons y trouver le sujet de bonnes résolutions et le secret de devenir meilleures... Avec la lumière et la force promises aux âmes de bonne volonté, nous aurons assurément atteint le but de tout auteur soucieux et conscient : ce sera là sa meilleure récompense.

Jeanne LE FRANC.

BOITE AUX LETTRES

FLORENCE.— Vous êtes bien indulgente ma chère amie... et votre confiance me plaît, seulement puisque vous avez près de vous quelqu'un qui est tout désigné pour vous aider, je serai très avare de mes conseils... Nous converserons plutôt sur des sujets sérieux qui vous intéresseront, je l'espère. A propos de lecture, de ce temps-ci, je suis à lire : *La langue des femmes* de Mgr Tissier. L'auteur dont la renommée n'est plus à faire, met ses

lectrices en garde contre certains écarts de langage et surtout contre les grands défauts qui font qu'une femme qui parle trop... est un peu responsable de la terreur... qu'elle inspire.

Je serai toujours heureuse de vous lire.

PAULETTE.— L'épouse de Louis Hébert était en effet Marie Rollet. Ils avaient deux filles : Anne Marie et Guillemette et un fils Guillaume. Louis Hébert mourut en 1627 et sa veuve lui survécut 22 ans. Elle décéda en 1649.

Les autres notes demandées me manquent, vous les aurez en vous adressant à M. P.-G. Roy du bureau des Archives de la Province qui se fera un plaisir de vous répondre.

Avec joie, j'unis mes prières aux vôtres, afin que vous obteniez le brevet désiré. Il serait malheureux après une longue préparation d'arriver à un échec et certes ce serait là une dure épreuve...
Jeanne LE FRANC.

L'ortographe de la grand'mère

Drôle de conversation que j'ai eue avec une bonne grand'mère, à la campagne, chez un de mes amis : c'est la grand'mère de son fermier ; une jolie vieille, la figure toute ratatinée et plissée comme un parchemin du temps d'Hérode, mais si soigneuse de sa personne, bien proprette dans sa robe d'indienne, avec son bonnet à l'ancienne qui lui couvre les oreilles.

Hier, j'arrive chez mon ami, comme tous les ans, aux vacances, et je trouve la grand'mère assise devant la ferme, exactement où je l'avais laissée l'année dernière, on aurait dit qu'elle n'avait pas plus bougé que si elle avait été un portrait en peinture. C'était la même attitude et les mêmes accessoires. Elle était assise sur un banc sous les mûriers, avec une chaise devant elle pour s'appuyer les pieds ; et auprès d'elle, sur le banc, et devant elle, sur la chaise un gros tas de linge neuf, blanc comme la neige et déjà tout parfumé de lavande.

— Eh ! bonjour, grand'mère !

— Té ! vé ? c'est vous monsieur d'Auriol ? Bien le bonjour !

— Et alors ? vous vous maintenez à ce que je vois ? vous avez une mine superbe, grand'mère Longemaï ?

— Eh ! Eh ! monsieur d'Auriol, je n'ai plus beaucoup bonne vue, ni bonne mémoire, péchère ! ah ! si vous m'aviez vue à vingt ans !

— Tout passe, grand'mère... ne vous plaignez pas. Mais... dites-moi un peu... comment se fait-il que, depuis trois ans, je vous retrouve toujours en train de marquer, avec votre joli fil de coton rouge, des douzaines, des centaines de serviettes, de camisoles et de mouchoirs. Vous travaillez pour un magasin ?

Fait un Meilleur
Pain
Demandez à votre
épicier pour
**LES GAULETTES
DE LEVAIN
ROYAL**
LA QUALITE PLUS ELEVEE
POUR AU-DELA
DE 50 ANS

— Oh ! non ! monsieur d'Auriol. Moi, je travaille rien que pour mes petits-enfants.

— Mais combien en avez-vous donc ?

— Troiss : une fille et deux garçons. Je leur marque leurs trousseaux.

— Ah ! voilà ! Mais ils n'ont pas tous le même nom je pense ? Je vois qu'avec votre coton rouge, vous faites toujours la même lettre : la lettre A, rien que des A. Est-ce que c'est tout pour le même ? Eh ! bé ! il en aura un trousseau celui-là !

— Ah ! monsieur d'Auriol, vous galejez ! Eh non ! c'est pas tout pour le même, je vais vous dire ; je fais toujours des A, pourquoi je suis beaucoup vieillé. Je me rappelle plus de l'alphabet ; je me souviens que de la première lettre, je ne sais plus que A, péchère ! Et puis, de mes trois petits-enfants pour qui je travaille, il y en a deux que la lettre A, il la leur faut à tous les deux.

— Il y a d'abord la petite que vous voyez là, que la lettre A lui va très bien, pourquoi on l'a baptisée : *Arsule* ; et puis, après, il y a l'eîné des deux garçons, que la lettre A il la lui faut encore, pourquoi on lui a mis : *Arnest*. Vous voyez ! Ça fait deux trousseaux que j'ai su leur marquer...

— Il n'y a que le dernier, ce petit *drolle* d'Auguste que ça commence par un O. Et l'O, je ne sais plus comment le faire !...

Jean AICARD.

AU GOIN DU FEU

Pour s'amuser

La Direction de l'Apôtre donnera deux prix de une piastre à ceux de ses abonnés qui enverront toutes les réponses exactes des jeux d'esprit de chaque mois. Les prix seront tirés au sort et nous publierons les noms des heureux gagnants. Les réponses devront être mises sur une feuille spéciale et adressées, dans les quinze jours qui suivent la publication de chaque livraison, à M. le Directeur de l'Apôtre, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.

RÉPONSES AUX JEUX D'ESPRIT DU MOIS DE JANVIER

RÉBUS GRAPHIQUE

Mot à mot : Laon Faon sous Riz sous vent
deux voir sous rire sam R.

— L'enfant sourit souvent de voir sourire
sa mère.

MOT DÉCROISSANT

TRAMER
RAMER
AMER
MER
ER
R

CHARADE NON ORTHOGRAPHIQUE

Baie — Quart — Bécarre.

MÉTAGRAMME

Aunis — Tunis — Munis — Punis.

Ont trouvé des solutions partielles : Mlle Claire Bigoness, Couvent de Ste-Anne de la Pocatière ; Mlle Céline Lachapelle, couvent de Sillery ; M. le chan. F.-X. Brassard, Magog ; Mlle Jeanne Grisé, St-Césaire ; Mlles M.-Madeleine Turcotte, Yvonne Bélanger et Blandine Gagnon, Couvent de St-Charles de Bellechasse ; Mme Arthur Asselin, St-Ambroise,

Chicoutimi ; L'Hôpital Civique, Québec ; Mlle Anna-Marie Plourde, Jonquière ; Mlle Marie-Louise Picard, 84, rue Girouard, St-Hyacinthe ; Mlle M.-Louise Robillard, St-Paul de Joliette.

Ont trouvé toutes les réponses exactes : Mlles Marie-Alice et Marie-Thérèse Gagné, St-Maxime de Scott ; Mlle Jeanne Délisle, Couvent de Ste-Marie, Beauce ; Mlle Cécile Cartier, 3516, Delorimier, Montréal ; Mlles Graziella Sylvestre, Lucienne Genest, Cécile Lavoie et Marie Blouin, 2315, rue Fullum, St-Eusèbe, Montréal ; R. Frère Philippe, Cap de la Madeleine Ouest ; R. Frère Antoine, St-Roch, Québec ; Mlle Fernande Descarreaux, St-Augustin ; Mlles Marie-Jeanne et Cécile Leclerc, Loretteville ; M. Robert Wagner, 4, rue Ferland, Québec ; M. Sylvio Lévesque, 230, rue Ste-Thérèse, Québec ; Mlle G. Vailancourt, inst., Orphelinat d'Youville, Giffard ; M. Raoul Boucher, 38, rue Ste-Hélène, Québec ; Cécile des Erables, Suncook, N. H. ; Sr M. de la Ste-T., Bon-Pasteur, 74, rue Lachevrotière, Québec ; Mlle Yvonne Deschênes, 103, Chemin Ste-Foy, Québec ; M. Georges Monnier, 82, rue du Roi, Québec ; Mlle Eugénie Viel, 230, Ste-Thérèse, Québec ; Antoni Joly, St-Hyacinthe ; Mme H.-A. St-Pierre, 8, rue Harris, Springvale, Me ; Mlle Marguerite Duval, 5114, rue Marquette, Montréal ; Mlle Jeanne Beaulieu, St-Gervais ; Mlle Annie Chevalier, Académie de N.-D. de Sion, Prince-Albert, Sask. ; Mme V.-J. Rochefort, 516, Ave Notre-Dame, Manchester ; Mlle Thérèse Bouillé, Deschambault ; M. Joseph-C. Perreault, Grosse-Ile, Montmagny ; Mlle Antoinette Gagnon, 264, rue Elm, Holyoke, Mass ; Mlle Hélène Leclerc, 1290, Ste-Catherine est, Montréal ; M. Charles-Henri Dufresne, 391, Richardson, Québec ; Mlle Blanche Deschênes, 313, Avenue des Oblats, Québec ; M. Chs-Eug. Bellavance, 313, Ave des Oblats, Québec ; M. Thomas Provost, 752, rue Somerset Ouest, Ottawa ; Mlle Marguerite Deslauriers, 108, rue Queen Ouest, Ottawa ; Mlle Madeleine Paré, St-Hubert, Chambly ; Mlle Simone Bruyère, Couvent d'Embrun, Ont. ; Mlle Rose-H. Lalande, Chute à Blondeau, Ont.

Les deux noms qui ont été tirés de l'urne sont ceux du R. Frère Philippe et de M. J.-C. Perreault.

JEUX D'ESPRIT No 105

DEVINETTES

1° Quel est le peuple qui a inventé les gants ?
 2° Quel est le moment, dans la semaine, pendant lequel les femmes n'ont plus de défauts ?
 (Il y a un jeu de mots dans chacune des solutions).

ÉNIGME

J'ai vu, j'en suis témoin incroyable,
 Un jeune enfant armé d'un fer vainqueur,
 Le bandeau sur les yeux, tenter l'assaut d'un [cœur
 Aussi peu sensible qu'aimable.
 Bientôt après, le front élevé dans les airs,
 L'enfant tout fier de sa victoire,
 D'une voix triomphante en célébrait la gloire
 Et semblait, pour témoin, vouloir tout l'univers.
 Quel est donc cet enfant dont j'admire l'audace ?
 Ce n'est pas l'Amour. Cela vous embarrasse ?

CASSE-TÊTE

Dicton :

T T T T T
 S S S S S
 O A O A O
 E U E U E
 C L P

Ce dicton est composé de six mots.

LES LIVRES

Nous venons de recevoir de la maison Aubanel frères, éditeurs, 7, place Saint-Pierre, Avignon, France, les livres suivants : Du R. P. EHRAHRD :

La prière. Traité scientifique et ascétique. Petit in-18 de 250 pages. Prix : 8 francs franco.

Fondement scientifique et objectif de la religion et de son obligation. Vol. in-18 de 296 pages. Prix 12 francs franco.

Ce sont là deux bons traités qui seront particulièrement utiles aux prêtres et aux religieux.

Le livre de piété du jeune homme par l'auteur des "Paillettes d'Or". Vol. in-18 de 300 pages. Nous en ignorons le prix.

Paillettes d'or, 20ème série. Recueil des années 1925-1926-1927.

La vingtième série des *Paillettes d'or* qui paraît aujourd'hui complète le cinquième volume qui comprend douze années de cette célèbre publication, de 1916 à 1927.

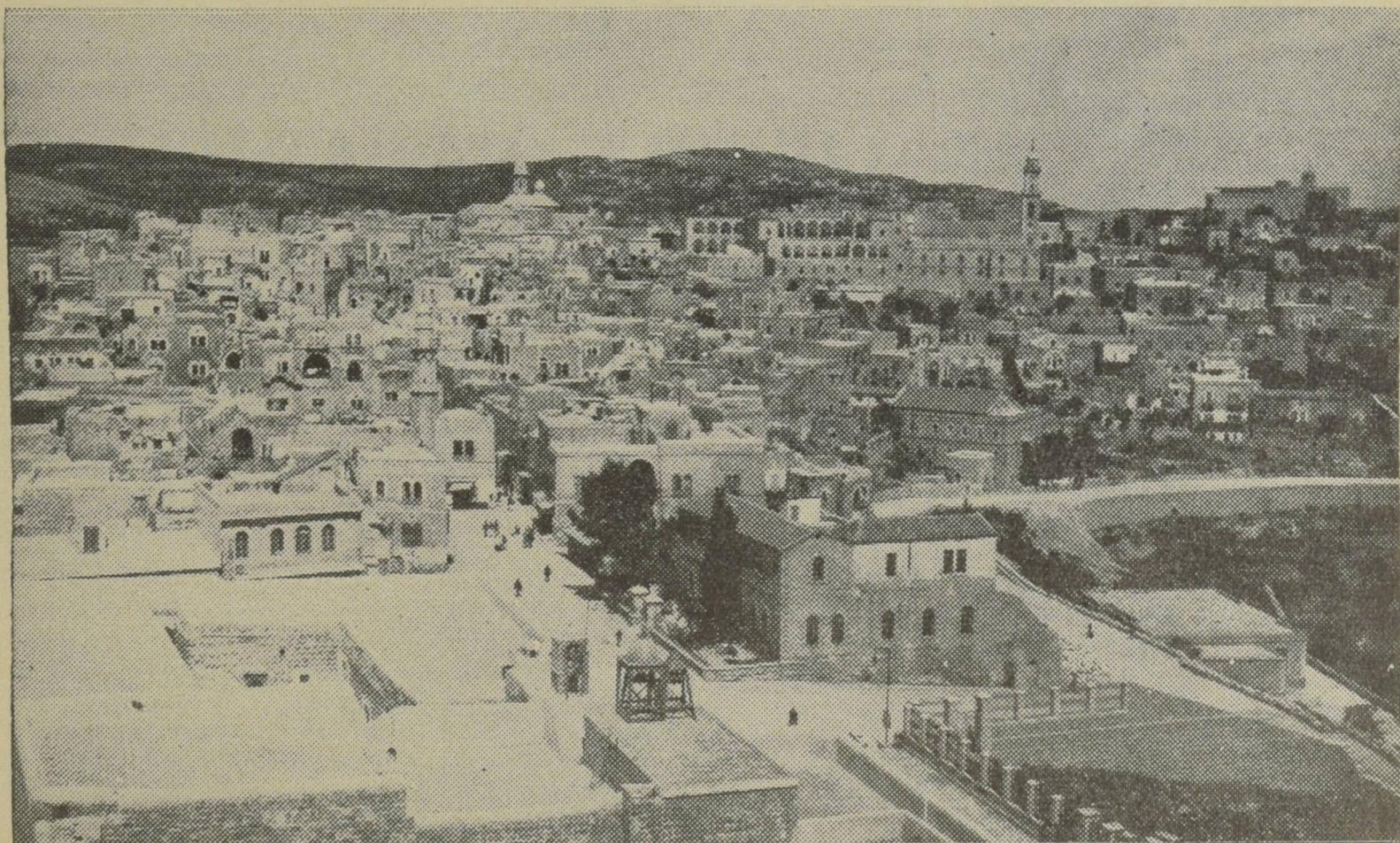
Le tome V se vend 12 francs broché, 18 francs, relié, franco, chez les éditeurs.

AVIS IMPORTANT

Tous les anciens abonnés des Etats-Unis sont priés de régler directement avec notre bureau pour renouvellement d'abonnement à notre revue.

Personne n'est autorisé de notre part à faire la collection des anciens abonnés aux États-Unis.

"L'APÔTRE", 105 rue Ste-Anne, QUEBEC.



UNE PARTIE DE LA BETHLÉEM MODERNE

Un bon coin de diligence



L'ÉPOQUE des diligences on appelait, avant le départ, les voyageurs dans l'ordre de leur inscription, afin de permettre aux premiers occupants qui le désiraient d'occuper un coin. En ce temps, les voyages étaient si longs et si fatigants, qu'un coin passait pour un abîme de volupté.

Donc, un jour, le conducteur appela M. Bréchémier. A ce nom, deux candidats se présentèrent : un tout jeune homme et un vieillard. Embarras du conducteur, qui possédait bien sur sa liste deux voyageurs inscrits le même jour sous le nom de Bréchémier, mais sans autre indication. Le jeune voyageur trancha immédiatement la difficulté avec une grâce parfaite :

— Monsieur, dit-il au vieillard, il y a un droit en litige, votre âge vous donne les bénéfices du doute, je cède la place.

C'était un acte de simple courtoisie ; le vieillard fut très sensible à cette déférence et témoigna de la bienveillance au jeune homme. La conversation se poursuivant sur les hasards de leur homonymie, les deux voyageurs apprirent qu'ils étaient de la même province; dès lors, il n'y avait pas de raison pour qu'ils ne fussent pas cousins.

Provoqué par les questions du vieillard, le jeune homme raconta qu'il était clerc de notaire à Paris, et que son ambition était d'acquérir — oh ! bien plus tard — une étude en province.

— A votre retour à Paris, venez me voir, dit le vieillard, je pourrai peut-être vous donner de bons conseils.

Le jeune clerc fut fidèle au rendez-vous; son ancien compagnon de voyage n'avait pas oublié le coin de la diligence.

— Vous m'avez paru avoir du goût pour le notariat, dit-il au jeune homme, c'est très bien, mais ce que je n'approuve pas, c'est votre ambition d'aller barbouiller en province des actes qui, au fond, ne valent pas la peine de gâter une feuille de papier timbré. Je connais une bonne étude à acquérir à Paris; à votre place, je l'achèterais.

— Oh ! répliqua le jeune

homme, acheter une étude qui vaut cinq cent mille francs peut-être alors que je dispose simplement de mes économies, dont le total ne monte pas à six cents francs !

— Soyez sans inquiétude, j'arrangerai cela avec l'étude en question.

Et l'affaire fut si bien arrangée, que six mois plus tard, le jeune Bréchémier était le successeur de l'opulent notaire. Un contrat établissait des paiements annuels en remboursement de la somme avancée par le vieillard, mais un testament libérait le jeune notaire au jour du décès de son bienfaiteur. Cet événement se produisit peu après l'acte de libéralité.

Et voilà comment une excellente étude de notaire à Paris ne coûta qu'un coin de diligence. Une fois de plus se trouve justifié par cette anecdote le vieux proverbe : "Un bienfait n'est jamais perdu."

JETEZ LE BANDAGE

GRATIS --- Essai de Plapao --- GRATIS

Les **PLAPAO-PADS** de **STUART** diffèrent du bandage, étant applicateurs mécano-chimiques, faits **auto adhésifs** expressément pour maintenir les muscles détendus sûrement en place. **Ni courroies, ni boucles, ni ressort** attachés, ne peuvent glisser, ne peuvent ainsi ni frotter, ni presser contre l'os pubis. Des milliers se sont soignés chez eux sans être empêchés de travailler — cas des plus opiniâtres vaincus. **Souples comme du velours — faciles à appliquer — peu coûteux.** Grand Prix (Paris), Médaille d'Or (Rome). Procédé de guérison naturel dispensant de l'usage subséquent d'un bandage. Nous le prouvons en envoyant un essai de **PLAPAO** absolument **GRATIS**.
Ecrivez votre nom ci-dessous et envoyez **AUJOURD'HUI**.

Plapao Co., 3695 Stuart Bldg., St. Louis, Mo.

Nom

Adresse

Essai de Plapao gratis par prochain courrier

L'ÉCOLE CANADIENNE

REVUE PÉDAGOGIQUE

SOMMAIRE DE MARS

I — L'ENSEIGNEMENT DE L'HISTOIRE AU

COURS PRIMAIRE Mère Sainte-Anne-Marie, C. N.-D.

III — PROGRAMME MENSUEL :

RELIGION. Eugène Achard

FRANÇAIS :

Cours préparatoire et inférieur. Eugène Achard

Cours moyen. Émile Girardin

Cours supérieur. A. Thibault

Cours complémentaire. Wilfrid DuCap

LA REDACTION par l'image. Eugène Achard

UNE CHANSON par mois (*L'amitié*).

LA LEÇON D'ANGLAIS.

ARITHMÉTIQUE :

Cours préparatoire, inférieur et moyen. Eugène Achard

Cours supérieur. Roch Pinsonneault

Cours complémentaire. Jules Chrusten

LE CALCUL RAPIDE. Eugène Achard

ABONNEMENT : \$2.00 PAR ANNÉE

Pour tout renseignement s'adresser au :

DIRECTEUR, M. EUGÈNE ACHARD.

143, Villeneuve-Ouest, Montréal

FEUILLETON DE L'APÔTRE

LE COUREUR DES BOIS

PAR GABRIEL FERRY

6

CHAPITRE VI

LE PARLEMENTAIRE

Depuis quelque temps déjà les quatre fugitifs avaient débarqué sur la rive où ils avaient fait échouer l'îlot qui les avait transportés, quand le messenger envoyé par les chefs pour offrir à l'Oiseau-Noir le commandement suprême ouvrit les yeux aux lueurs du matin. Quelques heures de sommeil avaient suffi pour délasser ses membres fatigués ; sur sa couche dure le guerrier des déserts n'a pas besoin d'un long repos. Le chef était toujours immobile, et paraissait, à la lueur du foyer qui s'éteignait, aussi sombre, aussi implacable que la veille.

— Les oiseaux commencent à chanter, dit le coureur dans ce langage coloré que les Indiens tiennent des Orientaux dont ils paraissent descendre. Le brouillard s'enfuit devant le soleil. La nuit a-t-elle porté conseil au chef en faveur de la peuplade qui attend sa venue ?

— A celui qui ne dort pas la nuit parle beaucoup, répliqua le chef, et toute la nuit l'Oiseau-Noir a entendu les gémissements de ses victimes ; il a prêté l'oreille à toutes les voix de sa pensée, mais il n'a pas entendu les prières des guerriers de sa nation.

— Bon ! le messenger rapportera fidèlement à ceux qui l'envoient les paroles qu'il vient d'entendre.

Le coureur, prêt à partir, serrait plus étroitement sa courroie de cuir autour de ses reins, quand le chef le pria de l'aider à se mettre debout. L'Apache obéit. Une fois dressé, non sans peine, sur ses jambes, et en étouffant la douleur que lui causaient les élancements poignants de son épaule fracassée, l'Oiseau-Noir s'appuya sur le bras du coureur.

— Il est bon, dit le chef, d'aller interroger les vedettes de nuit.

Et, accompagné et soutenu par l'Indien, l'Oiseau-Noir se dirigea d'un pas lent, quoique assez ferme, vers les divers foyers encore allumés.

D'autres sentinelles avaient remplacé les premières qui goûtaient à leur tour le sommeil, étendues dans leur peau de bison. Seul de tous les guerriers,

l'Oiseau-Noir n'avait pas fermé les yeux. Les guetteurs étaient à leur poste, immobiles comme des statues de bronze florentin.

Le premier, interrogé sur les événements de la nuit, répondit :

— Le brouillard n'est pas plus silencieux que la rivière, les guerriers blancs qui ont échappé au feu n'auraient pu s'enfuir à la nage, à moins d'être muets et silencieux comme les poissons sous l'eau.

Tous les autres répondirent dans le même sens.

— C'est bien, dit l'Indien dont l'œil brilla d'une joie farouche.

Puis, s'adressant au messenger et lui montrant les ligatures de son épaule :

— La vengeance, continua l'Oiseau-Noir, parle trop fort à mon oreille pour qu'elle entende une autre voix que la mienne.

C'était une nouvelle confirmation de son refus que le chef donnait au messenger. Celui-ci reconduisit silencieusement l'Oiseau-Noir près de son foyer.

Cependant, malgré ce second avis, le coureur ne se pressait pas de partir ; son œil semblait chercher à percer le nuage épais de brume suspendu sur la rivière.

Le vent plus vif qui précède le lever du soleil y ouvrait parfois de larges trouées. Il était facile de voir que, d'un moment à l'autre, cette masse compacte de brouillard allait se désunir comme la glace dans une débâcle. Quelque attention qu'il apportât dans son examen, l'Indien n'avait découvert, à travers aucune de ces éclaircies passagères, l'îlot décrit par le chef.

Un soupçon que la vigilance des guetteurs avait pu être mise en défaut par quelques causes incompréhensibles traversa l'esprit du messenger, car une joie qu'il dissimulait mal brillait dans son regard.

— J'ai dit que je ne me mettrais en route qu'au soleil levé.

Ces paroles du coureur indien étaient la conséquence du rapide soupçon qu'il venait de concevoir.

Les premières lueurs crépusculaires devinrent bientôt plus distinctes. Des flots de brouillard roulaient l'un sur l'autre comme la poussière soulevée

par un troupeau de buffles. Puis, les rayons, obliques encore, du soleil donnèrent à ce voile grisâtre les feux rouges de l'opale. Bientôt le voile de brume oscilla comme une immense draperie, dont chaque souffle de la brise ne tarda pas à emporter un lambeau grisâtre.

Quelques flocons de vapeur voltigeaient encore à peine au-dessus de la nappe azurée de la rivière, quand l'Oiseau-Noir poussa un cri terrible de désappointement et de rage.

L'îlot avait complètement disparu ; la place qu'il occupait le soir précédent au milieu de l'eau était unie comme un miroir ; pas un des roseaux qui le bordaient, pas une des racines verdoyantes qui l'entouraient ne s'élevait au-dessus de la surface de la rivière.

— La main du Mauvais-Esprit s'est étendue sur l'eau, dit le coureur indien. Il n'a pas voulu que les chiens blancs, qui sont ses enfants, trouvassent la mort dans les mains d'un chef renommé comme l'Oiseau-Noir.

Mais l'Indien n'écoutait pas les compliments de condoléance étudiés du messenger, qui s'applaudissait dans le fond de l'âme de la disparition des fugitifs. Le chef sauvage, cette fois, s'était dressé seul sur ses jambes, l'œil hagard, la figure pâlie sous son tatouage et sa couche d'ocre ; sa main brandissait sa hache, tandis qu'il s'avavançait en chancelant contre celui des guetteurs de nuit le plus à portée de son bras.

Mais le guerrier indien menacé ne fit pas un mouvement. Il resta la tête tendue, les bras à moitié soulevés, dans l'attitude de l'homme qui écoute, comme pour montrer que jusqu'à ce fatal moment même il n'avait cessé de veiller fidèlement.

Cependant la hache allait s'abattre sur sa tête quand le bras du messenger arrêta celui du chef.

— Les sens de l'Indien ont des bornes, dit-il ; il ne saurait entendre l'herbe pousser, son œil ne pouvait percevoir les nuages qui voilaient la rivière. L'Oiseau-Noir a fait ce qu'il a pu, il n'a négligé aucune précaution : l'Esprit d'en haut n'a pas voulu qu'un chef perdît son temps à verser le sang de trois blancs, parce qu'il lui en réserve des flots à faire couler là-bas.

L'Indien montrait du doigt la direction du camp mexicain.

L'Oiseau-Noir, épuisé par l'effort qu'il avait fait, par la rage qui le consumait, ne put répondre. Sa blessure s'était rouverte et son sang coulait de nouveau à travers ses ligatures de cuir. Il chancela, ses jarrets se ployèrent, et le messenger fut obligé de l'asseoir sur l'herbe, où il perdit connaissance.

Le délai qui s'écoula jusqu'au moment où l'Oiseau-Noir reprit ses sens sauva les quatre fugitifs, que les Apaches eussent surpris, sans doute, au milieu de leur marche lente dans la rivière.

De longs hurlements partant sur la rive opposée apprirent au chef sauvage, à l'instant où il ouvrait de nouveau les yeux, que ses compagnons venaient de s'apercevoir aussi de la disparition de l'île flottante.

— Nous allons chercher les traces des fugitifs,

dit le coureur ; puis ensuite l'Oiseau-Noir entendra la voix de la nation ; ses oreilles ne seront plus sourdes.

Les guerriers apaches, postés sur l'autre bord, reçurent l'ordre de venir rejoindre leur chef, et quand ils furent tous réunis, au nombre de trente environ, on hissa l'Indien blessé sur son cheval. Le messenger, qui était venu à pied, car il avait été démonté dans l'attaque de la nuit précédente, monta en croupe derrière l'Oiseau-Noir pour l'aider à se maintenir en selle.

La cavalcade sauvage suivit alors le cours de la rivière. Le premier moment de surprise une fois passé, les Indiens avaient été forcés d'admettre que l'île flottante avait dû être arrachée à sa base, et ils espéraient la trouver échouée non loin de son point de départ.

Mais les Indiens marchèrent longtemps sans apercevoir aucune trace de ceux qu'ils cherchaient. Un d'eux jeta, il est vrai, un cri de joie à l'aspect des traces des fugitifs qui montraient l'endroit où ils avaient pris terre sur la berge ; les précautions de Bois-Rosé n'avaient pu les cacher à l'œil des Apaches ; mais le soin qu'il avait pris de disjoindre les pièces de bois du radeau, et de l'anéantir entièrement, les trompa.

L'eau avait charrié au loin les herbes, les branches, les racines, et les Indiens n'aperçurent, jusqu'où leur vue pouvait s'étendre, rien qui leur retracât la forme connue de l'îlot.

Les traces empreintes sur le rivage ne s'étendaient qu'à quelques pas ; il était donc évident que les fugitifs avaient continué leur navigation bien au-delà, et qu'ils avaient l'avantage d'une avance qu'il était inutile de chercher à leur disputer.

Malgré sa déconvenue à cette nouvelle preuve de l'impuissance où il était d'atteindre les trois chasseurs objets de sa haine, l'Oiseau-Noir avait eu le temps de reprendre son empire sur sa physiologie. L'Indien demeura donc impassible.

La soif du sang allumée chez lui ne s'éteignit pas ; mais elle laissa voir, les fugitifs une fois disparus, un autre but à poursuivre ; tout en subissant forcément la nécessité d'ajourner sa vengeance, il lâcha la bride à son impétueuse ambition.

Pour la seconde fois, il éprouva le besoin de se disculper aux yeux du messenger. L'astucieux Indien poussa un soupir de soulagement comme un homme victime d'une hallucination funeste, au moment où ses yeux se dessillèrent.

Après avoir lancé dans la direction du cours de la rivière, un regard de haine désappointée, il allongea le cou du côté opposé et demeura immobile.

— Qu'entend le chef dont les oreilles sont si fines ? demanda le coureur.

— L'Oiseau-Noir entend à présent le silence, la voix du sang ne bourdonne plus à son oreille.

— Est-ce là tout ce qu'il entend ? répliqua le messenger.

Le chef indien continuait sa comédie diplomatique. Il ne répondit pas, mais sa physiologie prit une expression riante, comme si une mélodie lointaine frappait ses sens.

— Mes oreilles, répliqua-t-il, ne sont plus sourdes. La main du Mauvais-Esprit ne s'appuie plus sur elles. J'entends la voix des guerriers qui m'appellent pour venger l'honneur de ma nation ; j'entends le pétilllement du feu du conseil. Grâce soient rendues au Bon-Esprit protecteur des peuplades apaches. Marchons.

L'Indien tourna la bride de son cheval vers l'endroit où, d'après le rapport du coureur, les guerriers assemblés attendaient sa réponse.

Le soleil versait des flots de lumière sur le désert quand l'Oiseau-Noir et sa troupe parvinrent à cette oasis de gommiers où nous avons vu les Indiens occupés à délibérer un jour avant. Après la défaite qu'ils avaient essuyée et la poursuite nocturne dont ils avaient été l'objet, ils avaient rallumé le feu de leur conseil dans ce même endroit.

A la vue du chef redouté, dont le retour était si vivement attendu, des cris d'allégresse éclatèrent de toutes parts. L'ambitieux Indien accueillit avec dignité des acclamations comme un hommage qu'il méritait ; puis s'adressant à tous les guerriers réunis :

— L'esprit de l'Oiseau-Noir, dit-il, sera seul avec ses guerriers, car son corps est malade et ses bras affaiblis.

Et il montra son épaule sanglante. Des hurlements douloureux remplacèrent les cris d'allégresse, et, après que ces démonstrations de deuil se furent apaisées, on aida le chef à descendre de cheval, ensuite à s'asseoir près du feu.

Quand il fut assis, ses pairs s'inclinèrent en se rangeant en rond. L'Oiseau-Noir fuma le calumet qu'on lui présenta, le passa à un autre, et la pipe fit ainsi le tour du conseil, au milieu du plus profond silence. Tous se préparaient par la méditation à la discussion qui allait avoir lieu.

Nous laisserons les chefs sauvages fumer gravement, comme il convient à des guerriers dont l'esprit doit être lent et la main prompte, pour aller jeter un coup d'œil sur le camp mexicain, demeuré sans guidé et sans chefs.

Il y régnait une grande confusion. Le bruit s'était répandu, comme cela arrive presque toujours, quelque réserve qu'on mette à céler un secret, que les chercheurs d'or touchaient au but de leur expédition ; que tout près du camp s'étendait un placier d'or d'une richesse incalculable ; enfin que la reconnaissance pour laquelle don Estévan Arechiza s'était éloigné n'avait pas d'autre motif que d'en préciser au juste l'emplacement.

Pendant les premières heures de la matinée, la confusion dans le camp n'avait pour source que l'impatience fiévreuse avec laquelle tous attendaient le retour de leur chef porteur de l'heureuse nouvelle. Mais quand le soleil se fut élevé presque à moitié de sa course, sans qu'aucun des quatre cavaliers partis le matin fût revenu, à l'impatience succéda l'inquiétude. C'est dans cette seconde phase que nous retrouvons les chercheurs d'or.

Sur le monticule qui domine le camp, la tente dressée par ordre du chef absent est déserte, la

bannière aux armes des Mediana, au lieu de flotter s'affaisse tristement le long de sa hampe ; pas un souffle d'air, au milieu de cet océan de sable, n'agite ses plis. En vain, les vedettes mexicaines consultent à tout instant l'horizon du regard, elles ne voient revenir ni leur chef, ni leur guide, ni les trois compagnons de don Estévan, et cette disparition mystérieuse les effraye.

Les chevaux, attachés à leurs piquets, baissent la tête sous les atteintes de la soif ; les hommes les ressentent aussi et la faim les menace, car les chasseurs n'osent plus s'aventurer à la poursuite des daims ou des bisons : les ordres les plus précis ont été donnés pour que personne ne s'éloigne des retranchements.

A mesure que le temps s'avance, l'inquiétude et le malaise redoublent ; voilà ce qui se passe au camp.

En dehors et non loin des retranchements, mais sous le vent, des cadavres de chevaux et d'Indiens se putréfient au soleil. Sur la plaine, dans une direction opposée, le sable fraîchement creusé indique la place où reposent à jamais ceux des aventuriers tués dans l'engagement de la veille.

Ce triste tableau contribue à jeter une teinte lugubre sur tout le passage, déjà si triste. Voilà pour l'extérieur du camp.

Il était l'heure à peu près à laquelle les chercheurs d'or avaient fait halte la veille en cet endroit, c'est-à-dire quatre heures, quand les vedettes signalèrent au loin un léger nuage de poussière. Tous se précipitèrent à l'envi de ce côté, dans l'espoir de revoir don Estévan et ses compagnons.

L'illusion ne fut pas de longue durée. Les panaches indiens et les lances ornées de chevelures humaines, en guise de banderoles, devinrent bientôt visibles au milieu du nuage.

— Aux armes ! aux armes ! les Indiens !

Tel fut le cri qui se fit entendre partout.

Mais la confusion, déjà si grande jusqu'à ce moment, n'était rien en comparaison de celle qui envahit le camp à cette nouvelle imprévue. Qui allait commander ? qui allait obéir ? Cependant, au milieu du désordre chacun courut se ranger au poste qui lui avait été assigné le jour précédent. L'anxiété régnait sur le visage de tous.

Il y eut pourtant un moment où chacun reprit courage.

Les cavaliers indiens n'étaient qu'au nombre de six, et, au lieu de s'avancer au galop de leurs chevaux et en poussant leur cri de guerre, ils marchaient avec calme vers les retranchements. L'un d'eux agitait au bout de sa lance un chiffon blanc qui représente le drapeau symbole de paix dans tous les pays,

Arrivés à deux portées de carabine, le cavalier au drapeau blanc se détacha du groupe de cavaliers ; les autres s'étaient arrêtés. Après quelques pas, le parlementaire s'arrêta aussi et agita de nouveau son drapeau.

Un des aventuriers, originaire du préside de Tubac, avait eu quelques relations avec les tribus apaches, et il savait assez de leur langage pour

entendre et parler le dialecte moitié indien, moitié espagnol, en usage sur les frontières.

C'était un homme petit et maigre, qui, aux yeux des Indiens, admirateurs, comme tous les barbares, de la beauté extérieure, devait assez mal représenter l'autorité suprême. Aussi sa répugnance était excessive à se charger de ce rôle, qu'il lui fallut cependant accepter. Les aventuriers ne devaient pas, dans l'intérêt de leur salut et pour l'heureuse issue de la conférence qui devait avoir lieu, paraître privés de leur chef. Un mouchoir, jadis blanc, servit à représenter de son côté le drapeau parlementaire.

L'aventurier, son nom était Gomez, sortit fortement ému des retranchements pour s'avancer vers l'Indien, dont la contenance ferme contrastait avec la contenance timide du chef improvisé des blancs. Cependant il se rassura à la vue des bandes sanglantes qui entouraient une des épaules du guerrier apache.

A ce signe, on a reconnu l'Oiseau-Noir.

Le Mexicain et l'Indien se saluèrent, et l'Oiseau-Noir prit le premier la parole.

— Ce sont deux chefs qui vont sans doute se parler, dit courtoisement l'Indien.

Le Mexicain répondit non moins courtoisement ; mais un certain trouble démentait un peu son assertion.

— Une grande âme loge parfois dans un corps chétif, dit l'Indien ; mon frère blanc doit être un grand chef.

Il y avait plus d'ironie que de franchise dans cette parole ambiguë, mais le ton de l'Indien n'impliquait qu'une persuasion complète, quoique son tact subtil n'eût pas été mis en défaut par le chercheur d'or.

L'Oiseau-Noir fixa sur Gomez des yeux qui semblaient vouloir pénétrer jusqu'au fond de son âme. Ceux du Mexicain ne purent soutenir ce regard scrutateur et terrible ; il les baissait vers la terre, quand l'Indien reprit :

— Mon frère ne ment pas quand il se donne pour un chef ; mais le camp des blancs en contient sans doute plusieurs, et il est l'un d'eux.

— Je suis le seul, répondit l'aventurier visiblement embarrassé.

A l'aspect d'un chef d'une apparence aussi peu imposante, l'Oiseau-Noir sentit qu'il aurait bon marché d'un pauvre diable si incapable de lutter avec lui d'astuce et de fermeté, et son œil brilla d'un éclat plus sinistre encore. Il résolut de s'assurer de la véracité du prétendu chef.

— Les paroles que j'apporte, dit-il, sont des paroles de paix ; tous les guerriers du Sud doivent être autour de moi pour les écouter. Les Indiens recevraient l'envoyé des blancs autour du feu du conseil ; il pénétrerait sous la tente du chef. Pourquoi donc le chef des blancs tiendrait-il ainsi à distance de son camp l'Indien qui vient vers lui ?

Gomez hésitait ; il lui répugnait d'introduire le loup dans la bergerie. L'Oiseau-Noir vit cette hésitation ; son sourcil se fronça, un nuage, sombre comme celui qui noircit en se chargeant d'électricité,

passa sur le front de l'Indien, dont les yeux brillèrent pareils aux éclairs qui jaillissent de ce nuage.

— Le chef des Apaches n'est pas un chef qu'on doive tenir à distance de sa hutte. L'une de ses mains contient la guerre, l'autre main renferme la paix ; laquelle des deux devra-t-il ouvrir ?

Cette menace de rupture et le ton dont elle était faite achevèrent d'intimider le Mexicain. Il fut sur le point de répondre qu'il allait consulter ses compagnons, mais il se retint à temps.

L'Indien rusé continua d'un ton plus calme, mais dans lequel perçait quelque ironie.

— Un seul de mes guerriers m'accompagnera. Les blancs sont-ils si peu nombreux qu'ils aient à redouter deux guerriers parmi eux ? Leur camp n'est-il pas fortifié, leurs carabines ne sont-elles pas en état, leurs provisions de poudre et de balles ne sont-elles pas abondantes ?

Circonvenu par l'habileté diplomatique de l'Indien, le pauvre Gomez sentit qu'il ne pouvait refuser plus longtemps l'entrée du camp au parlementaire sans s'exposer à voir s'anéantir ses espérances de paix d'une part, et de l'autre sans montrer une défiance qui démentirait l'opinion favorable que l'Indien manifestait sur leurs ressources.

— Que mon frère rouge choisisse un compagnon, mais un seul, dit-il.

L'Oiseau-Noir n'en voulait pas obtenir davantage. Si l'aventurier disait vrai en se donnant pour le chef des blancs, le tact du guerrier à peau rouge lui laissait deviner par le capitaine quels pouvaient être ses soldats ; s'il mentait, il verrait du moins le chef véritable des blancs, et il combinerait son plan d'attaque en conséquence.

Dans nos guerres européennes, un parlementaire est toujours sacré, parce que son cœur et sa bouche sont d'accord ; mais parmi les nations sauvages, une proposition de paix ne sert presque toujours qu'à masquer une perfidie prochaine.

L'Indien fit un signe et celui de ses guerriers qui s'avança sur son geste n'était autre que l'Antilope, le coureur que nous avons vu, aussi diplomate que le diplomate sauvage à qui il était venu offrir le commandement de la peuplade.

Le coureur était en outre le seul de tous les guerriers apaches qui connût, pour l'avoir vu à l'œuvre, le véritable chef, don Estévan, qu'il ne devait plus retrouver.

Les deux Indiens suivirent Gomez en échangeant à voix basse les mots suivants :

— Qu'est-ce qu'un chacal revêtu de la peau d'un lion ? dit le coureur.

— C'est ce chef menteur qui veut tromper l'œil de l'Oiseau-Noir ; mais l'œil de l'Oiseau-Noir avait déjà vu sous sa peau, répondit le chef astucieux.

Et tous deux entrèrent dans le camp comme le fer et le feu qui vont unir leurs ravages.

CHAPITRE VII

LE FER ET LE FEU

Le tableau des mœurs du désert que nous essayons de tracer n'eût pas été complet, si nous n'y avions joint le triste dénouement d'une de ces expéditions aventureuses tant de fois tentées par les chercheurs d'or mexicains.

A notre avis, la race anglo-américaine seule est assez forte pour lutter, même en nombre inférieur, contre l'astuce et la barbarie indiennes. La race canadienne est l'unique rivale de celle-là en exploits héroïques, en ressources fécondes, l'exemple de Bois-Rosé l'a prouvé ; mais les descendants des Espagnols, sauf de bien rares exceptions, sont trop faibles pour les terribles ennemis de tout genre, la soif et la faim exceptées, qu'ils sont exposés à rencontrer dans les solitudes du Nouveau-Monde.

En pénétrant dans le camp mexicain, les deux Indiens n'avaient tourné la tête ni à droite ni à gauche ; ils avaient conservé ce masque d'indifférence impassible, que n'eût même pas le pouvoir de faire tomber chez les ancêtres des Indiens la première détonation d'artillerie qui frappa leurs oreilles lors de la conquête de l'Amérique du Nord ; rien cependant n'avait échappé à leur redoutable et infallible examen.

Les cadavres des leurs, hors du camp, la tente vide de don Estévan, la défiance, la peur, l'empressement effaré des aventuriers, sans autre chef que le chétif Gomez, ils avaient tout vu.

Une fois entrés, l'Oiseau-Noir et l'Antilope jetèrent sur le groupe qui les entourait un regard calme et fier comme celui de deux lions qui viendraient faire alliance avec des loups.

En sa qualité, l'Oiseau-Noir prit le premier la parole. Il était important pour lui de savoir ce qu'était devenu le véritable chef, le chef intrépide dont le coureur lui avait raconté, pendant leur veille de nuit, la prudence et la bravoure, deux qualités que les Indiens prisent si haut, quand elles sont réunies. Don Estévan mort, ainsi que Pedro Diaz, dont l'Antilope avait pu aussi apprécier la valeur dans sa lutte mortelle avec le Chat-Pard, le reste devait être une proie facile.

Qu'étaient-ils devenus tous deux ? Voilà ce que les parlementaires voulaient éclaircir.

— Nous apportons ici des propositions de paix qui seront agréables aux blancs comme aux Indiens, dit l'Oiseau-Noir, mais notre cœur est triste, car on doit honorer les messagers de bonnes nouvelles, et voilà que nos frères reçoivent les envoyés indiens à l'ardeur du soleil, tandis que la tente du chef, et il désignait celle de don Estévan, devrait s'ouvrir pour les abriter : du haut de cette colline, les paroles d'un chef s'entendront mieux.

L'Indien faisait un détour pour arriver à ses fins. Le chef improvisé tressaillit à cette preuve évidente de son manque d'égards, mais il n'avait pas eu le temps d'étudier à fond son rôle.

Gomez s'empressa d'obtempérer au désir des parlementaires, et il les précéda sous la tente déserte de don Estévan ; mais l'Oiseau-Noir, lui, avait étudié à fond le rôle terrible qu'il devait remplir, et, quoique ce fût un drame dangereux que celui dont il jouait le prologue, il s'assit avec autant de sang-froid que s'il eût réellement eu l'esprit de droiture et de paix du personnage qu'il faisait.

Gomez souleva la porte de toile de la tente et la fixa de manière que ses plis ne couvrissent pas les Indiens, puis il attendit qu'ils exposassent enfin l'objet de leur mission, plus explicitement qu'ils ne l'avaient fait jusqu'alors.

Les Indiens cependant continuaient à garder le même calme et le même silence. Gomez crut devoir prendre la parole.

— J'attends, dit-il, avec plus de dignité qu'il n'en avait déployé jusqu'à cet instant, les paroles de paix de mes frères du désert. Les oreilles d'un chef sont ouvertes.

Le pauvre Gomez se félicitait intérieurement de cette phrase tout à fait dans l'esprit indien ; mais l'Oiseau-Noir ne lui laissa pas le prétexte de se réjouir longtemps. Le guerrier sauvage releva lentement la tête, une expression d'orgueil blessé gonfla ses narines comme s'il découvrait pour la première fois la supercherie du blanc, et son regard étincelant fit pâlir son auditeur, tandis que d'une voix qui commençait à grossir, ainsi que le tonnerre grondant subitement au loin par un jour serein, il s'écriait :

— Je ne vois ici qu'un chef, il appuya un doigt sur sa poitrine nue, un chef indien. Où est le chef blanc ? je ne le vois pas.

A cette fière réponse, l'aventurier demeura stupéfait ; il se sentait démasqué. Tandis qu'il essayait de réunir ses idées et de se donner à son tour la contenance d'un homme offensé dans son juste orgueil, l'Oiseau-Noir ajouta :

— Pourquoi vouloir tromper un Indien de bonne foi ?

— Gomez ne trompe jamais personne, répondit le Mexicain en balbutiant, je vous ai dit, je suis le chef, le seul chef.

L'Oiseau-Noir fit un signe à l'Antilope. Le coureur regarda fixement à son tour l'aventurier, qu'il voulait achever de confondre.

— Le chef, dites-vous ? le maître de cette hutte de toile, le guerrier au drapeau étoilé qui flotte sur son toit ?

— Je suis tout cela, dit le Mexicain.

— J'ai entendu un mensonge, s'écria l'Oiseau-Noir, cette fois d'une voix tonnante ; un chef tel que moi n'en entendra pas deux.

L'Antilope, affectant le rôle de conciliation, s'interposa entre la colère du chef indien et le malaise du Mexicain ; il contint à sa place l'Oiseau-Noir, qui paraissait décidé à se lever pour rompre violemment la conférence ; puis s'adressant à Gomez :

— Le guerrier blanc, dit-il, a voulu réjouir ses amis les Indiens ou éprouver leur intelligence ; il sait bien qu'il n'est pas le chef à la carabine à deux

canons, aux cheveux noirs argentés, à la moustache retroussée, à la haute taille, aux larges épaules.

L'Indien faisait le signalement de don Estévan.

— Il sait bien que cette hutte de toile n'est pas la sienne, pas plus que son nom n'est un nom que l'écho de nos déserts a répété. Ce nom est celui d'un autre chef. Ce chef est mince comme mon frère ; mais sa stature est double de la sienne, son corps est souple comme le tronc d'un bois de fer.

— Quel est ce guerrier ? demanda Gomez pour gagner du temps et reprendre ses esprits troublés.

— Ce chef est celui qui, hier soir, ici, continua le coureur en montrant la place où l'Indien avait succombé sous la lance de Diaz, a tué le Chat-Pard. Son nom est Pedro Diaz ; nos enfants l'ont dit parfois en tremblant. Les deux guerriers dont je viens de parler ne sont-ils pas vos chefs, et la vérité n'est-elle pas sur mes lèvres ?

Que pouvait faire le pauvre Gomez, écrasé par le poids de la réalité des portraits tracés par l'Indien ? Sous l'empire de la fascination qu'il subissait, combattu par la crainte de rompre une négociation pacifique, du moins en l'absence de don Estévan, il n'avait qu'à se résigner et à reconnaître que le perfide coureur disait vrai. C'est ce qu'il fit.

Il eût néanmoins rompu tout pour parler, s'il eût pu surprendre le regard flamboyant qu'échangèrent les deux sauvages.

L'Oiseau-Noir éteignit subitement sous ses paupières l'expression de joie féroce qu'il avait laissé voir à l'Antilope ; puis, relevant sur Gomez son œil sévère :

— Pourquoi donc, reprit-il, usurper un titre qui n'est pas le tien ? C'est avec le chef à la double carabine et le chef au corps de bois de fer que je veux discuter mes paroles de paix. Où sont-ils tous deux ?

— Tous deux se sont éloignés avec une partie des nôtres pour chasser les bisons et nourrir nos soldats, répondit Gomez avec assez de présence d'esprit ; mais il avait affaire à de trop forts adversaires.

— L'Antilope et l'Oiseau-Noir attendront leur retour, reprit résolument l'Indien ; jusqu'à ce moment la bouche des deux guerriers sera muette.

En effet, les Indiens fermèrent dédaigneusement les yeux, en ramenant sur leurs épaules leur manteau de peau de buffle, et ne parurent plus s'occuper de la présence de leur hôte.

Cette résolution, quelque blessante qu'elle fût pour l'amour-propre du prétendu chef, mettait fin du moins à ses perplexités. Le poids du commandement lui paraissait trop lourd, et son rôle improvisé trop difficile à remplir pour qu'il n'éprouvât pas quelque soulagement d'en être débarrassé jusqu'au retour de don Estévan et de Diaz, qui, pensait-il, devait avoir lieu promptement.

— Mes frères là-bas sont impatients, dit Gomez, de connaître les paroles des chefs indiens, j'irai les leur transmettre.

— Allez, répondit laconiquement l'Oiseau-Noir.

Gomez ne se fit pas prier, et il descendit l'éminence, joyeux comme un écolier qui vient de mettre fin à une tâche pénible.

Il donna le détail de son entrevue, en omettant néanmoins tout ce qui avait été blessant pour son orgueil ; et il représenta comme uniquement dû à mélange de fermeté et de finesse dont il avait fait preuve l'avantage inappréciable d'avoir obtenu qu'on attendît le retour de don Estévan.

— Le temps s'écoulait, et il n'arrivait pas.

Dans cet intervalle, une discussion fort vive avait lieu à voix basse entre les deux Indiens demeurés dans la tente d'Archiza.

L'Oiseau-Noir avait conçu un plan hardi depuis qu'il s'était assuré que le véritable chef était absent, et qu'il n'en avait vu dans Gomez qu'une pâle et triste image : et il réclamait pour lui seul tous les dangers de l'exécution de son projet. L'Antilope s'y opposait, et avide de ces mêmes dangers, voulait seul les courir. Voici quel était ce plan.

Une cause quelconque, un accident, une chasse trop prolongée retiendrait peut-être les chefs hors de leur camp bien plus longtemps qu'ils ne le pensaient eux-mêmes. On pouvait mettre en embuscade un parti d'Indiens pour les attaquer à leur retour. Si cette absence se prolongeait jusqu'à la nuit, les Apaches, conduits par le coureur, viendraient surprendre les blancs, découragés par l'éloignement de leur chef. Leur défaite était certaine ; l'Oiseau-Noir se proposait de renvoyer l'Antilope et de rester seul pour éloigner tout soupçon et endormir la vigilance des défenseurs du camp.

Le guerrier, il est vrai, dont la présence les aurait leurrés d'un espoir de paix que le carnage et la mort éteindraient subitement, faisait à coup sûr le sacrifice de sa vie ; mais qu'est-ce que la mort pour un chef indien, quand son sang peut être utile à sa nation ?

L'Antilope approuvait complètement ce plan, mais il voulait rester lui-même. Il importait peu que la tribu perdît un simple guerrier, si elle conservait un chef renommé à juste titre. Ce fut un combat de générosité qui dura longtemps.

— Le corps de l'Oiseau-Noir guérira, dit solennellement l'Antilope. Il aura bientôt au service de sa nation un corps vigoureux et une grande âme. Si le chef meurt, les hurlements de deuil des guerriers dureront plusieurs lunes : après la mort de l'Antilope, qui se souviendra qu'il aura vécu ?

L'Oiseau-Noir refusait encore.

— Mon corps est de fer, reprit le coureur ; la gomme du figuier n'est pas plus élastique que le jarret de l'Antilope. Au moment du péril il franchira d'un bond les retranchements des blancs. Du haut de cette éminence il sautera jusqu'au milieu de ses guerriers. Que fera l'Oiseau-Noir avec son épaule fracassée ?

— Il attendra la mort, immobile, les yeux fixés sur ses ennemis, et il rira de leur colère et de leurs couteaux.

C'était précisément une vie précieuse pour sa nation que le coureur voulait lui conserver, et il insista plus ardemment encore.

— L'Antilope, répondit-il, se rira comme l'Oiseau-Noir de la rage de ses ennemis. Il opposera à leurs

coups une âme aussi forte, mais il aura pour lui le secours d'une vigueur qu'aucune blessure n'affaiblit.

Pendant que les deux Apaches lûtaient ainsi de générosité, les Mexicains comptaient avec une inquiétude mortelle toutes les minutes qui s'écoulaient sans ramener don Estévan. Personne parmi eux cependant ne désirait plus vivement son retour que Gomez, qui, malgré ses fanfaronnades, ne redoutait rien tant que de se retrouver en face des deux indiens comme négociateur ou comme chef.

Un silence morne régnait dans tout le camp, lorsqu'au bout d'une heure environ on vit l'Oiseau-Noir sortir de la tente, descendre l'éminence et se diriger vers le groupe dont Gomez faisait partie.

— Mes guerriers, dit l'Indien, sont impatients aussi d'entendre de la bouche de leur chef les espérances de paix et d'amitié prochaines avec les blancs, l'Oiseau-Noir reviendra bientôt parmi ses amis : il laisse son compagnon au milieu d'eux.

— Allez, dit Gomez d'un ton de gravité majestueuse dont il se sut gré en présence de ses compagnons.

L'Indien sortit comme il était entré, sans détourner la tête, sans paraître céder au moindre mouvement de curiosité.

Le chef, après avoir rejoint les quatre guerriers qui l'attendaient, s'entretint quelques instants avec eux. Il parut désigner du doigt la tente à l'entrée de laquelle le coureur était assis immobile et grave comme une statue. Au bout de quelques minutes, les blancs, qui suivaient de l'œil toutes ces manœuvres, virent un des cavaliers apaches s'éloigner au galop. Les autres Indiens restèrent assis par terre, la bride de leurs chevaux dans leurs mains.

Cependant le temps s'écoulait. Le soleil avait disparu de l'horizon. Quelques nuages dont les éclatantes couleurs commençaient à pâlir indiquaient la venue de la nuit.

Don Estévan, Diaz, Baraja et Oroche, dont les Mexicains répétaient à chaque instant les noms, étaient toujours vainement attendus. La nuit qui déployait déjà son voile redoubla l'inquiétude dans le camp. Les Indiens sont changeants et capricieux : une attaque soudaine pouvait succéder à des propositions de paix qui ne s'étaient que vaguement formulées. Gomez combattait ces inquiétudes.

— Tant que l'Indien restera parmi nous, qu'avez-vous à craindre ? Sa tranquillité n'est-elle pas pour vous un signe de la franchise de ses intentions ?

La silhouette noire de l'Antilope se dessinait encore à l'œil malgré la nuit. Le coureur n'avait pas changé d'attitude ; seulement, s'il eût été jour, on eût pu voir qu'il penchait légèrement la tête, comme pour prêter une oreille plus attentive aux bruits qui viendraient à troubler le silence du désert.

Ce silence était important. Ces grandes plaines ondulantes que couvrait un ciel noir où les étoiles naissaient l'une après l'autre étaient muettes comme lui. C'est quand les ténèbres succèdent à la clarté du soleil que le désert prend un caractère de grandeur plus sauvage, et la nuit était venue avec son cortège de terreurs.

Dans le camp, le calme effrayant des solitudes dévastées qui l'entouraient n'était troublé que par les chuchotements de quelques groupes d'aventuriers, ou le chant à demi-voix d'un chercheur d'or inquiet. Tous jetaient de temps à autre des regards de défiance sur le groupe d'Apaches assis aux pieds de leurs chevaux. Ils paraissaient aussi immobiles que ces blocs de pierre auxquels l'obscurité prête parfois une forme humaine ; mais peut-être par l'effet de cette obscurité, ils semblaient de minute en minute plus éloignés.

— C'est étrange ! dit un des aventuriers d'un air pensif à Gomez ; ces Indiens me paraissaient tout à l'heure plus près de ce pli de terrain.

— C'est un effet d'optique, répondit Gomez, disposé à voir tout en beau.

— Tenez, Gomez, ajouta un autre, je ne sens pas ici, dans le camp, le moindre souffle d'air, et la brise semble soulever là-bas, devant les Indiens, des tourbillons de sable.

— C'est que nous sommes abrités du vent par nos chariots, et là-bas l'immensité n'a pas d'abris.

Cependant, à en juger par les Indiens, dont le groupe devenait de moins en moins distinct, les ténèbres semblaient redoubler ; puis, parmi ceux à qui Gomez cherchait en vain à communiquer la confiance que lui inspirait son otage, plusieurs se demandèrent si des silhouettes éloignées qu'on voyait à peine étaient celles des Indiens ou de buissons de nopals.

Bientôt l'incertitude à cet égard devint si grande qu'un des aventuriers résolut de s'assurer de la réalité, et s'éloigna sa carabine sur l'épaule.

C'étaient bien des buissons de nopals, en effet, et non des hommes et des chevaux qu'on apercevait. Les Indiens avaient profité de l'obscurité croissante pour s'éloigner doucement sans changer de position.

Les tourbillons de sable qu'ils lançaient en l'air, leur avaient également servi à voiler leurs manœuvres, et ils avaient rejoint leurs compagnons.

Quand l'explorateur parvint à l'endroit où les Apaches s'étaient assis, il trouva leur place vide, et la solitude partout, aussi loin du moins que son regard put s'étendre.

Il accourut en toute hâte apporter au camp, la nouvelle de la disparition des Indiens. Cet incident était un fâcheux symptôme.

Du haut de l'éminence qu'il continuait à occuper l'Antilope n'avait pas perdu un seul mouvement de ses compatriotes. Gomez, pressé par les aventuriers de s'expliquer avec l'Indien à ce sujet, se rendit près de lui quoique à contre-cœur.

— Pourquoi le chef n'a-t-il pas ordonné à ses guerriers de rester près des blancs ? dit-il.

— Que veut dire mon frère, répondit l'Indien, qui jouait l'ignorant, et de quels guerriers veut-il parler ?

— De ceux qui étaient tout à l'heure assis là-bas comme des amis, et qui viennent de disparaître comme des ennemis.

— La vue est courte dans les ténèbres ; les blancs n'ont pas bien regardé : qu'ils allument leurs feux, et la flamme leur fera voir ceux qu'ils cherchent

mais qu'importe, du reste : n'ont-ils pas entre leurs mains le chef de toute une tribu qui attend le retour de ses messagers ? Nos guerriers auront été leur dire de se hâter.

Cette réponse de l'astucieux Indien frappa d'un souvenir soudain l'esprit de Gomez. Il tressaillit, et le coureur le remarqua ; il venait de se rappeler que, la veille, tout le bois sec destiné à éclairer le camp avait été consumé, et que, dans le tumulte du jour on avait oublié d'en renouveler la provision. Il était trop tard pour le faire à présent.

Cette circonstance si favorable à ses desseins perfides, et si alarmante pour les blancs, n'avait pas plus que les autres échappé à l'œil du coureur, et il avait voulu éclaircir ses doutes à cet égard ; maintenant il ne doutait plus.

Une sueur froide passa sur le front de Gomez à la pensée de cette impardonnable négligence. Sa seule consolation fut de penser que la fuite des Indiens ne cachait aucune perfidie, puisque le chef restait en otage. Cependant il résolut de le faire surveiller de plus près.

— Un chef ne doit pas rester seul au milieu de ses amis et je vais donner l'ordre à six de nos hommes de se tenir près de lui comme il convient. Ils écouteront le récit de ses batailles.

Gomez quitta l'Antilope sans voir le dédain qui plissa les lèvres de l'Indien, et il donna l'ordre à six de ses camarades de s'asseoir autour du coureur, et de le poignarder à la moindre apparence de trahison. Le Mexicain commençait à s'habituer au commandement.

Un instant il pensa à réparer l'imprévoyance devenue un si redoutable auxiliaire pour les Indiens, en envoyant un détachement à la provision du bois ; mais c'eût été trop affaiblir sa troupe, et il rejeta bientôt cette idée.

Le camp demeura donc plongé dans l'obscurité la plus complète. Cette obscurité n'était pas seulement un danger pour les aventuriers eux-mêmes ; peut-être ceux dont l'absence se faisait si vivement sentir étaient-ils égarés, et la réverbération des foyers allait leur manquer pour les aider à retrouver leur route. Les pensées de l'homme se ressentent toujours des scènes dont il s'est environné, et les ténèbres qui régnaient partout, les vapeurs blanches qui montaient lentement du sein de la terre et voilaient les étoiles, contribuaient à assombrir les idées de tous les habitants du camp. Ils commençaient à douter que leur chef et ses trois compagnons dussent jamais revenir parmi eux. En pareil cas, de l'appréhension à la certitude il n'y a qu'une bien courte distance, et don Estévan et son escorte de route ne tardèrent pas à être regardés comme désormais perdus.

Les conversations à voix basses furent interrompues, chacun gardait pour soi ses inquiétudes, et dans le camp comme dans l'immense plaine un morne silence avait tout envahi.

Bientôt cependant de vagues rumeurs troublèrent ce calme imposant. On crut entendre au loin comme des hennissements de chevaux. Gomez, un

peu familiarisé par la réflexion avec l'autorité qui lui avait été si inopinément dévolue, et stimulé par l'approche du danger que tous pressentaient sans le voir encore, se hâta cette fois de lui-même de rejoindre le coureur Indien, qu'il prenait pour un chef véritable.

Au milieu de ceux que Gomez avait commis à sa garde, l'Antilope conservait toujours son même sang-froid.

— Les oreilles d'un blanc, dit le Mexicain en s'adressant à l'Apache, n'ont pas la finesse de celles d'un Indien. Le chef pourrait-il dire si ce sont les hennissements des chevaux de ses messagers qui se font entendre là-bas dans la plaine ?

L'Indien écouta quelques secondes avec attention.

— Ce sont les messagers, répondit-il ; ils viennent savoir si le chef au fusil à deux canons et celui qu'on appelle Pedro Diaz sont enfin de retour.

— Les Indiens savent peut-être mieux que les blancs que ces deux chefs ne reviendront jamais ; mais cette fois, s'ils ne veulent pas traiter de la paix avec celui que ses camarades ont choisi pour le remplacer avec moi, c'est qu'ils désirent la guerre.

— Bon ! dit l'Indien. L'Oiseau-Noir est un chef redouté qui ne demande pas aux autres ce qu'il doit dire ou ce qu'il doit faire.

Pendant ce court dialogue, le bruit lointain avait grossi. La terre retentissait du galop de chevaux encore invisibles dans les ténèbres. Un frémissement sourd parcourut le camp ; mais les chercheurs d'or, pleins de confiance dans la présence de l'Antilope, ne songeaient pas encore cependant à se mettre en défense. Gomez allait en donner l'ordre, lorsque l'Indien lui fit signe d'écouter, et pencha lui-même la tête en avant pour donner l'exemple.

— Ce ne sont pas encore les messagers, dit-il, voyez.

Une troupe de chevaux bondissaient dans la plaine, assez près pour qu'on pût distinguer qu'aucun d'eux ne portait de cavalier.

— Ce sont des chevaux sauvages, continua l'Indien, et les guerriers leur donnent la chasse. S'ils peuvent les atteindre, nos amis à visage pâle auront leur part du butin. L'Oiseau-Noir reviendra tout à l'heure la leur distribuer.

Deux ou trois Indiens galopèrent, en effet, derrière les chevaux sans maître, qui semblaient fuir effrayés.

— Les Visages-Pâles peuvent être tranquilles, s'écria l'Antilope pour endormir les soupçons de ses ennemis. L'Oiseau-Noir vient enfin pour traiter avec ses nouveaux amis. Voyez, il parcourt sans crainte leur terrain de chasse.

L'Indien s'adressait à des gens dont ce spectacle était loin d'exciter la défiance. La plupart des Mexicains n'y voyaient qu'un gage de sécurité. Il leur semblait que la confiance de quelques Indiens isolés poursuivant des chevaux sauvages jusque sous les retranchements des blancs étaient le signe précurseur d'une paix prochaine.

Nul d'entre eux ne remarqua que le coureur détachait doucement les liens de son manteau flottant,

et que sous ses plis sa main dégageait la hache affilée suspendue à sa ceinture ; leur attention était absorbée par la scène nouvelle qui frappait leurs regards.

Les chevaux, dans la direction qu'on leur avait donnée, allaient longer les chariots de l'enceinte du camp. Parmi les Indiens attachés à leur poursuite, l'Oiseau-Noir devint bientôt visible. Les aventuriers le virent dépasser la tête de la colonne qui bondissait et tenter de l'arrêter. En effet, les chevaux firent brusquement halte devant l'ouverture pratiquée quelques heures auparavant pour recevoir les parlementaires.

Tout à coup, au moment où les Mexicains rassurés s'abandonnaient à la folle confiance que leur inspiraient la présence du coureur et l'apparition pacifique des Indiens en chasse, un cri de stupeur et d'épouvante s'éleva parmi eux.

En un clin d'œil, et comme par un de ces prodiges qu'on ne voit qu'en rêve, de sombres et noires figures, qui semblaient enfantées par les ténèbres, se dressèrent subitement aux yeux des Mexicains.

Ces chevaux, qui paraissaient n'avoir pas de maîtres, se trouvèrent, comme par enchantement, montés par des cavaliers aux plumes flottantes, agitant leurs manteaux, brandissant leurs armes et poussant d'affreux hurlements.

Un fatal incident vint encore augmenter le tumulte et l'horreur de cette surprise.

Effrayés par les clameurs qui éclataient tout à coup au milieu du silence, les chevaux du camp, que leur instinct avertissait déjà depuis quelques instants de la présence des Indiens cédèrent à une de ces folles terreurs paniques auxquelles ils sont sujets, et que les Mexicains appellent *estampida*.

En un clin d'œil les liens qui les attachaient aux roues et aux timons des chariots furent brisés, les piquets auxquels ils étaient assujettis furent arrachés, et les animaux épouvantés commencèrent à bondir dans le camp, renversant et foulant aux pieds leurs maîtres, incapables de les retenir.

Les uns se lançaient en aveugles contre les retranchements, d'autres sautaient par-dessus les chariots, ou se précipitaient par l'ouverture du camp.

Des cris de douleur et de rage se mêlaient aux hennissements des chevaux et aux hurlements des Indiens, et frappaient les plus braves d'hésitation ou de stupeur.

Il ne resta bientôt plus d'autres chevaux que ceux qui, dans leur aveugle terreur, s'étaient précipités sur les chariots et étaient restés étourdis sur le coup ; les autres galopaient déjà dans la plaine.

Cette nouvelle catastrophe, en fondant sur les Mexicains, fut cependant sur le point de leur être favorable.

Les Indiens, subitement remis en selle, s'apprêtaient à poursuivre ce butin vivant fuyant loin d'eux. Quelques-uns même s'élançaient déjà après les animaux dispersés ; malheureusement pour les blancs, la voix de l'Oiseau-Noir les retint.

Un mot expliquera maintenant la présence inattendue des sauvages.

Les Apaches avaient employé contre les Mexicains une ruse que de hardis écuyers comme eux peuvent seuls pratiquer. Suspendus par une jambe à leur selle, le corps caché derrière les flancs de leur cheval, les Indiens peuvent parcourir ainsi de longues distances. Les ténèbres avaient rendu plus facile l'emploi de ce stratagème, et les aventuriers n'avaient vu que des chevaux sauvages en apparence, sans apercevoir les cavaliers qui les conduisaient.

Comme un tourbillon de poussière que le vent chasse devant lui et qui s'engouffre dans un passage étroit qu'il rencontre, les cavaliers se précipitèrent par l'ouverture restée libre. Le sol trembla bientôt sous le galop du gros des Indiens qui accouraient se joindre aux premiers, quand Gomez leva son poignard sur l'Indien assis près de lui ; mais l'Antilope le prévint. Son manteau glissa sur ses pieds, et, d'un coup de la hache qu'il avait saisie, il fendit jusqu'aux yeux le crâne du malheureux chercheur d'or.

Au même moment, un cri de guerre si imprévu, si déchirant qu'on l'aurait dit échappé du gosier d'un démon plutôt que d'une poitrine humaine, retentit à l'entrée de la tente de don Estévan.

L'Antilope, c'était lui qui avait poussé le signal du carnage, bondit, ainsi qu'il l'avait promis à l'Oiseau-Noir, du haut de l'éminence, et tomba comme la foudre au milieu des blancs. Cent hurlements répondaient en même temps au hurlement du coureur.

— Les blancs ne sont pas même des chiens, s'écria l'Indien ; ce sont des lièvres pour le courage et des brutes pour l'intelligence.

En préférant cet outrage, l'Antilope avait repris son élan, et, agile comme l'animal dont il portait le nom, il franchit les retranchements d'un bond et rejoignit ses sauvages compagnons.

Une affreuse confusion régna plus que jamais dans le camp des Mexicains. On s'y heurtait éperdu au milieu des ténèbres ; quelques-uns tirèrent le couteau l'un contre l'autre en se prenant mutuellement pour des ennemis ; l'heure fatale avait sonné pour eux tous.

En vain des détonations successives accueillirent les Indiens ; chaque coup de mousquet, tiré par une main incertaine, guidé par un œil troublé, n'atteignait personne. Les Apaches, qui s'avançaient en bondissant, la lance et le casse-tête à la main, dédaignèrent même d'y répondre.

Soixante chevaux lancés avec la sauvage impétuosité familière aux coursiers indiens comme à leurs maîtres se précipitèrent dans les retranchements, semblables aux flots de l'Océan, qui envahissent en bouillonnant un vaisseau brisé par la tempête.

En tête de ces terribles cavaliers à peau rouge, au milieu des hurlements assourdissants qu'ils poussaient l'Oiseau-Noir était reconnaissable à sa haute stature et à l'immobilité de son bras droit. En chef intrépide, il s'était fait attacher sur sa selle pour conduire ses guerriers et repaître ses yeux du carnage de ses ennemis. Inactif au milieu de ce carnage, le féroce Indien ne pouvait que fouler

les vaincus sous les pieds de son coursier qu'il guidait de sa main gauche.

En quelques minutes, la hache, le couteau, la lance, avaient accompli dans les mains des Indiens une horrible besogne. Les cadavres jonchaient la terre. Quelques Mexicains combattaient encore, avec le courage du désespoir, tandis que la plupart de leurs compagnons essayaient de fuir ; mais les seuls chevaux restés dans le camp gisaient sur le sable, égorgés à côté de leurs maîtres. Cependant, cédant à la peur, ils abandonnèrent leur dernier abri pour se disperser dans la plaine.

Écrasés par le nombre et déjà presque vaincus, ceux qui luttèrent encore dans le camp eurent un moment une lueur d'espérance.

Du côté des Montagnes-Brumeuses, deux cavaliers accoururent à toute bride. Quelques fuyards se joignirent à eux. Cet incident imprévu pouvait changer la face des choses ; mais les fuyards, serrés de près par les Apaches, étaient tous démontés et ne tinrent pas longtemps contre leurs ennemis à cheval.

Vainement un de ces deux cavaliers, qu'on ne pouvait reconnaître au milieu des ténèbres, armé d'une hache qu'il avait arrachée à un Indien, presque debout sur ses étriers et vaillamment secondé par son compagnon, méconnaissable comme lui dans l'obscurité, abattait un ennemi à chaque coup ; mais bientôt un flot de corps hideux les enveloppa de toutes parts.

Au bout de quelque temps cependant, un de ces cavaliers franchissait d'un bond prodigieux cette haie vivante qui l'entourait, et ne tarda pas à disparaître dans la direction d'où il était venu, bravant, par la vitesse de son coursier, la poursuite acharnée de ses ennemis.

Quant à l'autre cavalier, des hurlements de triomphe apprirent aux aventuriers cernés dans le camp qu'il venait d'être tué ou fait prisonnier.

Ce fut le dernier acte de ce lamentable drame. A chaque instant un des fuyards disséminés dans la plaine ou un des rares aventuriers resté dans le camp tombait sous la lance indienne pour ne plus se relever. Bientôt vainqueurs et vaincus disparurent dans les ténèbres ; les mousquetades devinrent de plus en plus rares, puis on n'entendit plus rien.

Quelques instants après, les Indiens qui avaient poursuivi les malheureux fuyards venaient rejoindre leurs camarades victorieux ; tous tenaient en main des chevelures encore dégouttantes de sang. La même mutilation avait été accomplie sur les blancs égorgés dans l'enceinte du camp.

Il ne restait de toute cette troupe de combattants que quelques fuyards échappés dans les ténèbres à cet horrible massacre. Quant aux autres, ce n'était plus que des cadavres dépouillés de leurs cheveux et mutilés de cent manières différentes, qui gisaient pêle-mêle avec les mules et les chevaux égorgés.

Une heure après la fin de ce sanglant combat, la flamme qui consumait les chariots éclairait au loin la plaine déserte et silencieuse.

Cette flamme montrait aussi un prisonnier blanc attaché au tronc d'un arbre de bois de fer, et un groupe d'Indiens exécutant une ronde sauvage autour du captif.

Assis, comme quelques heures auparavant, à l'entrée de la tente de don Estévan, l'Oiseau-Noir et l'Antilope semblaient deux esprits de destruction et de carnage. Ils paraissaient repaître avec délices leurs yeux du sombre spectacle de la mort, leurs oreilles des gémissements que la dernière agonie arrachait à quelques blessés, et leurs narines de l'odeur fade et nauséabonde du sang dont les vapeurs montaient jusqu'à eux.

Un ciel sombre et rougi çà et là par le reflet du feu couvrait ce lugubre spectacle.

Les deux Indiens avaient repris le calme de leur maintien, comme si l'un et l'autre eussent été totalement étrangers à tout ce qui venait de se passer. Tous deux gardaient le silence ; l'Antilope le rompit le premier.

— Qu'entend maintenant l'Oiseau-Noir ? demanda-t-il à son compagnon.

— Deux voix, répondit le chef, celle de la fièvre qui brûle la moelle de ses os et lui crie de se mettre entre les mains du médecin de la tribu. Il entend encore le bruit des trois guerriers du Nord qui fuient, et la voix d'un ami disant au chef blessé : " Un ami se chargera de ta vengeance."

— C'est bien, répliqua simplement l'Antilope, demain je serai sur leurs traces avec trente de nos meilleurs guerriers.

CHAPITRE VIII

LE VAL D'OR

Il nous faut revenir maintenant au matin de cette même journée si fatale aux Mexicains, lorsque, miraculeusement échappés sur leur îlot flottant, les trois chasseurs vont pénétrer dans le val d'Or.

Une obscurité, qui n'était déjà plus celle des heures solennelles de la nuit dans les déserts, enveloppait encore le paysage et n'en laissait apercevoir que les grandes lignes. Les étoiles disparaissaient lentement l'une après l'autre, et dans cette demi-obscurité les pitons de la sierra se dessinaient comme des tours et des créneaux fantastiques dont un brouillard grisâtre couronnait le faite.

Détaché de la masse des montagnes, sur le flanc desquelles des ombres épaisses traçaient de profondes fissures, un rocher en forme de cône tronqué s'élevait comme un bastion avancé. A la hauteur de son sommet, une cascade s'élançait de la montagne voisine et tombait avec fracas dans un gouffre sans fond. En avant de ce rocher, une rangée de saules nains et de cotonniers indiquait ou un terrain d'alluvion ou le voisinage d'un cours d'eau.

Puis la plaine immense du delta formé par l'écartement des deux bras du Rio-Gila, qui, à l'est et à l'ouest, se frayait un double passage à travers la chaîne des Montagnes-Brumeuses, se déployait dans toute sa sombre majesté.

Ce delta n'avait guère plus d'une lieue du sommet à la base ; mais cette dernière avait une étendue presque triple.

Pour le voyageur venant de la fourche de la rivière, tels étaient, dans ce jour indécis qui succède à la nuit, les traits saillants du paysage qui s'offrait à sa vue.

Cependant la lueur bleuâtre du matin remplaçait déjà les ténèbres sur les dentelures des montagnes. Comme une ébauche confuse, leurs sommités *émergeaient* l'une après l'autre de la teinte sombre du crépuscule matinal.

Une clarté encore douteuse s'infiltrait petit à petit dans les gorges de collines étagées en amphithéâtre. La lumière se faisait graduellement. Sur la plate-forme du rocher, deux pins, comme deux fantômes devenus visibles, étendaient leurs puissantes racines et penchaient sur l'abîme leur tronc incliné et leur noir feuillage.

A leur pied, le squelette d'un cheval maintenu debout par des liens cachés, laissait voir sur ses ossements blanchis les sauvages ornements dont il avait jadis été paré. Des fragments de selle couvraient encore une partie de ses flancs à jour.

Les lueurs crépusculaires qui allaient en augmentant, ne tardèrent pas à éclairer de plus sinistres emblèmes : sur des poteaux élevés de distance en distance, des chevelures humaines flottaient au vent du matin ; ces hideux trophées indiquaient la sépulture d'un guerrier barbare. En effet, un chef indien, jadis renommé par ses exploits, reposait sur le sommet de la pyramide.

Couché dans son tombeau, il dominait, comme le génie de la déprédation, sur ces plaines où tant de fois avait retenti son cri de guerre, et qu'il avait parcourues sur ce cheval de bataille dont les os blanchissaient à côté de lui à la rosée des nuits et à l'ardeur du soleil. Des oiseaux de proie qui volaient au-dessus de cette sépulture faisaient entendre leurs cris aigus, comme s'ils eussent voulu réveiller celui qui dormait à jamais, et dont la main glacée ne devait plus préparer leurs sanglants festins.

Quelques minutes plus tard, l'horizon opposé aux collines Brumeuses se teignit d'une pâle lumière ; des nuages roses s'élançèrent vers le zénith : bientôt après, semblable à la première étincelle d'un incendie qui s'allume, un rayon de soleil frappa comme une fêche d'or le brouillard opaque de la sierra, et des flots de lumières inondèrent d'une nappe de flammes les profondeurs des vallées.

Le jour était venu dans tout son éclat, mais un manteau de brume dérobaient encore la masse des collines. Ces brumes, bientôt soulevées par le vent du matin comme une draperie flottante, se divisèrent peu à peu. Des flocons de vapeur se suspendaient capricieusement aux feuilles des buissons, ou bondissaient comme des chamois de tige en tige. Tantôt ils laissaient voir de sauvages précipices et des chutes d'eau qui écumaient le long de leurs flancs, tantôt ils découvraient de profonds défilés à l'entrée desquels les offrandes de la superstition indienne

envers les génies des montagnes s'épandaient avec profusion.

Au-dessus du tombeau du chef indien, et derrière les ossements à jour du cheval de bataille, la cascade lançait une poussière humide où se reflétaient sans cesse des arcs-en-ciel fugitifs. Enfin, au pied de la pyramide se présentait un étroit vallon fermé d'un côté par des roches à pic d'où pendaient de longues draperies de verdure, de l'autre par un lac aux eaux dormantes, à peine visible sous le manteau de plantes aquatiques dont il était couvert, et au milieu par la ceinture de saules et de cotonniers dont nous avons déjà parlé : c'était le val d'Or.

Au premier aspect, cet ensemble ne s'offrait aux regards que comme la sombre et bizarre décoration d'une nature sauvage ; mais l'œil scrutateur du gambusino eut bientôt su deviner les trésors sans nombre que recélait cette enceinte.

Rien ne trahissait encore dans ces lieux déserts la présence d'êtres animés, quand trois hommes, jusque-là cachés par les inégalités du terrain, apparurent tout près du val d'Or.

Tous trois semblaient jeter autour d'eux des regards étonnés et presque craintifs.

— Si le diable a quelque part un pied-à-terre dans ce bas monde, dit Pepe en arrêtant ses deux compagnons et en leur montrant le manteau de brume qui couvrait la chaîne de montagnes, ce doit être à coup sûr parmi ces gorges sauvages.

— S'il est vrai, comme on ne peut en douter, que c'est l'or qui fait commettre le plus de crimes sur la terre, il est plutôt à croire que l'esprit du mal a choisi pour demeure ce val d'Or, qui contient, à votre dire don Fabian, de quoi perdre une génération tout entière.

— Vous avez raison, dit Fabian dont la contenance était solennelle et le visage pâle, c'est ici peut-être dans l'endroit que je foule à présent, que le malheureux Marcos Arellanos a été assassiné par l'homme qui l'accompagnait. Ah ! si ces lieux pouvaient parler, je saurais le nom de celui que j'ai juré de poursuivre ; mais le vent et la pluie ont effacé la trace des pas de la victime comme de ceux de l'assassin, et la voix du désert est restée muette.

— Patience ! mon enfant, patience ! reprit gravement Bois-Rosé, je n'ai jamais vu dans le cours d'une longue vie le crime rester sans châtement ; souvent on trouve des empreintes qu'on croit effacées depuis longtemps, la voix de la solitude s'élève même parfois contre le coupable. Si l'assassin n'est pas mort, la cupidité le conduira de nouveau en cet endroit, ce qui ne tardera pas, sans doute, car il est peut-être dans le camp mexicain. Maintenant, Fabian, attendrons-nous l'ennemi dans ces lieux, ou remplissons-nous nos poches d'or pour retourner aux habitations ? C'est ce que vous déciderez.

En disant ces mots, le pauvre Bois-Rosé soupira.

— Je ne sais que décider, répondit Fabian ; c'est presque contre ma volonté que je viens ici ; j'obéis à votre influence, il est vrai, mais je dirais presque à une volonté plus forte que la mienne et que la vôtre. Je sens qu'une main invisible me

pousse comme le soir où, sans me rendre compte de mes pensées, je venais vers vous m'asseoir à votre foyer. Pourquoi, moi qui ne saurais que faire de cet or, exposé-je ma vie pour le conquérir ? Je l'ignore. Je ne sais qu'une chose, c'est que me voici, le cœur triste et l'âme pleine d'une cruelle incertitude.

— L'homme n'est que le jouet de la Providence il est vrai, dit Bois-Rosé ; cependant, quant à la tristesse que vous éprouvez, l'aspect de ces lieux la justifie suffisamment, et quant à...

Un cri rauque, une espèce de rugissement humain interrompit le Canadien et se mêla au grondement de la chute d'eau.

Ce cri semblait sortir du sépulcre indien et s'élever comme une voix accusatrice contre les envahisseurs de la demeure des morts.

Les trois chasseurs surpris, levèrent à la fois la tête vers le sommet de la pyramide ; mais nulle créature vivante ne s'y montrait. L'œil de l'un des oiseaux de proie planant au-dessus du rocher eût pu seul apercevoir l'auteur de ce cri jeté si subitement aux échos de la solitude.

L'imposante solennité des lieux, les souvenirs sanglants que ces lieux sombres et déserts évoquaient devant Fabian, et les idées superstitieuses qu'ils éveillaient dans l'âme de Pepe, joints à cette étrange et mystérieuse clameur, firent éprouver aux trois amis une sensation voisine de l'effroi. Il y avait quelque chose de si inexplicable dans le son de cette voix, qu'ils en vinrent un moment à douter de l'avoir entendue.

— Est-ce bien la voix d'un homme ? dit tout bas Bois-Rosé en arrêtant Fabian et Pepe. Ou bien n'est-ce qu'un de ces échos singuliers qui retentissaient cette nuit dans les montagnes ?

— Si c'est une voix humaine, je me demande d'où elle peut sortir, reprit Fabian, car j'ai bien entendu comme vous un cri au-dessus de nous. Il semblait venir du sommet de cette éminence, et cependant je ne vois personne.

— Plaise à Dieu, dit à son tour le carabinier en se signant, qu'au milieu de ces montagnes où grondent des bruits inexplicables, où des éclairs brillent par un ciel serein, nous n'ayons affaire qu'à des hommes ? Mais quand ces brouillards cacheraient une légion de diables, du moment que ce vallon contient, dites-vous, plusieurs années d'appointements du roi d'Espagne, veuillez, seigneur don Fabian, rappeler vos souvenirs et nous dire si nous en sommes encore loin.

Fabian sembla recueillir ses souvenirs, puis il jeta de nouveau un regard attentif autour de lui, depuis la crête des Montagnes-Brumeuses et le sommet des pyramides, jusqu'aux vapeurs lointaines qui s'élevaient de l'embranchement de la rivière. Ce paysage bizarre était bien celui qu'on lui avait minutieusement décrit.

Satisfait de cet examen, il répondit à la question de l'Espagnol :

— Nous y touchons sans doute, car il doit être au pied du tombeau du chef indien, et ses ornements sauvages indiquent assez que ce bloc de rochers est

le tombeau lui-même. Nous n'avons pas une minute à perdre. Pendant que vous et Bois-Rosé allez faire le tour de ce rocher, je vais donner un coup d'œil à travers ces cotonniers et ces saules.

— Je me défie de tout ce qui m'entoure dans ce mystérieux endroit, reprit Bois-Rosé. Ce cri que nous venons d'entendre révèle la présence d'une créature humaine : blanche ou rouge, elle est à craindre. Laissez-moi, avant de nous séparer, examiner le terrain près de nous.

Tous trois baissèrent vers la terre des yeux accoutumés à lire sur sa surface comme dans un livre ouvert.

— Que vous disais-je, s'écria le premier le Canadien, voici l'empreinte des pieds d'un blanc, et je jurerais qu'il était ici il n'y a pas plus de dix minutes.

En effet, des pieds d'homme étaient marqués sur le sable, et l'un d'eux avait foulé du pourpier sauvage, dont les brins se relevaient doucement l'un après l'autre. Ces vestiges se dirigeaient vers la haie des cotonniers.

— En tout cas, il est seul, dit Fabian.

Et il s'avançait vers l'enceinte de verdure, quand Bois-Rosé le retint.

— Laissez-moi faire ; cette haie impénétrable peut cacher l'ennemi. Mais non, ajouta-t-il, l'homme dont voici les pas n'a fait qu'écarter les vignes vierges qui s'enchevêtrèrent dans les arbres pour jeter un coup d'œil dans cet endroit.

Bois-Rosé écarta aussi, en disant ces mots, les branches et le réseau grim pant qui les enlaçait ; mais, après un court examen dont le résultat ne lui présenta rien de remarquable, il se retira et laissa le rideau de verdure se refermer de lui-même.

Le chasseur suivit les empreintes ; mais plus loin le sol devenait calcaire, parsemé de pierres plates semblables aux pierres tumulaires dans les cimetières, et ne conservait plus de traces.

— Nous ferons le tour de ce rocher conique, reprit Bois-Rosé, peut-être là le terrain nous en dira-t-il plus long. Venez, Pepe ; Fabian, attendez-nous ici.

Les deux chasseurs s'éloignèrent ; Fabian resta seul et pensif. Ce val d'Or dont il avait rêvé la conquête au temps où son cœur abritait de si douces espérances, ce val d'Or était là quelque part près de lui. Ce rêve, qu'il n'osait autrefois caresser que comme une chimère, était à présent une réalité ; et Fabian était plus malheureux qu'à l'époque où l'amour qui espère souriait encore à sa pauvreté. C'est ainsi que le bonheur s'éloigne toujours au moment où on croit le saisir.

Parfois, dans le silence des forêts, le voyageur prête une oreille avide aux notes mélodieuses du *Cenzonité* (1), pour ne pas perdre un seul de ses accents. Il s'avance avec précaution vers l'endroit où caché sous le feuillage, l'oiseau des solitudes ne veut confier qu'à elles seules ses plus suaves accords. Vain espoir ! le voyageur a beau marcher

(1) L'oiseau-moqueur.

le chantre ailé s'enfuit, sa voix est toujours aussi lointaine, et lui-même toujours aussi invisible.

Ainsi l'homme entend souvent dans le lointain des voix qui lui chantaient le bonheur. Séduit par leur charme, il accourt à elles, mais elles fuient sans cesse à son approche, et sa vie se passe à poursuivre, sans jamais pouvoir l'atteindre, ce bonheur que lui promettaient des voix trompeuses.

Pour Fabian, le bonheur n'était plus au val d'Or ; il n'était plus nulle part. Aucune voix lointaine ne chantait à présent dans la solitude de sa vie ; le voyageur n'avait plus de but à poursuivre, plus d'image fuyante, mais toujours caressée avec l'espoir de l'enlacer enfin dans ses bras.

Fabian était dans l'un de ces moments que Dieu fait rares heureusement dans la vie, pendant lesquels tout est ténèbres ainsi que la mer quand le phare qui guide le marin s'est éteint.

L'âme attristée, comme quand on n'espère plus, Fabian s'avança machinalement vers la ceinture d'arbustes touffus qui formait devant lui un fourré presque impénétrable. Mais à peine eut-il frayé un passage à sa vue au milieu des branches entrelacées, qu'il s'arrêta immobile de surprise et dans une silencieuse contemplation.

L'ombre bleuâtre qui régnait encore au fond du vallon disparaissait devant le soleil et découvrait en s'évanouissant graduellement d'innombrables et mystérieuses lueurs. Pressées comme les galets sur la grève, les cailloux d'où jaillissaient ces lueurs n'auraient pas pu se compter.

Tout autre qu'un chercheur d'or se fût mépris à l'aspect de ces cailloux semblables aux vitrifications semées au pied des volcans ; mais l'œil exercé de Fabian n'eut besoin que de les entrevoir un seul instant pour reconnaître sous leur enveloppe argileuse, l'or vierge, l'or natif, tel que les torrents l'apportent des montagnes dans la plaine.

Devant ses yeux s'étendait le plus riche trésor qui se fût jamais dévoilé aux recherches de l'homme.

Cependant, si la brise eût apporté à travers les déserts aux oreilles du jeune comte de Mediana les accents de la voix de Rosarita quand elle le rappelait quelques jours avant à l'hacienda, il eût quitté joyeusement tous ces trésors pour courir vers elle.

Mais le vent était muet, et il y a dans l'or une fascination telle, que Fabian, en dépit de sa mortelle tristesse, éprouva un insurmontable vertige.

Toutefois ce vertige fut de courte durée : l'âme de Fabian était de celles que la prospérité n'enivre pas, et, après quelques minutes d'une exaltation dont le cœur le plus désintéressé n'eût pu se défendre, il appela ses deux compagnons.

Le chasseur et Pepe l'eurent bientôt rejoint.

— L'avez-vous trouvé ? s'écria l'ex-carabinier.

— Le trésor, mais non pas l'homme. Voyez, dit simplement Fabian en écartant avec sa carabine le réseau de lianes qui masquaient la vue du vallon.

— Quoi ? demanda Pepe, ces pierres étincelantes.

— C'est l'or pur, ce sont les trésors que Dieu cache depuis des siècles.

— Jésus Dieu ! s'écria Pepe frappé de stupeur ; puis, l'œil ardemment fixé sur cet amas fascinant de richesses étalées devant lui, il tomba sur un genou. Des passions, depuis longtemps foulées aux pieds, semblèrent refluer jusqu'à son cœur ; une transformation complète s'opérait en lui, et l'expression sinistre de son visage pâle rappela tout à coup celle du bandit qui, vingt ans auparavant, avait marchandé le prix du sang.

— A présent, continua Fabian, qui regardait d'un air mélancolique les jeux de la lumière sur les cailloux d'or, en pensant que toutes ces richesses ne valaient pas pour lui un sourire, un regard de celle qui l'avait dédaigné, je m'explique comment les deux rivières dans leur crue annuelle, et les torrents qui descendent des Montagnes-Brumeuses, en couvrant cet étroit vallon, y charrient chacun de leur côté l'or des placers et l'or des collines : la position de ce val est peut-être unique dans le monde.

Mais l'Espagnol n'écoutait pas la voix de Fabian ; les richesses, que la rude leçon qu'il reçue, que la vie d'indépendance et de bonheur sauvage qu'il goûtait depuis dix ans lui avaient appris à dédaigner, reprenaient tout à coup leur terrible empire sur lui.

Comme une de ces passions funestes qui, mal assoupies encore dans le cœur qu'elles ont déchiré, se réveillent aussi violentes que jamais sur un mot, sur un souvenir fortuit, la passion de l'or surgissait subitement dans l'âme du chasseur avec une nouvelle force à la vue de ces trésors.

— Vous ne pouviez soupçonner, n'est-ce pas, Pepe, reprit Fabian toujours pensif, que tant d'or fût réuni dans un seul endroit ? je le conçois ; moi dont le premier métier a été celui de chercheur d'or, je n'aurais osé le rêver, même après ce qu'on m'avait dit.

Pepe ne répondait pas davantage. Son œil égaré ne cessait d'errer avec avidité sur les blocs d'or que pour jeter à la dérobée un regard sinistre sur Fabian, qui semblait ne plus voir ceux qui l'entouraient, et sur Bois-Rosé, immobile dans son attitude favorite, le bras sur le canon de sa carabine, qui devant tous ces trésors ne regardait que le plus cher à ses yeux, le jeune homme que le ciel lui avait rendu.

L'Espagnol avait devant lui, d'un côté, son vieux compagnon de périls : dans cent rencontres diverses, tous deux avaient poussé ensemble leur cri de guerre, comme ces frères d'armes de l'ancienne chevalerie qui combattaient toujours sous la même bannière ; le froid, la faim, la soif, tout leur avait été commun ; leurs jours s'étaient écoulés sous le même soleil, leurs nuits sous le même dais d'étoiles.

De l'autre côté était l'enfant orphelin par sa faute, son remords de vingt ans, l'amour, la vie de son unique ami dans ce monde ; mais le démon de la cupidité qui lui mordait le cœur effaçait tous ces souvenirs du passé : ces deux hommes étaient de trop aujourd'hui à ses yeux.

Un frisson de terreur agita le corps de Pepe quand ces pensées traversèrent son âme. Une lutte acharnée s'établit au dedans de lui, lutte des instincts de la jeunesse contre les instincts plus nobles qu'a-

vait développés le spectacle de la nature où l'homme se sent plus près de Dieu ; mais cette lutte si terrible fut courte ; le miquelet de jadis avait disparu tout à coup, et, quand Pepe put se rendre compte de ses odieuses pensées, la noble nature qu'il avait reconquise l'emporta : le vieil homme était à jamais vaincu, il ne restait plus que l'hôte des bois purifié par le repentir et la solitude.

Le genou toujours incliné sur la terre, Pepe avait fermé les yeux ; une larme furtive, larme inaperçue de ses deux compagnons comme la lutte dont il sortait vainqueur, se fit jour à travers sa paupière et roula sur sa joue bronzée.

— Seigneur comte de Mediana, s'écria-t-il en se relevant, vous êtes dès aujourd'hui un riche et puissant seigneur, car tout cet or est à vous seul !

En disant ces mots, il découvrit son front et s'inclina respectueusement par un effort sublime devant celui qui désormais n'avait plus rien à lui pardonner.

— A Dieu ne plaise, dit vivement Fabian, que vous ne partagiez avec moi cet or, après avoir partagé nos périls ! Qu'en dites-vous, Bois-Rosé ? Ne vous réjouissez-vous pas de devenir aussi dans votre vieillesse un riche et puissant seigneur ?

Mais toujours et tranquillement appuyé sur le canon de sa carabine, Bois-Rosé, impassible devant tant de richesses comme le rocher qui s'élevait au-dessus d'elles, se contenta de secouer la tête, tandis qu'un sourire d'ineffable tendresse pour Fabian témoignait de l'unique intérêt qu'il prenait à ce merveilleux spectacle.

— Je pense comme mon ami Pepe, reprit le Canadien ; que ferai-je de ces biens que tout le monde convoite ? Si cet or a pour nous une valeur inestimable, c'est parce qu'il doit vous appartenir ; la possession du moindre de ces cailloux ôterait à ses yeux comme aux miens le prix du service que nous avons pu vous rendre. Mais le moment est venu d'agir et non de parler ; à coup sûr, nous ne sommes pas seuls dans ces solitudes.

Cette dernière réflexion rappelait qu'en effet le temps était précieux. Pepe, le premier, écartant les branchages des cotonniers, se fit jour à travers l'enceinte de verdure ; mais à peine, avait-il pénétré dans le val d'Or que l'explosion d'une arme à feu retentit dans les montagnes. Au bout de quelques secondes sa voix rassura ses deux amis pleins d'une anxiété douloureuse sur son sort.

— C'est le diable, s'écria l'ex-caribinier, qui nous défend d'empiéter sur ses domaines ; mais, en tout cas, c'est un diable dont le coup d'œil n'est pas infallible.

Avant de s'engager à leur tour dans le vallon, le Canadien et Fabian levèrent les yeux une seconde fois vers le sommet de la pyramide d'où le coup, comme la voix qu'ils avaient entendue, paraissait sortir. Mais un brouillard épais, détaché par la brise du sommet des collines, déroba en ce moment à leur vue la plate-forme du rocher et sa décoration fantastique.

Bois-Rosé et Fabian ne tardèrent pas à rejoindre le carabinier, et tous trois, sans se consulter, s'élançèrent d'un commun accord vers le rocher isolé. C'était là que se cachait sans nul doute l'ennemi qui les menaçait.

Les flancs de la pyramide, quoique escarpés, étaient revêtus de broussailles qui permettaient de les gravir. C'était néanmoins une dangereuse tentative, car le brouillard ne laissait pas deviner à combien d'ennemis les trois compagnons pouvaient avoir affaire.

Fabian voulut passer le premier ; mais le bras vigoureux du Canadien le maintint en arrière, tandis que Pepe était déjà parvenu à moitié de la hauteur du rocher. Faisant alors de son corps un bouclier à son enfant bien-aimé, Bois-Rosé suivit Pepe, après avoir supplié Fabian de ne monter que sur ses pas.

Cependant le panache de brume continuait à ondoyer au sommet de la pyramide, qu'il couvrait inégalement en changeant de place sous le souffle du vent.

Sans se laisser effrayer par les embûches que pouvait récéler cette masse de vapeurs tristement agitées par la brise, l'intrépide carabinier montait toujours. Il disparut bientôt au milieu du brouillard.

Fabian et Bois-Rosé le perdirent de vue au moment où ils s'arrêtèrent un instant pour reprendre haleine ; puis, le cœur en proie à une incertitude pénible, ils continuèrent leur périlleuse escalade. Un cri de triomphe jeté par Pepe prouva qu'il était arrivé sain et sauf. Ses deux compagnons répondirent à son cri et ne tardèrent pas à gagner eux-mêmes la plate-forme. Elle était déserte.

Au moment où les trois amis, désappointés de leur peu de succès et presque invisibles l'un à l'autre au milieu des vapeurs, se disposaient à redescendre dans la plaine, une rafale soudaine du vent qui soufflait sur les sommets dépouillés des collines chassa brusquement le brouillard et leur permit de plonger leur vue dans le lointain.

A droite et à gauche, c'était l'image la plus complète du désert dans toute sa morne tristesse : des plaines arides où tourbillonnaient des trombes de sable, un terrain stérile et desséché que le soleil couvrait d'une nappe ardente, partout le silence, partout l'immobilité, excepté cependant d'un côté.

Bien loin de l'enceinte de saules et de cotonniers qui de la plaine masquaient l'entrée du val d'Or, quatre cavaliers, presque ensevelis dans la brume de la rivière, d'où ils semblaient sortir, s'avançaient serrés l'un contre l'autre, la carabine au poing. Toutefois la distance où se trouvaient encore les nouveaux venus était assez grande pour que ceux qui occupaient la plate-forme du rocher ne pussent distinguer ni leurs costumes ni la couleur de leur teint.

— Va-t-il nous falloir soutenir encore un siège ici ? s'écria Bois-Rosé. Sont-ce des blancs, sont-ce des Peaux-Rouges ?

— Peaux-Rouges ou blanches, ce sont certainement des ennemis, dit Pepe.

Pendant que les trois aventuriers se baissaient pour ne pas être aperçus, un personnage jusqu'alors invisible aux deux partis entra doucement dans le lac. Il écarta avec précaution les feuilles flottantes des nénufars, forma de leurs disques luisants un abri au-dessus de sa tête, et resta immobile. Le lac abritait un hôte inattendu, mais sa surface n'avait pas changé d'aspect. Ce personnage, c'était Cuchillo, chacal immonde qui, mal conduit par son destin, venait chasser sur le terrain des lions.

CHAPITRE IX

LE SUPPLICE DE TANTALE

Quand, à la suite de sa course haletante, Cuchillo eut gagné le voisinage des Montagnes-Brumeuses, il s'arrêta de nouveau. Le bandit n'avait pas oublié la configuration des lieux qu'il avait déjà vus, mais son cœur troublé de crainte et de joie, le sang qui bourdonnait à ses oreilles, ôtaient à sa vue sa clairvoyance ordinaire. Il eut besoin de faire halte un instant pour s'orienter. Ce ne fut qu'au bout de quelques minutes qu'il put jeter autour de lui un coup d'œil plus calme.

L'obscurité était encore complète quand il arriva non loin de la pyramide qui s'élevait au-dessus du val d'Or ; les vapeurs humides du lac enveloppaient d'un voile épais le vallon de la colline escarpée du sépulcre indien.

Le sourd grondement de la cascade qu'il se rappelait fut pour lui un signal qui fixa ses incertitudes. Il n'avait pas oublié que la chute d'eau se précipitait dans un gouffre à peu de distance du placer.

Il mit alors pied à terre pour se reposer un instant en attendant le jour ; mais à peine était-il assis qu'il bondit comme s'il eût été mordu par un serpent. Un hasard fatal l'avait fait arrêter précisément à la même place où il avait frappé Marcos Arellanos. Un souvenir rapide comme l'éclair retraça à l'esprit effrayé du bandit jusqu'aux moindres détails de cette lutte mortelle.

Toutefois le sentiment de terreur qu'éprouva Cuchillo ne fut que de courte durée.

Sous le ciel pur de cette portion de l'Amérique où nous avons introduit le lecteur, la superstition n'a pas établi son empire comme dans nos contrées brumeuses, où les brouillards du soir prêtent aux objets un aspect fantastique et portent naturellement à la rêverie.

De la rêverie est née cette sombre poésie, fille du Nord, qui a peuplé de revenants et de fantômes nos pays, assez déshérités déjà par la nature, comme si les âmes de ceux qui toute leur vie ont été condamnés aux frimas ne devaient pas s'estimer trop heureuses d'en être délivrées pour revenir les endurer de nouveau.

Dans les solitudes américaines, le voyageur isolé craint plus les vivants que les morts, et Cuchillo avait trop à redouter les blancs ou les Indiens pour s'occuper longtemps d'Arellanos.

D'autres idées vinrent petit à petit au bandit et remplacèrent dans son âme celles qui l'avaient agitée ; il recouvra, nous ne dirons pas sa liberté d'esprit ; mais, du moins, il cessa de penser à un crime qui se confondit avec tous ceux dont il s'était rendu coupable.

Le souvenir d'Arellanos était déjà loin quand les premières lueurs de l'aube surprirent Cuchillo au milieu de l'ivresse que la culpabilité faisait monter à son cerveau.

Bien qu'il fût à peu près certain que personne n'avait pu le voir s'éloigner du camp et encore moins le suivre, il résolut de gravir la pyramide qui s'élevait devant lui, et du haut de cette éminence d'interroger au loin le désert.

Les deux sapins, dont la verdure sombre couronnait le tombeau du chef apache, lui parurent merveilleusement placés pour le dérober aux yeux des Indiens, s'il s'en trouvait par hasard dans le voisinage, et il s'achemina vers le pied de la pyramide.

Il ne put cependant s'empêcher de jeter en passant un coup d'œil, à la fois avide et anxieux, sur le vallon aux cailloux d'or. Une pensée soudaine était venue dissiper un instant son extase. Le placer était-il toujours vierge comme lorsqu'il l'avait quitté deux ans auparavant ?

Un simple coup d'œil le rassura. Rien n'était changé à l'aspect du val d'Or ; c'était toujours ces radieux faisceaux de lumière que lançaient les amas du précieux métal. Le voyageur dévoré de la soif au milieu de l'immensité des sables embrasés n'aperçoit pas avec plus de joie l'oasis aux eaux courantes où il va se désaltérer ; jamais, aux temps mythologiques, faune ou satyre ne lança sur une nymphe des regards plus ardents que Cuchillo sur les monceaux d'or natif brillant à travers la haie de cotonniers.

Tout autre aventurier que son heureuse étoile eût guidé vers cet endroit se fût hâté de se charger d'autant d'or qu'il en eût pu porter, et de s'enfuir avec son butin. Mais chez Cuchillo la cupidité était une passion réfléchie et poussée jusqu'à ses dernières limites. Avant de le déflorer, le bandit voulait repaître ses yeux de ce trésor caressé pendant deux années dans sa pensée, et pour lequel il n'avait pas hésité à sacrifier la vie de tous ses compagnons d'aventures.

Après quelques instants donnés à une contemplation pleine d'extase, Cuchillo prit son cheval par la bride, marcha rapidement vers les montagnes, et l'attacha à l'un des buissons qui croissaient dans une gorge assez profonde pour le cacher à tous les yeux ; puis il se mit en devoir d'escalader la pyramide.

Arrivé au sommet, il avait parcouru de l'œil les solitudes environnantes pour s'assurer qu'il était bien seul. Un examen attentif de quelques minutes l'avait de nouveau rassuré. En effet, don Estévan et ses trois compagnons d'un côté, le chasseur canadien et ses deux amis de l'autre, ayant des renseignements moins précis, étaient obligés de reconnaître les lieux, et se trouvaient encore engagés dans les

collines hors de la portée de sa vue. Satisfait du silence qui régnait autour de lui, Cuchillo, un instant absorbé par le voisinage des trésors étalés à ses pieds, avait reporté machinalement ses regards vers la cascade.

La nappe d'eau qui semblait, en tombant derrière la pyramide, jeter sur son sommet au-dessus de l'abîme un pont d'argent en fusion, s'ouvrait parfois dans sa chute. Alors, à travers les vapeurs irisées que le vent dispersait, un bloc d'or, mis à nu par l'action séculaire des eaux, étincelait aux rayons du soleil. Le plus monstrueux des fruits qui se soient jamais balancés aux aisselles d'un cocotier ne dépassait pas son volume.

Continuellement lavé par la poussière humide de la cascade, ce bloc d'or apparaissait dans tout son éclat, et semblait à chaque instant prêt à s'échapper de la demi-enveloppe de silex qui le retenait ; et cependant, depuis des siècles peut-être, il menaçait d'engloutir avec lui dans l'abîme la valeur de la rançon d'un roi.

A l'aspect du bloc qu'il lui semblait pouvoir saisir en étendant le bras, un élan de joie insensée traversa le cœur de Cuchillo. Avidement penché sur l'abîme, les mains étendues et les yeux dilatés, sa poitrine se gonfa jusqu'à se rompre, et il eût succombé à l'émotion poignante qui l'oppressait, si un cri de douleur et d'allégresse à la fois ne se fût échappé de sa bouche. C'était le cri qu'avaient entendu le Canadien et ses deux compagnons.

Bientôt cependant, un spectacle auquel il était loin de s'attendre, au milieu de cette solitude ne tarda pas à lui arracher un autre cri ; mais cette fois c'était un cri de rage. Le bandit venait d'apercevoir une créature humaine, un homme possesseur comme lui du secret de sa vie, foulant d'un pied profane le trésor qu'il croyait ne devoir appartenir qu'à lui seul.

Bois-Rosé et Fabian étaient invisibles à ses yeux derrière la ceinture épaisse du val d'Or ; Cuchillo pensa que l'ex-carabinier était seul, et sans réflexion, et presque sans se donner le temps d'ajuster, il avait fait feu sur lui.

C'est ainsi que Pepe avait échappé à la balle de la carabine qu'il avait entendu siffler à ses oreilles.

Il faut renoncer à peindre la rage et la stupéfaction du bandit quand, caché lui-même derrière des branches de sapin, il vit deux hommes se joindre à Pepe quand, dans l'un d'eux, il reconnut à sa haute stature l'un des terribles chasseurs qu'il avait vus à l'œuvre contre les tigres à la Poza, et dans l'autre Fabian, celui qui, deux fois déjà, avait échappé à ses embûches.

Un frisson mortel glaça un instant son cœur dans sa poitrine ; Cuchillo chancela éperdu : il lui fallait fuir une fois encore ce val d'Or, dont une fatalité semblait toujours devoir l'éloigner et n'allumer chez lui que d'insatiables désirs.

Heureusement pour le bandit, la brume épaisse flottant encore au sommet de la pyramide, le déroba aux regards des trois ennemis qui montaient vers lui.

Quand ils arrivèrent au haut de l'éminence, Cuchillo avait pu, sans être aperçu, descendre par le versant opposé, après avoir eu le temps de reconnaître aussi dans le lointain don Estévan et sa suite. Ce fut un nouveau sujet de crainte et de surprise pour le bandit, qui, se glissant comme un serpent le long des rochers, vint se cacher sous les feuilles de nénufars, dans les eaux du lac, résolu à attendre le dénouement de son étrange aventure.

Cuchillo était caché à tous les yeux, prêt à profiter du conflit qui allait s'engager entre don Estévan et ses trois compagnons d'une part, entre Fabian et ses deux amis de l'autre.

Un frisson de joie diabolique vint se mêler à ceux que lui causait la fraîcheur des eaux du lac. Il était là, comme l'oiseau de proie qui attend, en planant dans les nuages, que le champ de bataille lui livre sa pâture.

Il lui fut facile de pressentir une lutte mortelle entre Fabian et le duc de l'Armada ; et il calcula rapidement les chances favorables qui lui restaient encore.

Si les trois chasseurs étaient vainqueurs, il n'avait rien ou peu de chose à redouter de Fabian, qui était toujours à ses yeux Tiburcio Arellanos. Les Mexicains de basse classe ne regardant le plus souvent, entre eux, un coup de couteau que comme une chose de peu d'importance, et il espérait se faire pardonner, celui dont il avait gratifié Tiburcio, en rejetant sur don Estévan tout l'odieux de sa conduite.

Si ce dernier restait maître de la place, il se flattait de colorer facilement sa désertion d'un prétexte plausible. Il se décida donc à laisser commencer la lutte, et à se porter, au moment décisif, au secours du plus fort, certain à peu près que, de quelque côté que demeurât l'avantage, son intervention devait plaider sa cause et achever de la gagner.

Pendant que Cuchillo essayait de se consoler de sa mésaventure par tous les raisonnements, qui ne laissaient pas que d'être assez spécieux, Bois-Rosé avait pu distinguer la couleur des nouveaux venus.

— Ce sont quatre cavaliers du camp mexicain, dit-il.

— Je l'avais bien prévu, s'écria Fabian ; nous allons avoir toute la troupe sur les bras et nous trouver pris ici comme des chevaux sauvages dans une estacade.

— Chut ! répondit Bois-Rosé, et rapportez-vous-en à moi pour vous sortir de ce mauvais pas. Rien ne prouve qu'il y ait d'autres cavaliers derrière ceux-ci, et, en tout cas, nous ne pourrions choisir un poste plus avantageux que cette éminence, d'où nous pourrions défier une tribu de sauvages tout entière ; rien ne prouve non plus qu'ils aient l'intention de s'arrêter ici. En attendant, je vais les surveiller.

En disant ces mots, le Canadien se couchait à plat ventre et s'arrangeait de manière à cacher sa tête entre des pierres qui garnissait comme des crénaux le sommet de la pyramide, sans perdre de vue toutefois les quatre cavaliers. On commençait

à entendre le bruit des pas de leurs chevaux au milieu du silence de la plaine.

Le vieux chasseur les vit faire halte un instant et se consulter : mais leur voix n'arrivait pas jusqu'à lui.

— Pourquoi ce retard, Diaz ? disait le duc de l'Armada à son confident, et non sans quelque impatience ; le temps presse, et nous en avons déjà trop perdu.

— La prudence exige que nous n'avancions pas ainsi sans reconnaître d'abord les lieux.

— Ne sont-ils pas conformes à la description que nous en a donnée Cuchillo ?

— C'est vrai, mais le coquin doit être caché quelque part par ici, puisque nous avons encore retrouvé tout à l'heure ses traces dans la direction de ce rocher ; il peut n'être pas seul, et nous avons tout à craindre de lui.

Don Estévan fit un signe de dédain.

— Diaz ne se trompe pas, à mon avis, dit Baraja : personne ne m'ôterait de l'idée que j'ai vu comme l'ombre d'un homme sur le sommet de ce rocher.

— Toutes les offrandes déposées par les Indiens à l'entrée de ces défilés, ajouta Oroche, prouvent que cet endroit est fréquenté par eux ; la solitude n'est peut-être pas aussi complète qu'elle le paraît. Les Indiens sont plus à craindre que Cuchillo et la vie du seigneur don Estévan est celle qu'on doit le moins exposer.

Don Estévan se rendit à ces raisons, et Oroche désigné pour aller explorer les lieux, mit pied à terre et se détacha du groupe.

— Ah ! dit Bois-Rosé à voix basse, je reconnais à présent parmi ces cavaliers un de ceux que j'ai vus la nuit à la Poza, celui qui se fait appeler don Estévan, et qui n'est autre que don Antonio de Mediana... que son étoile nous livre enfin !

— Don Antonio de Mediana ! répéta Fabian. Est-ce possible ? Ne vous trompez-vous pas ?

— C'est lui ! vous dis-je.

— Ah ! s'écria Fabian, je le vois à présent, c'était le doigt de Dieu qui me poussait malgré moi vers cet endroit maudit. Mânes de ma mère, ajouta-t-il tout bas, réjouissez-vous au fond de votre tombeau !

Pepe garda le silence ; mais, au nom qu'il venait d'entendre, il leva la tête à son tour. La haine brillait dans son regard, et son œil semblait mesurer la distance qui le séparait encore de celui dont il avait à tirer vengeance. Un habile tireur comme Bois-Rosé eût à peine atteint l'un des cavaliers, et Pepe se cacha de nouveau derrière la crête du rocher.

— Ne vous levez donc pas ainsi, Pepe, dit le Canadien ; autrement vous nous ferez découvrir !

— N'apercevez-vous pas d'autres cavaliers derrière ceux-ci ? demanda Fabian.

— Personne. Depuis la pointe là-bas, où la rivière se divise en deux branches, jusqu'ici, je ne vois que de la brume et du soleil, et pas un être vivant... à moins, reprit Bois-Rosé après s'être un instant interrompu comme s'il cherchait à se rendre compte de l'apparition d'un objet lointain, à moins que cette masse noire que je vois flotter sur la rivière ne soit pas, ainsi que je le présume, un arbre mort en

dérive. En tout cas, que ce soit un tronc ou un canot d'écorce, la masse noire suit le fil de l'eau et par conséquent s'éloigne de nous.

— Qu'importe ? dit Fabien, plus intéressé à surveiller don Antonio qu'à s'occuper d'un objet éloigné, décrivez-moi les cavaliers qui accompagnent le chef ; peut-être les reconnaitrai-je à la description que vous m'en ferez.

— Ah ! continua le Canadien, le canot d'écorce ou le tronc d'arbre...

— Laissez cet objet lointain, pour l'amour de Dieu ! s'écria Fabian agité d'une impatience furieuse ; qu'avons-nous à nous en inquiéter ?

— Demandez au matelot en vigie dans une mer inconnue s'il doit s'inquiéter des récifs. Eh bien ! s'il faut vous le dire, cette masse noire peut être un canot d'écorce, et Dieu veuille qu'il ne débarque pas ici quelques-uns de ces forbans du désert comme il y en a tant dans ces parages. Bon ! le canot disparaît dans le brouillard.

— Les cavaliers ! les cavaliers, répondit Fabian d'une voix sourde.

— Quant aux trois autres cavaliers, je ne les connais pas. Il y en a un dont la taille est droite, élancée comme un jonc ; quel beau cheval il monte !

— Un cheval bai brun, des galons d'or à son feu-
tre, la figure noble.

— Précisément.

— C'est Pedro Diaz.

— Vive Dieu ! reprit Bois-Rosé, il y en a parmi eux un autre qui semble s'être complu à faire des lanières de son manteau.

— C'est Oroche, interrompit Fabian. Mais ce serait une lâcheté de ne pas nous montrer à présent que Dieu nous envoie don Antonio presque seul.

— Patience, dit Pepe ; je suis comme vous intéressé à ne pas le laisser échapper, mais la précipitation peut tout compromettre. Quand on a attendu quinze ans, on peut bien attendre une minute de plus. Sont-ils seuls, Bois-Rosé, ou apercevez-vous au loin le reste de leur escorte ?

— Le sable tourbillonne là-bas, mais c'est le vent qui le soulève ; ils sont seuls ! Ah ! voilà qu'ils s'arrêtent comme s'ils cherchaient à s'orienter. Ils regardent de côté et d'autre. Voilà l'homme au manteau en lanières qui descend de cheval et s'avance vers l'enceinte des saules.

— Oui, dit Fabian, ils ont de bonnes raisons pour savoir le chemin. Mais n'y a-t-il pas parmi eux un homme vêtu de *gamuza* (2), montant un cheval gris pommelé ? S'il y est, c'est Cuchillo.

— Il n'y est pas, reprit le chasseur ; mais, tenez, l'homme au manteau se baisse, il ramasse du sable et le vanne dans sa main. Il entr'ouvre le rideau de lianes, il disparaît derrière la haie... Ah ! le coquin a trouvé son gîte, poursuivit le chasseur, mais je me trompe beaucoup, ou nous allons le faire décamper tout à l'heure.

Il y eut un moment de silence pendant lequel les trois amis retinrent jusqu'à leur haleine. Le chasseur se remit bientôt en observation.

(2) Peau de daim tannée.

— Il me semble voir les eaux du lac s'agiter, dit-il. Ah ! l'homme au manteau est sorti de l'enceinte ; il parle à l'un de ses compagnons, et tous deux se mettent à gambader comme des fous ; la joie leur trouble le cerveau, et je le crois sans peine ; rarement ces gens qui ne cherchent que l'or en ont trouvé un gîte semblable à celui-ci ; mais ils sont seuls et le moment est arrivé où il faut leur faire voir que ce trésor n'appartient qu'à nous. Nous ne pouvons tuer des chrétiens comme des chiens ou des Apaches, ce qui est la même chose ; nous les sommerons donc de se rendre à discrétion.

En disant ces mots, Bois-Rosé se relevait lentement, semblable à l'aigle agitant, avant de les déployer dans toute leur envergure, les puissantes ailes dont le vol rapide va le jeter dans la foudre de son aire élevée jusqu'à la plaine.

Rassurés par l'examen des lieux, qui paraissaient complètement déserts, Oroche et Baraja, remontés sur leurs chevaux, avaient fait signe à don Estévan et à Pedro Diaz, restés en arrière, de venir les rejoindre.

Les deux éclaireurs, bien qu'éblouis par l'aspect étincelant du val d'Or, n'avaient pu méconnaître sur le sable les empreintes laissées par Cuchillo. Ils attendaient l'arrivée de leur chef pour prendre ses ordres à cet égard.

Tous deux, comme Cuchillo et Pepe, avaient simultanément ressenti au cœur la morsure du démon de la cupidité.

Ces lieux sombres, ces gorges solitaires, la certitude d'être les seuls dans tout le camp à partager avec don Estévan et Diaz le secret de ce placer dont la vue donnait le vertige, tout murmurait à leurs oreilles de sinistres conseils.

Si don Estévan, si Pedro Diaz ne retournaient plus au camp, Baraja et Oroche restaient seuls. Plus tard, Oroche et Baraja verraient à se défaire l'un de l'autre. Telles étaient les pensées qui traversaient l'âme des deux éclaireurs, et qu'exprimait un regard échangé entre eux quand les cavaliers vinrent les rejoindre.

— Nous avons vu les traces de Cuchillo, dit Baraja, et, si nous voulons le prendre, il faut visiter avec soin ces montagnes.

— Cuchillo a vu le trésor, et il ne doit point nous échapper, ajouta Oroche. Je pense comme Baraja qu'il a dû aller se cacher dans ces gorges, où il espère que nous ne le suivrons pas.

— Seigneur don Estévan, dit Pedro Diaz, je suis d'avis à présent que nous retournions au camp.

Don Antonio hésita un instant, pendant lequel le cœur de Baraja battit violemment comme celui d'Oroche.

Le conseil de Diaz était bon à suivre, et les deux drôles le sentaient mieux que personne ; mais il était trop tard.

Du haut de la pyramide, les trois chasseurs embusqués tenaient à portée de carabine ceux dont ils avaient surveillé tous les mouvements, et qui désormais ne pouvaient plus fuir.

Un terrible réveil allait dissiper les rêves de convoitise de Baraja et d'Oroche.

— Il est temps ! dit Bois-Rosé.

— Il me faut don Antonio vivant, dit brièvement Fabian ; arrangez-vous d'après cela ; le reste m'importe peu.

Comme il achevait ces mots, le Canadien se dressa sur ses pieds de toute sa hauteur ; il poussa un cri qui retentit subitement aux oreilles des quatre nouveaux venus et leur arracha une exclamation de surprise que vinrent redoubler encore la taille gigantesque du Canadien et son singulier accoutrement.

— Qui êtes-vous et que voulez-vous ? s'écria une voix que Fabian reconnut pour être celle de don Antonio.

— Qui nous sommes ? répondit le chasseur. Je vais vous le dire et vous rappeler d'abord une vérité que l'on ne conteste jamais dans mon pays ni dans le désert, c'est que la terre est au premier occupant or, puisque vous ne nous avez pas vus arriver, c'est que nous étions ici avant vous. Nous sommes donc les seuls maîtres de ces lieux. Ce que nous voulons, c'est que vous vous retiriez de bonne grâce, c'est-à-dire trois d'entre vous, et que le quatrième se livre à notre discrétion, pour lui rappeler une seconde loi du désert, celle qui veut du sang pour du sang.

— C'est quelque anachorète à qui la solitude a troublé la cervelle, dit Pedro Diaz, confondant avec un paisible solitaire le terrible frère de la carabine et du couteau.

— Prenez garde ! fit Baraja, je connais cet homme, c'est le plus redoutable tueur de tigres que j'aie jamais vu. Tenez, Diaz, nous n'avons pas de chance.

— Et que m'importe ? s'écria Pedro Diaz.

— Demander qu'on cède, sans coup férir, un placer comme il n'en a jamais existé ! Devant un pareil trésor, l'ami, s'écria Oroche en montrant le val d'Or, on se fait arracher les entrailles du corps plutôt que de le céder à personne.

— Vous l'aurez voulu, reprit flegmatiquement le Canadien.

— Attendez, dit Pedro Diaz, je vais terminer la conférence d'un coup de fusil.

— Non, s'écria Mediana en l'arrêtant, voyons d'abord jusqu'où ira la folie de cet étranger. Et quel est celui d'entre nous, l'ami, s'écria-t-il d'un air ironique, à qui vous voulez enseigner la loi du désert ?

— A vous, ne vous déplaie, s'écria la voix de Fabian, qui se montra tout à coup au même instant où Pepe se levait aussi à son côté.

— Ah ! c'est toujours vous ! répondit Mediana d'une voix que la rage et la surprise étouffaient au passage.

Fabian s'inclina profondément.

— Et c'est moi qui vous suis pas à pas depuis quinze jours, s'écria Pepe, et qui rends grâce à Dieu de pouvoir solder enfin un compte vieux de plus de quinze ans.

— Qui êtes-vous ? demanda don Estévan en cherchant en vain à deviner à qui il avait affaire,

tant les années et le costume qu'il portait avaient changé l'ancien miquelet garde-côte.

— Pepe le Dormeur qui n'a pas oublié comme vous son séjour au préside de Ceuta.

A ce nom qui lui expliquait la menace de Fabian au pont du Salto de Agua, don Estévan perdit tout à coup l'air de mépris qu'avait jusque-là porté sa physionomie. Un soudain pressentiment l'avertit que sa fortune touchait à son déclin. Il jeta autour de lui un regard d'inquiétude.

Les rochers élevés qui, d'un côté, formaient l'enceinte du val d'Or, pouvaient le protéger contre le feu des chasseurs, maîtres de la plate-forme. Un court espace l'en séparait et un instant la prudence lui conseilla de s'élaner vers cet abri ; mais son orgueil révolté le fit rester en place.

— Eh bien, vengez-vous donc sur un ennemi qui dédaigne de fuir ! cria fièrement le noble Espagnol à Pepe.

— Ne vous a-t-on pas dit, répliqua froidement ce dernier, que nous ne voulons vous prendre que vivant ?

CHAPITRE X

LE CAPTIF

Dans tout le cours de sa carrière aventureuse de soldat et de marin, le duc de l'Armada n'avait jamais couru de danger plus terrible que celui qui le menaçait.

La plaine ne lui offrait aucun abri contre les carabines du chasseur canadien et de l'Espagnol. Qu'étaient les armes à feu de ses cavaliers, entre leurs mains inhabiles, contre les rifles à canon rayé d'une portée double des leurs, maniés par deux tireurs dont le coup d'œil était infaillible et dont le bras ne tremblait jamais ? Ces redoutables adversaires avaient encore pour eux l'avantage d'une position inexpugnable et des créneaux de rochers derrière lesquels ils étaient retranchés. Que l'un des cavaliers fit un mouvement, un geste d'hostilité, et c'était fait au moins de deux d'entre eux.

Don Antonio ne se dissimulait pas toute l'étendue du péril auquel il était exposé ; mais, pour lui rendre justice, nous devons dire que son courage ne faiblissait pas. Cependant cette situation ne pouvait se prolonger longtemps : tous le sentaient, en haut du rocher comme dans la plaine.

— Allons, finissons-en, s'écria la voix tonnante du Canadien, dont la générosité répugnait à profiter des avantages de la position, et qui se faisait un scrupule de conscience de verser le sang si l'on pouvait en éviter l'effusion. Vous avez entendu tous que nous n'en voulons qu'à votre chef, et qu'il faut vous résoudre, je ne dis pas à nous le livrer mais à nous le laisser prendre. Retirez-vous donc de bonne volonté, si vous ne voulez pas que nous vous traitions comme des Apaches ou des jaguars.

— Jamais, s'écria Diaz, nous ne commettrons pareille lâcheté ! Vous étiez les premiers venus, soit ; nous vous céderons la place ; mais don Estévan

se retirera comme nous avec tous les honneurs de la guerre.

— Refusé ! s'écria Pepe à son tour ; il nous faut celui que vous appelez don Estévan.

— Ne vous opposez pas à la justice de Dieu, ajouta Fabian ; votre cause ne peut être celle de cet homme. Nous vous donnons cinq minutes pour réfléchir, après quoi nos carabines et le bon droit décideront entre nous.

— Dites donc, seigneur don Tiburcio, cria Oroche à Fabian, au cas où nous consentirions de bonne grâce à nous retirer, ne nous sera-t-il pas permis d'emporter une charge de cet or ?

— La mesure d'un chapeau chacun ! poursuivit Baraja.

— Pas une parcelle, répliqua Pepe. Cet or appartient à don Fabian tout seul.

— Et quel est cet heureux mortel que vous appelez don Fabian ? demanda Oroche.

— Le voici, répliqua Bois-Rosé en désignant Tiburcio.

— A tout seigneur tout honneur, dit Oroche en saluant Fabian avec une expression de haine et d'envie que cette fabuleuse fortune excitait en lui.

Pepe profita d'un moment de silence qui suivit ces derniers mots du gambusino aux longs cheveux pour dire tout bas au Canadien :

— Votre générosité peut nous coûter cher, Bois-Rosé ! Laisser retourner à leur camp ces vautours avides, c'est attirer sur nous toute la bande, car il paraît que les Indiens ont été battus par eux ; c'est moi qui vous le dis, ces gens ne doivent pas sortir d'ici. Plaise à Dieu qu'ils ne veuillent pas consentir à se retirer ; voilà pourquoi je leur refuse de leur laisser emporter le moindre grain de cet or.

— Vous avez peut-être raison, répondit Bois-Rosé d'un air pensif, mais ils ont ma parole, et je ne la retirerai pas.

Pepe ne s'était pas trompé. La fidélité chancelante d'Oroche et de Baraja n'aurait pas tenu longtemps en face du prodigieux trésor qu'ils avaient entrevu, s'il leur avait été permis d'en prendre leur part, et le refus de l'Espagnol excita chez les deux aventuriers un élan de rage qui leur tint lieu de fidélité envers leur chef.

— Plutôt mourir ici que de reculer d'une semelle ! s'écria Oroche exaspéré.

— Bon ! se dit Pepe.

— Vous n'avez plus que deux minutes pour vous décider, cria Bois-Rosé, dont le canon se dirigeait alternativement sur les trois cavaliers ; croyez-moi, évitez-nous une inutile effusion de sang ; il en est temps encore. Retirez-vous, le temps presse.

Mediana, le front toujours haut, gardait un sombre silence.

Inébranlable dans ses sentiments d'honneur chevaleresque, Pedro Diaz, résolu à mourir avec le chef dont la vie était si précieuse pour la régénération de son pays, consultait don Estévan du regard.

— Retournez au camp, dit le seigneur espagnol ; abandonnez à son sort un homme désormais inutile à votre cause, et vous reviendrez venger ma mort.

Mais Diaz restait immobile comme une statue équestre ; puis bientôt l'habile cavalier se rapprocha de don Estévan sans qu'on vît sa jambe ou sa main se faire sentir à son cheval. Quand son genou toucha celui de l'Espagnol, il reprit sa première immobilité. Là, sans que ses lèvres parussent remuer, et le regard tourné vers le chasseur canadien, il trouva moyen de murmurer aux oreilles de son chef :

— Affermissez-vous sur vos arçons... rassemblez votre cheval... et laissez-moi faire.

L'ancien carabinier suivait pendant ce temps d'un œil plein de vigilance les divers mouvements de ses adversaires.

Don Estévan fit signe de la main comme pour demander un sursis.

— Oroche, Baraja, leur dit-il d'une voix assez haute pour que ses paroles arrivassent jusqu'à la plate-forme du rocher, le camp a besoin de tous ses défenseurs ; rejoignez-le avec le noble et brave Diaz, qui sera désormais votre chef ; vous direz aux hommes que je commandais que telle est ma dernière volonté.

Oroche et Baraja écoutaient dans une indécision apparente les injonctions de don Estévan ; mais, dans le fond de l'âme, les deux aventuriers réfléchissaient que, bien que ce fût un affreux crève-cœur de ne pouvoir plonger leurs mains avides dans les monceaux d'or étalés à leurs pieds, il valait cependant mieux se rendre à discrétion et conserver la vie avec l'espoir de revenir un jour ou l'autre au val d'Or. Ils étaient donc résolus à ne pas se faire tuer si c'était possible, et tous deux, sans s'être entendus, voulaient au moins prolonger le plus possible, par décorum, leur apparence de noble hésitation.

— Je parierais, dit Pepe, que ce drôle qui passe la main dans ses longs cheveux, comme s'il lui répugnait de prendre le large, n'aura jamais, ainsi que son compagnon à la veste de cuir, obéi avec plus d'empressement aux ordres de son chef. Mais, de par tous les diables ! n'est-ce pas l'un des deux coquins qui ont tiré sur nous dans la forêt de l'hacienda ?

— Je l'ignore, répondit Bois-Rosé, j'étais trop éloigné d'eux pour reconnaître leur figure ; mais qu'importe ?

En ce moment, Baraja fit signe de la main à son tour.

— Nous ne savons qu'obéir aux ordres de notre chef, dit-il, et, quoi qu'il en coûte à notre fierté, nous capitulons.

— L'histoire est pleine de capitulations, ajouta Oroche, et je ne sache pas qu'on soit déshonoré pour s'être rendu à l'ennemi, quand le sort des armes est contraire à l'un des deux partis. Nous vous prions donc, seigneur don Fabian, ainsi que vos deux amis, d'agréer nos adieux.

Sans paraître remarquer le regard de mépris que leur adressa Diaz, les deux dignes camarades agitèrent d'une main leurs chapeaux et de l'autre firent tourner bride à leurs chevaux et s'éloignaient, quand la carabine de Pepe résonna sur la plate-forme avec un bruit éclatant.

— *Con mil rayos !* s'écria l'ancien carabinier d'une voix formidable, est-il donc convenu que vous vous retirerez avec armes et bagages ?

— C'est ainsi que nous l'entendons, cria Oroche ; dans le cas contraire, vous plairait-il alors de venir prendre nos armes ?

— Jetez-les dans le lac, là-bas, et décampez, répondit Pepe.

— Soit, dit Baraja, qui prit sa carabine d'une main comme s'il voulait la jeter loin de lui, mais qui la porta rapidement à l'épaule et fit feu sur le sommet de l'éminence.

— Voyez-vous ! s'écria Pepe d'un air railleur et sans daigner faire un mouvement, quand Oroche, à son tour, fit mine d'imiter son compagnon ; mais le gambusino, au lieu de perdre son temps à prendre son point de mire, éperonna vigoureusement son cheval derrière celui de Baraja, qui venait de bondir de côté, et tous deux disparurent derrière le rempart de rochers sur l'un des flancs du val d'Or.

— C'est votre faute ! dit Bois-Rosé. Vous êtes trop généreux, et voilà deux drôles qu'il nous faudra tôt ou tard déloger de leur forteresse. Ah ! si je n'avais écouté que moi !

Le Canadien haussait les épaules en murmurant les mots de vermine et de triste engeance, lorsque don Estévan ne parut prendre conseil que d'une détermination désespérée.

— Baissez-vous pour Dieu, Fabien ! s'écria Bois-Rosé, le coquin va faire feu.

— Devant l'assassin de ma mère, jamais ! dit Fabian, restant debout.

Mais, prompt comme la pensée, le bras du géant Canadien pesa sur son épaule et le fit ployer sur ses genoux.

Don Estévan chercha vainement un but à son fusil à deux coups. Il ne voyait plus personne sur la plate-forme que le redoutable rifle de Bois-Rosé dirigé sur lui, quoique le chasseur, pour obéir aux ordres de Fabian, ne voulût pas terminer la lutte en jetant à bas de cheval l'homme que son fils voulait prendre vivant.

Avec autant de bravoure que d'intelligence et d'agilité, et ne voyant que le résultat de la terrible sentence prononcée par les trois chasseurs sans en soupçonner le motif, Diaz s'élança en croupe derrière don Estévan, resté à ses côtés, suivant la recommandation. L'intrépide partisan jeta ses bras autour du cavalier, que le choc avait ébranlé, saisit la bride du cheval, l'enleva rapidement sur ses jarrets, lui fit faire volte-face, et s'enfuit en couvrant de son corps comme d'un bouclier le chef qu'il voulait sauver au risque de sa propre vie.

Pendant que Fabian et Pepe, animés de passions égales, se laissaient glisser le long des flancs du rocher, au risque de se briser les membres, Bois-Rosé suivait de sa carabine les bonds du cheval dans la plaine.

Les deux cavaliers, fuyant en ligne droite, paraissaient ne faire qu'un seul et même corps. La croupe du cheval, les épaules de Diaz, tel était le seul but offert au canon de la carabine ; à peine de

seconde en seconde la tête de l'animal était-elle visible. Sacrifier Diaz était un meurtre inutile, car don Estévan échappait encore ; un instant de plus et les fugitifs étaient hors de portée ; mais le Canadien était de cette race de tireurs qui logent une balle dans l'œil d'une loutre ou d'un castor pour ménager sa fourrure, et c'était la tête du cheval qu'il fallait atteindre.

Un instant seulement, un instant fugitif comme l'éclair, la tête du noble coursier obéit à l'impulsion du mors, dévia légèrement de côté et se montra tout entière ; cet instant suffit au Canadien. Une explosion soudaine se fit entendre, une balle siffla dans l'air, et les deux cavaliers roulèrent par-dessus leur cheval, qui s'abattit frappé à mort.

Froissés, meurtris de la violence de leur chute, don Antonio de Mediana et Pedro Diaz se relevaient à peine, que le poignard aux dents, la carabine à la main, Fabian et l'Espagnol accouraient sur eux ; bien loin derrière ses deux amis, Bois-Rosé arrivait de ses gigantesques enjambées tout en rechargeant son rifle.

Fuis, quand il eut fini, il s'arrêta, immobile comme une statue.

Toujours dévoué jusqu'au dernier moment, Pedro Diaz s'élança vers le fusil échappé à la main de don Estévan et le lui rendit.

— Défendons-nous jusqu'à la mort ! s'écria-t-il en tirant de la jarretière de ses guêtres de cheval, un long couteau tranchant.

Le seigneur espagnol, se raffermissant sur ses jambes, ajustait son fusil, indécis un instant sur qui de Fabian ou de Pepe il devait tirer son premier coup ; mais le Canadien veillait de loin. Don Estévan n'avait pas encore mis en joue Fabian, qu'il avait marqué pour sa victime, qu'une balle lancée par le rifle de Bois-Rosé vint frapper entre ses mains l'arme dont il allait faire usage. Le plomb brisa le fusil à l'endroit où le canon se joint au bois.

L'escopette échappa aux mains de don Estévan, qui lui-même perdit l'équilibre et tomba sur le sable.

— Enfin, après quinze ans ! s'écria Pepe en se précipitant sur don Antonio et en appuyant son genou sur sa poitrine.

L'Espagnol voulut en vain résister. Son bras, engourdi par la violence du coup qui lui avait arraché son arme, refusait tout service. En un clin d'œil, Pepe avait dénoué la ceinture de laine qui faisait plusieurs fois le tour de son corps, et il en étreignit fortement les membres de son ennemi.

Diaz ne pouvait lui porter secours. Il avait à se défendre contre Fabian.

Fabian connaissait à peine Pedro Diaz. Il ne l'avait vu que quelques heures à l'hacienda del Venado ; mais la générosité de sa conduite avait éveillé dans le cœur du jeune homme une chaleureuse sympathie, et il voulait épargner sa vie.

— Rendez-vous, Diaz, s'écria-t-il en esquivant un coup de poignard que lui portait l'aventurier, résolu à mourir et à ne pas se rendre.

Pendant le peu d'instant que mit le chasseur espagnol à garrotter don Antonio, ce fut entre Fabian et Diaz une lutte égale d'adresse et d'agilité.

Trop loyal pour faire usage de son arme à feu contre un ennemi qui n'avait pour toute défense qu'un poignard. Fabian essayait de désarmer seulement son adversaire ; et Diaz, aveuglé par le désir de vengeance, ne voyait pas les efforts généreux du jeune comte de Mediana.

Celui-ci, tenant son fusil par le canon, et se servant de la crosse comme d'une massue, tâchait de frapper le bras qui tenait le poignard dont les évolutions rapides le menaçaient à chaque instant ; mais il avait affaire à un antagoniste non moins lesté et non moins vigoureux que lui. Bondissant de droite et de gauche, Diaz évitait les coups de Fabian, et, au moment où le jeune homme croyait paralyser le bras du Mexicain, son arme frappait le vide, et le couteau brillait de nouveau, menaçant son corps et près de le percer.

Bois-Rosé, sans recharger sa carabine, accourait mettre fin à la lutte où la générosité de Fabian, allait lui donner le dessous, et Pepe, de son côté, après avoir réduit don Antonio à l'impuissance de porter secours à Diaz, s'élançait vers les deux combattants.

Menacé par trois hommes près d'unir leurs efforts contre lui, le Mexicain ne voulut pas mourir sans vengeance. Il ramena vivement le bras en arrière et lança comme un trait sur Fabian le couteau tranchant dont il était armé. Mais Fabian n'avait pas perdu de vue les mouvements de son adversaire, et, au moment où le poignard s'échappait en sifflant de la main de Diaz, la carabine du jeune homme, dirigée avec force contre la poitrine du Mexicain, rencontra l'arme meurtrière.

Le poignard, détourné de son but, s'enfonça dans le sable, tandis que, semblable à une masse d'armes, la crosse du fusil frappait Diaz en plein corps.

— Demonio ! s'écria Pepe en le saisissant vigoureusement à bras-le-corps, faut-il donc vous tuer pour vous faire rendre ? Vous n'êtes pas blessé, don Fabian, grâce à Dieu ! sans cela !... Voyons, que ferons-nous de vous, l'ami ?

— Ce que vous ferez au noble cavalier que voici, répondit le Mexicain haletant et montrant de l'œil don Estévan étendu sur le sable et frémissant de rage dans ses liens.

— Ne demandez pas à partager son sort, répliqua Pepe d'un air sombre, les jours de cet homme sont comptés.

— Quel qu'il soit, je veux le partager, reprit Diaz en essayant vainement de lutter contre la force supérieure du chasseur espagnol ; je n'accepte de vous ni quartier ni merci.

— Ne jouez pas avec notre colère, s'écria Pepe, dont les passions violentes étaient allumées ; j'ai peu l'habitude d'offrir deux fois quartier à mes ennemis.

— J'esais le moyen de lui faire accepter merci, dit Fabian, qui ramassa le couteau de Diaz. Lâchez-

le, Pepe ; avec un homme de cœur comme Diaz, il est toujours un moyen de s'entendre.

Le ton de Fabian n'admettait pas de réplique, et Pepe, en ouvrant les bras, détacha le lien de fer qui étreignait le Mexicain. Celui-ci, étonné, mais la bouche dédaigneuse, promenait tour à tour ses yeux de feu sur ses trois adversaires.

— Tenez, Diaz, continua Fabian en jetant loin de lui sa carabine, reprenez votre arme, et veuillez m'écouter.

En disant ces mots avec un air de noblesse qui frappa l'aventurier, Fabian lui tendait son poignard en s'avançant vers lui désarmé et la poitrine à portée de son bras. Diaz reprit son couteau, mais son adversaire n'avait pas trop présumé de lui. L'héroïque simplicité de Fabian avait fait tomber sa colère.

— Je vous écoute, dit-il en laissant glisser son poignard à ses pieds.

— Bien, dit Fabian avec un sourire qui lui gagna le cœur de Diaz, je savais qu'il en serait ainsi.

Et il reprit bientôt :

— Vous vous interposez sans le savoir entre le crime et la juste vengeance qui le poursuit. Savez-vous qui sont l'homme pour le salut duquel vous exposez votre vie et ceux qui veulent généreusement l'épargner ? Savez-vous si nous n'avons pas le droit de le demander au chef que vous ne connaissez sans doute que sous le nom de don Estévan Archiza ? Répondez dans toute la loyauté de votre conscience aux questions que je vais vous faire, et décidez ensuite de quel côté se trouvent la justice et le bon droit.

Surpris de ce langage, Diaz écoutait en silence, et Fabian continua :

— Si le hasard vous eût fait naître dans une classe privilégiée, héritier d'une grande fortune, porteur d'un nom illustre, et qu'un homme, pour vous enlever cette fortune et ce nom et se les approprier, vous eût rejeté à votre insu dans la foule de ceux à qui la sueur de leur front n'assure pas même le pain de chaque jour, seriez-vous l'ami de cet homme ?

— Je serais son ennemi, répliqua Diaz.

— Si cet homme, poursuivit Fabian, pour effacer jusqu'au souvenir de ce que la naissance a fait de vous, eût assassiné votre mère, qu'aurait-il mérité ?

— La peine du talion. Coup pour coup, sang pour sang, c'est la loi.

— Si, après une poursuite acharnée pendant de longs jours, au milieu de dangers sans cesse renaissants, le sort des armes eût fait tomber enfin entre vos mains le spoliateur de votre nom et le meurtrier de votre mère, lui appliqueriez-vous la loi que vous citez ?

— Je me croirais coupable envers Dieu et envers les hommes de ne pas le faire.

— Eh bien ! Diaz, reprit Fabian avec force, on m'a pris mon nom, ma fortune, et on a égorgé ma mère ; du fond de l'abîme où l'on m'a fait tomber, j'ai pu mesurer depuis peu la hauteur de laquelle on m'a précipité ; j'ai poursuivi le meurtrier de

ma mère et le spoliateur de mon nom ; le sort des armes l'a fait tomber entre mes mains, et le voici.

Un nuage de douleur obscurcit les yeux de l'aventurier à l'aspect du chef dont il avait, sans le savoir prononcé la sentence ; car le sentiment de justice inexorable que Dieu a gravé dans le cœur de l'homme lui disait que don Estévan avait mérité son sort, si Fabian ne l'accusait pas injustement.

Diaz inclina tristement la tête, étouffant un soupir et garda le silence.

Pendant que ces événements se pressaient au milieu de l'immense solitude, seul témoin de leur accomplissement, les acteurs du drame qui allait se jouer auraient pu voir Cuchillo soulever avec précaution le dais de feuilles qui couvrait sa tête, jeter un coup d'œil avide sur le val d'Or, et sortir du lac tout ruisselant d'eau, semblable à l'un des génies malfaisants à qui la croyance des Indiens donnait ces sombres montagnes pour demeure.

Mais la gravité des circonstances absorbait toute l'attention de Diaz, comme celle de Bois-Rosé et de ses deux compagnons.

CHAPITRE XI

OU LES CHACALS VEULENT AVOIR LA PART DES LIONS

Dans le tumulte des scènes terribles qui viennent de se passer, Fabian, Bois-Rosé et le chasseur espagnol avaient complètement oublié pendant quelques instants la disparition de Baraja et d'Oroche.

On a suffisamment entrevu les pensées secrètes qui germaient dans le cœur des deux vauriens, quelque temps avant la catastrophe grâce à laquelle ils se trouvaient séparés de leurs compagnons : il est facile dès lors de pressentir leurs dispositions mutuelles lorsqu'ils vont se trouver seuls.

Le premier coup de carabine qu'ils entendirent en fuyant (c'était celui qui venait d'abattre le cheval de don Estévan avec ses deux cavaliers) eut un joyeux retentissement au dedans de leur cœur. Un des possesseurs du secret merveilleux était sans doute réduit au silence de la mort. L'autre n'allait pas tarder probablement à porter son secret dans un monde meilleur, où l'on n'a plus souci de l'or de la terre.

Quand tous deux s'étaient vus à l'abri derrière les rochers escarpés fermant l'enceinte du val d'Or du côté de l'ouest, ils n'avaient pas perdu de temps à s'éloigner du lieu qui avait failli leur être si funeste. Cette chaîne des rochers s'abaissait dans la plaine en une inclinaison assez douce, et se rejoignait aux Montagnes-Brumeuses comme un contrefort jeté sur leurs flancs.

En suivant cette espèce de rempart, il fut facile aux deux aventuriers de gagner les retraites impénétrables de la Sierra. Ils ne tardèrent pas à faire halte dans une gorge profonde au fond de laquelle, cachés par les vapeurs suspendues au-dessus de leurs têtes, ils se trouvèrent complètement en sûreté.

Là, un flot de joie inonda leur cœur, et les sensations qu'ils éprouvaient furent d'abord trop vives

pour leur permettre d'échanger un seul mot pendant le premier moment.

— Permettez-moi, seigneur Oroche, dit Baraja, qui recouvra le premier la parole, de vous féliciter d'avoir échappé aux carabines de ces intraitables tueurs de tigres.

— D'autant plus volontiers, seigneur Baraja, que si vous aviez eu le crâne fracassé d'une balle (car ces diables incarnés ont un faible pour viser toujours les gens à la tête), il vous eût été difficile de me faire agréer vos compliments, et que je suis fort aise de vous voir vivant.

En quoi Oroche fardait un peu la vérité. Dans le fond de sa pensée, et sans trop se rendre compte pourquoi, il eût presque mieux aimé rester seul. Le voisinage d'un trésor fait naître assez ordinairement le désir de la solitude.

Peut-être les compliments de Baraja n'étaient-ils pas plus sincères que ceux d'Oroche, et nous doutons que l'habitude des chasseurs de tigres de viser leurs ennemis à la tête lui eût paru aussi fâcheuse qu'au gambusino, si celui-ci leur eût servi de but.

Le fait est que, par suite d'une conformité d'idées, source de leur étroite amitié, les deux drôles devinrent tout à coup rêveurs.

L'explosion d'une carabine, répercutée par l'écho des montagnes, interrompit leur rêverie.

— C'est le second coup de fusil qui trouble le calme profond de ces solitudes. Le premier a dû briser le crâne de Diaz, et il me serait bien douloureux de penser que le second a terminé les campagnes de don Estévan de la même façon, s'écria Oroche, qui dissimulait mal son vif désir de demeurer seul possesseur du secret du val d'Or.

— Je le conçois, répondit avec distraction Baraja ; ces solitudes sont effrayantes pour deux hommes isolés comme nous allons l'être à présent.

— Caramba ! pensa Oroche, mon ami Baraja, quoi qu'il en dise, me trouverait-il encore de trop avec lui ?

— Pourquoi donc armez-vous votre carabine, seigneur Oroche ? demanda vivement Baraja à son ami.

— Sait-on ce qui peut arriver dans ces déserts ? Voyez-vous, il faut être prêt à tout.

— Vous avez raison, on ignore ce qui peut advenir.

En disant ces mots, Baraja fit également jouer la batterie de son arme et se tint sur la défensive.

— Ah çà ! qu'allons-nous faire maintenant ? dit Oroche.

— Sommes-nous assez forts pour déloger de leur forteresse ces trois endiablés chasseurs ? Non. Eh bien ! il nous faut retourner au camp, répondit Baraja, et revenir en force faire main basse sur les usurpateurs des trésors étalés dans le vallon que nous n'avons fait qu'entrevoir.

— Partons donc au plus vite ! s'écria Oroche avec impétuosité.

— Nous n'avons pas une minute à perdre, ajouta Baraja.

Mais ni l'un ni l'autre ne bougèrent, par la raison toute simple qu'Oroche, pas plus que son ami, ne se souciait d'ouvrir la voie du val d'Or aux vautours rapaces qu'ils avaient laissés au camp.

Ils pensaient avec raison que les trois chasseurs, dussent-ils emporter chacun son poids en or, en laisseraient toujours plus à celui des deux qui survivrait à l'autre que si toute la troupe des aventuriers, guidée par eux, venait fondre sur cette riche proie.

Tous deux se représentèrent en frémissant ce val d'Or, encore vierge, aux lueurs éblouissantes, envahi, profané par leurs avides compagnons, ne gardant sur sa surface souillée que la trace impure de leur passage. Comme les chacals affamés qui guettent la retraite du lion repu pour dévorer les débris qu'il a dédaignés, Oroche et Baraja, sans l'avouer, voulaient chacun être seul à profiter du départ des chasseurs dont ils fuyaient tous deux la présence.

— Écoutez, dit Baraja, je vais être franc avec vous.

— Quel mensonge va me conter ce drôle ? se dit Oroche tout bas. Je n'attendais pas moins de votre loyauté, reprit-il tout haut.

— Vous craignez qu'en retournant au camp avec moi nous ne soyons découverts dans notre fuite.

— Vous êtes d'une pénétration qui m'étonne, répliqua Oroche.

— C'est tout naturel, continua Baraja d'un ton de bonhomie charmante ; deux hommes attirent plus d'attention qu'un seul.

— On ne lit pas plus clairement dans la pensée d'un homme, répondit à son tour Oroche avec tant d'abandon que Baraja, en fut un instant effrayé.

— Eh bien ! puisque vous partagez si parfaitement mes idées, vous partagerez aussi mon avis, fit Baraja.

— Je le goûte déjà sans le connaître ; je n'ai jamais confiance à demi dans mes amis.

— Est-ce à dire que vous vous en défiez toujours complètement ?

— Oh ! seigneur Baraja ! s'écria Oroche en se drapant d'un air de candeur offensée dans le haillon qu'il appelait un manteau, je pêche constamment par l'excès contraire.

— Je pense donc que, pour gagner le camp avec moins de danger d'être aperçus par les chasseurs, qui visent toujours à la tête, il est prudent de prendre chacun un chemin différent.

— Vous parlez d'or, seigneur Baraja.

— C'est l'influence du terroir, et je m'empresse de vous donner l'exemple.

— Un instant, dit Oroche ; et où nous rejoindrons-nous ensuite ?

— A la fourche de la rivière. Le premier arrivé attendra l'autre.

— Et l'attendra-t-il longtemps ? demanda Oroche avec une naïveté parfaitement jouée.

— Cela dépendra de l'impatience du premier arrivé et du degré d'affection qu'il aura pour son ami.

— Diable ! reprit Oroche, ce serait alors, au cas où j'arriverais le premier, et où par malheur une chute dans un précipice ou une balle vous empêcherait de me rejoindre, me condamner à attendre jusqu'au jugement dernier.

— Cet excès de dévouement de votre part n'a rien qui m'étonne, répondit Baraja d'un ton pénétré ; mais je ne saurais l'accepter. L'amitié même doit avoir ses limites. Si cela vous convient, nous fixerons une heure d'attente, après quoi...

— Le premier arrivé regagnera le camp en pleurant son ami.

Là-dessus, les deux drôles prirent en sens oblique un chemin à angle divergent, marchèrent quelque temps à la vue l'un de l'autre, et ne tardèrent pas à disparaître chacun de son côté au milieu du brouillard éternel des Montagnes-Brumeuses.

Quand Baraja eut perdu de vue le gambusino, dont la brise du matin faisait frémir le manteau comme les haillons qui servent d'épouvantail au milieu d'un champ de blé, il s'arrêta et examina les lieux. Ce n'était pas afin de chercher le chemin le plus court pour arriver à la fourche de la rivière.

Nous ne surprendrons personne en disant qu'il ne songeait pas plus à regagner le camp qu'à revenir se livrer aux chasseurs qu'il fuyait. Baraja n'était pas si simple : il cherchait tout bonnement un endroit commode et sûr pour faire une courte sieste, en laissant Oroche se morfondre à l'attendre au rendez-vous convenu.

L'avidé chercheur d'or ne voulait pas trop s'éloigner cependant : il comptait presque sur quelque faveur inattendue de la fortune qui lui ouvrirait ce nouveau jardin des Hespérides, objet de sa convoitise.

Mais Baraja comptait sans les trois formidables hôtes du désert et sans la sympathie de son ami, et l'on sait qu'en pareil cas on est forcé de compter deux fois.

Non loin de lui, un enfoncement dans un rocher, dont le fond était tapissé de longues herbes sèches, s'offrit à ses regards.

Baraja descendit de son cheval, le débrida pour qu'il pût paître à l'aise, tira d'un petit sac de cuir suspendu à sa selle une poignée de farine grossière de maïs, et, avec quelques gouttes d'eau versées de son outre dans une calebasse, il eut bientôt composé un frugal déjeuner.

Étendu sur sa couche et roulé dans son manteau, il s'était en vain flatté de dormir un instant : sous ses paupières fermées, l'or du vallon jetait des étincelles qui chassaient le sommeil ; des feux follets semblaient danser devant lui comme pour l'inviter à les suivre. Puis enfin une soudaine et terrible pensée le fit tressaillir : peut-être Oroche guettait-il un assoupissement passager pour venir le surprendre et se défaire de lui.

Baraja se leva, il regarda attentivement tout autour ; mais la solitude et le silence régnaient partout, et le vent du désert murmurait seul son chant plaintif.

— Bah ! se dit-il en se recouchant, Oroche m'attendra cinq minutes, puis il ira au...

Baraja interrompit sa phrase commencée ; la brise venait de lui apporter un hennissement de cheval bien distinct.

— Oh ! oh ! pensa-t-il, Oroche serait-il resté dans ces montagnes pour ne pas s'exposer à m'attendre là-bas jusqu'au jugement dernier !

Baraja brida promptement son cheval et s'élança en selle, la carabine au poing.

Il n'eut pas marché quelques minutes, qu'il aperçut presque sous ses pieds un spectacle aussi inquiétant qu'inattendu.

L'endroit où il était arrivé était un large pont d'une seule arche, jeté par la nature sur une des ramifications de la rivière, dont un des deux bras se frayait un passage à travers la chaîne des Montagnes-Brumeuses.

Ce courant d'eau, peu large et peu profond, disparaissait sous la voûte du pont, et allait, après avoir parcouru un long espace sous terre, former et alimenter le lac près du val d'Or.

Un canot d'écorces de bouleau, monté par deux hommes, suivait le cours de l'eau, et, par une chance sans doute heureuse pour l'aventurier, au moment où il jetait un regard surpris sur ces deux personnages, leur embarcation disparaissait sous l'arche du pont.

Baraja eut cependant le temps de considérer en détail l'étrange costume de ces inconnus, qu'on verra jouer avant peu un rôle aussi marquant que terrible.

Il semblait que ces lieux jusqu'alors si déserts fussent tout à coup le rendez-vous d'un des individus de chaque classe d'hommes qui parcourent les déserts américains.

Baraja n'était pas au bout de ses émotions et de ses surprises. A peine les deux sinistres navigateurs venaient-ils de disparaître, qu'une nouvelle source de terreur s'ouvrit devant le chercheur d'or.

Inquiet du hennissement qu'il avait entendu, Baraja se remit à regarder autour de lui. Il était temps.

Au milieu de la brume, un homme, la carabine à la main, s'avancait de son côté, le canon de son arme dirigé contre son corps.

Cet homme n'était pas méconnaissable à ses yeux. C'était Oroche.

Baraja se jeta à bas de son cheval pour se dérober au coup qui le menaçait et viser lui-même plus à son aise.

Un éclat de rire de son ami arriva jusqu'à lui avec ces mots :

— Vive Dieu ! seigneur Baraja, vous ressemblez si bien de loin à Cuchillo que j'allais commettre sur votre personne une erreur que j'aurais déplorée.

— Jusqu'au jour du jugement ? interrompit Baraja avec ironie.

— Et peut-être au delà, Mais, seigneur Baraja, si, maintenant que nous sommes en pays ami, nous désarmions, que vous en semble ?

— Volontiers, reprit Baraja, qui ne se souciait pas plus que son ami d'un duel périlleux qu'il pouvait remplacer plus tard par un guet-apens.

Et tous deux, rejetant leur carabine sur l'épaule, s'avancèrent l'un vers l'autre, mais dans l'attitude d'une paix armée.

— Qui diable eût pu se douter que vous fussiez là ? s'écria Oroche.

— Et vous donc ? dit Baraja.

— L'air des montagnes m'est si salubre ! répliqua impudemment Oroche.

— Et moi, un étourdissement subit m'a empêché de poursuivre ma route. J'y suis fort sujet... à ces étourdissements, reprit Baraja d'un ton dolent.

Les deux dignes associés convinrent que chacun de son côté avait les plus valables motifs pour ne pas s'éloigner seul du val d'Or, et se jurèrent de nouveau un dévouement à toute épreuve.

Puis Baraja fit part à Oroche de la rencontre singulière qu'il venait de faire.

— Vous voyez, ajouta-t-il, que notre intérêt exige plus que jamais que nous restions unis. Retournons au camp tous les deux ; plus tard, vous reviendrez respirer l'air des montagnes.

— Vous n'avez plus d'étourdissement ?

— C'était le chagrin de vous quitter.

— En route !

Un nouvel incident retarda le départ des deux coquins.

De l'endroit où ils avait fait halte en se rejoignant, un étroit sentier, frayé par les chamois, se dirigeait en serpentant sur les hauteurs. Il était facile, en le suivant, de passer inaperçu dans les rochers derrière le tombeau de la pyramide, et de reprendre la plaine loin des yeux ou du moins hors de la portée de la carabine de Bois-Rosé et de Pepe.

— Prenons ce sentier, dit Oroche à Baraja. Pourquoi hésiter plus longtemps ? Veuillez me montrer le chemin, et je vous suis.

— Je n'en ferai rien, je me pique de trop de politesse pour cela, par Dieu !

— Oh ! reprit Oroche, entre amis, fait-on tant de façons ?

— Mon cheval est craintif, seigneur Oroche, et j'ai la vue basse. D'honneur, vous me rendrez service en passant le premier, puisque ce sentier est trop étroit pour contenir deux cavaliers de front.

— Voyons, soyez franc, vous ne vous souciez pas de retourner au camp, même ensemble, fit Baraja.

— Ni vous plus que moi.

— Vous voudriez me voir à tous les diables, seigneur Oroche ?

— Et vous, vous voudriez m'y envoyer, seigneur Baraja !

Baraja fixa sur son compagnon un regard ironique.

— Ne le niez pas, seigneur Oroche, dit-il, vous ne voulez me faire passer le premier que pour me lâcher par derrière un coup de carabine.

— Oh ! qui peut vous le faire supposer ? répliqua Oroche.

— Eh ! parbleu ! le désir que j'ai moi-même de me débarrasser de vous.

— Votre franchise excite la mienne, reprit le gambusino aux longs cheveux. J'ai osé concevoir cette idée meurtrière ; mais je réfléchis que, lorsque je vous aurais tué, je n'en serais pas plus fort contre cet enragé Canadien, et j'y renonce.

— Et moi aussi.

— Jouons cartes sur table, continua Oroche ; nous ne retournerons pas au camp, et nous nous embusquerons dans ces montagnes. Il se présentera bien cette nuit quelque occasion de nous défaire de ces envahisseurs étrangers quand ils dormiront. Quant à Estévan et à Diaz, nous n'avons, hélas ! que trop de raisons de croire qu'une mort prématurée a mis fin à leur carrière. Dès lors, n'étant plus que deux à partager le val d'Or, nous n'aurons plus besoin de nous égorger mutuellement, fi donc ! des gens si riches que nous le serons ne doivent, au contraire, chercher qu'à prolonger leur vie. Pour gage de ma franchise, je passe le premier.

— Je réclame cet honneur ! s'écria Baraja.

— Je tiens à vous prouver mon repentir.

— J'ai le plus vif désir que vous oubliiez mon égarement.

Les deux drôles insistaient d'autant plus fortement qu'ils avaient plus que jamais envie de se défaire l'un de l'autre : seulement ils ajournaient à une autre époque l'exécution de leur projet.

Oroche passa enfin le premier, sans défiance et sans même songer à tourner la tête. Jugeant son compagnon d'après lui-même, il était convaincu que Baraja ne chercherait à se défaire de lui qu'après avoir tenté tous les moyens de l'employer comme un instrument à l'accomplissement de son dessein.

La route, quoique peu longue pour gagner l'endroit où, non loin d'eux, la cascade se précipitait dans le gouffre derrière le sépulcre indien, offrait mille difficultés au pas de leurs chevaux.

Le sentier étroit qui y conduisait était pratiqué dans un terrain bouleversé par des éruptions volcaniques qui devaient être de date récente, à en juger par le bruit sourd qui grondait dans les entrailles de la montagne. Parsemé de fragments de rochers qui obstruaient le passage et qu'il fallait franchir, ce sentier était d'autant plus dangereux que, de distance en distance, il longeait de profonds précipices où, au moindre faux pas, cavaliers et chevaux se seraient engloutis.

Au milieu de cette scène sauvage, la cascade, cachée à la vue des aventuriers faisait entendre sa voix tonnante.

Tout à coup, Oroche arrêta si brusquement son cheval que celui de Baraja le heurta par derrière.

— Qu'est-ce ? demanda celui-ci à voix basse à Oroche, qui, les yeux fixés devant lui, faisait signe de la main de garder le silence.

Baraja n'eut pas besoin de renouveler sa question.

A travers les vapeurs grisâtres et à peine transparentes, apparaissait confusément un homme, dont les cheveux tout dégouttants d'eau, les vêtements souillés de vase, étendu à plat ventre, et occupant toute la largeur du sentier. Était-ce un Indien ou

un blanc ? était-il vivant, ou n'était-il qu'un cadavre ?

C'est ce qu'Oroche ne pouvait distinguer.

Pour comble d'embarras, le sentier, à l'endroit où les deux aventuriers avaient été forcé de s'arrêter, longeait d'un côté un de ces abîmes dont nous venons de parler, et de l'autre une rampe escarpée qui ne permettait pas à un homme à cheval de faire volte-face.

Oroche hésitait à avancer, effrayé et surpris à la fois de rencontrer une créature humaine dans cette solitude où les aigles et les chamois seuls devaient faire leur demeure.

Il contemplait avec inquiétude l'étrange apparition.

La tête de cet homme s'avancait au-dessus du précipice, et, dans une rapide éclaircie du brouillard, il put le distinguer un moment, ses bras soutenant son corps, et occupé à contempler quelque objet sous ses yeux.

La cascade grondait assez fort en cet endroit pour étouffer la voix d'Oroche.

— C'est Cuchillo ! s'écria-t-il sans se retourner vers son compagnon.

— Cuchillo ! répéta Baraja, étonné ; et que diable fait-il là ?

— Je l'ignore.

— Lâchez-lui donc un coup de fusil, ce sera une de ces rares choses qu'il n'aura pas volées.

— Oui, répliqua Oroche, pour que la détonation apprenne à ce Canadien que nous sommes ici.

Il ne lui vint pas à l'idée que c'était en outre se mettre désarmé à la merci de son ami.

En ce moment les vapeurs se condensèrent de nouveau, et Cuchillo disparut derrière un rideau de brume. Pendant quelques instants, à peine les deux voyageurs purent-ils se distinguer l'un l'autre.

Il devenait dangereux, impossible même, d'avancer sans s'exposer à rouler au fond du gouffre ; du reste, dans aucun cas, les deux chercheurs d'or ne voulaient révéler leur présence à Cuchillo.

— Ne faites pas un pas de plus, seigneur Oroche, dit Baraja de manière à se faire entendre de son ami seul au milieu du fracas de la cascade ; songez que j'attache un prix énorme à votre précieuse existence.

— Aussi me garderai-je de l'exposer ; vous trouvez ces solitudes si effrayantes, que je tiens à vous conserver un compagnon.

— C'est un procédé dont j'apprécie toute la générosité. Quant à moi, vous ne doutez plus, j'espère, de ma sincérité. Voyez en heurtant seulement un peu rudement du poitrail de mon cheval la croupe du vôtre, je me trouverais parfaitement seul.

Baraja disait vrai, et Oroche, pour la première fois, regardait l'abîme dans lequel son ami pouvait le pousser sans risque pour lui, sentit un frisson glacial parcourir tout son corps.

— Mais, continua Baraja, nous ne sommes pas trop de deux pour lutter avec avantage contre nos trois ennemis.

— L'union fait la force, dit avec emphase le gambusino aux longs cheveux, qui, malgré cet aphorisme, désirait vivement ne pas trop prolonger chez son ami les tentations d'en oublier la pratique.

Au bout de quelques instants, pendant lesquels la vue du gouffre et le bruit assourdissant de la cascade lui donnaient le vertige, une bouffée de vent ouvrit de nouveau une large trouée dans le brouillard.

— Ah ! grâce à Dieu ! s'écria Oroche en respirant après ce moment d'angoisse, ce coquin de Cuchillo a disparu.

Le chemin était débarrassé d'obstacles de son côté, et la solitude des montagnes était redevenue complète.

Oroche poussa rapidement son cheval à l'endroit que venait d'abandonner Cuchillo.

L'étrange paysage au milieu duquel les deux fugitifs erraient à l'aventure, le voisinage du trésor que chacun se rappelait avoir un instant entrevu, et les émotions de tout genre auxquelles ils étaient en proie depuis le matin, tout avait contribué à exciter violemment leur imagination.

L'attention que Cuchillo avait mise sous leurs yeux à considérer un objet visible piqua vivement la curiosité des deux aventuriers.

La route s'élargissait assez en cet endroit pour permettre de mettre pied à terre entre le précipice et la rampe de rochers, et, sans s'être communiqué leurs impressions, Oroche et Baraja descendaient de cheval chacun en même temps.

— Qu'allez-vous faire ? demanda le premier.

— Vous le savez bien, parbleu ! puisque vous allez m'imiter, répondit Baraja ; je vais essayer de voir ce que regardait Cuchillo tout à l'heure avec tant d'opiniâtreté. Ce doit être fort intéressant, si je ne me trompe.

— Prenez garde, ces rochers sont glissants en diable.

— Soyez sans crainte, et ne vous gênez pas pour faire comme moi.

En disant ces mots, Baraja s'agenouillait pour prendre position au-dessus du gouffre. A six pas du flanc de la montagne s'élançait la cascade : au-dessus de sa bouche béante, le sentier formait une espèce de voûte naturelle.

Oroche prit son cheval par la bride et passa de l'autre côté de la voûte.

Il crut prudent de s'éloigner de son compagnon, et quelques instants après, tous deux, invisibles l'un à l'autre, couchés à plat ventre et la tête penchée sur l'abîme, jetaient un regard avide au-dessous d'eux.

Le même spectacle les frappa à la fois, et fit de nouveau monter à leurs tempes des idées de meurtre un instant ajournées.

Le bloc d'or étincelant entre la cascade et le rocher, qui avait fait pousser à Cuchillo un cri sauvage, fut sur le point de leur en arracher un semblable ; mais il fallait dissimuler et se contenir.

Ce ne fut pas sans un effort surhumain.

Fixé dans le roc, ce bloc fascinateur lançait des gerbes de leur fauve, et semblait inviter la main

de l'homme à ne pas laisser dévorer par le gouffre béant cette merveilleuse munificence de la nature.

L'humidité constante avait tapissé les parois à pic du roc d'un manteau de mousse verte. Au-dessous du bloc d'or une légère saillie, quoique enduite par les vapeurs de l'eau d'une couche visqueuse, semblait attendre le pied assez hardi pour se fier à cet appui dangereux ; mais un seul homme ne pouvait tenter l'entreprise.

Telle avait été la cause de la retraite de Cuchillo, qui tout à l'heure repaissait avidement ses yeux de ce magnifique trésor, objet de tous ses désirs.

Baraja fut le premier à s'arracher au vertige que lui causait ce spectacle ; car son cœur se serrait à la pensée que le précieux métal pouvait à chaque instant rouler dans l'abîme, comme le fruit mûr qui tombe de l'oranger.

Oroche ne tarda pas à imiter son compagnon, et tous deux se retrouvèrent debout presque en même temps, incertains de ce qu'ils devaient faire et séparés l'un de l'autre par la voûte d'où s'échappait en grondant la cataracte.

— Eh bien ! qu'avez-vous vu ? dit Baraja le premier.

— Et vous ? répondit Oroche.

— Un gouffre sans fond.

— Des tourbillons de vapeurs qui montent de l'abîme.

— L'union fait la force, répéta Oroche, qui avait tout à coup pris son parti.

— A deux on est deux fois plus fort.

— C'est incontestable ce que vous dites là, s'écria Oroche. Eh bien ! à nous deux, nous pourrions l'avoir.

— Quoi ? dit Baraja, feignant l'ignorance.

— Demonio ! le bloc d'or que vous avez vu comme moi.

— Mais comment faire ? continua Oroche.

— Réunir nos deux lazos comme emblème de notre alliance ; suspendre l'un de nous le long des flancs du rocher, et ravir à l'abîme son trésor, s'écria Baraja les yeux en feu.

— Qui se dévouera de nous deux ?

— Le sort en décidera, seigneur Oroche, et si c'est vous...

— Si c'est moi, vous me laisserez tomber, et me briser les os.

Baraja haussa les épaules.

— Vous êtes un niais, mon cher Oroche ; un ami ne laisse pas tomber à la fois son ami et un trésor trois fois royal. L'ami... je ne m'en défends pas ; mais le trésor... jamais !

— Mon cher Baraja, vous plaisantez des choses les plus respectables, même de l'amitié, repartit Oroche avec tant de componction que Baraja en fut plus effrayé que jamais.

Bientôt, cependant, cédant à l'ivresse qui les subjuguait, les deux aventuriers cessèrent de lutter d'astuce, et résolurent d'unir leurs efforts pour arracher le bloc d'or à son enveloppe de roche.

Baraja tira de l'une de ses poches un jeu de cartes, et il fut convenu que celui qui amènerait le plus

haut point aurait le droit de choisir le rôle qui lui conviendrait.

Ce droit échut à Oroche.

Outre que le raisonnement de Baraja l'avait frappé, le gambusino pensa que la possession du trésor était un talisman tout-puissant contre la perversité de son compagnon ; il choisit, contre l'attente de ce dernier, le périlleux avantage de se faire suspendre au-dessus du gouffre.

Les deux coquins, après s'être rejoints, détachèrent de l'arçon de leur selle le lazo qu'y porte attaché tout cavalier américain.

Suivant l'avis de Baraja, les deux longes furent tortillées de manière à porter un poids plus lourd encore que celui d'un homme.

Roulée plusieurs fois sur le tronc d'un jeune chêne vert qui poussait dans une fente de rocher, la double corde était maintenue par Baraja, tandis qu'Oroche, solidement attaché sous les aisselles, descendait petit à petit en se retenant aux saillies du roc et en posant les pieds dans ses fissures.

Au milieu du bruit épouvantable que renvoyait le fond de l'abîme, l'aventurier croyait entendre des voix souterraines qui l'appelaient vers elles ; le vertige était près de s'emparer de lui, mais la cupidité soutint son courage.

Au bout d'une minute, ses pieds étaient au niveau du bloc d'or, puis son corps, puis enfin ses mains. Il put caresser ses contours arrondis et dévorer des yeux l'objet de sa convoitise.

Dans sa délicieuse extase, l'abîme ne grondait plus au-dessous de lui ; il chantait doucement, comme le ruisseau qui murmure et appelle les plus doux rêves.

Les doigts crispés du gambusino saisirent le bloc ; il résista d'abord, puis bientôt remua dans son enveloppe. Deux mains avides étaient insuffisantes pour l'embrasser ; un effort mal dirigé pouvait, en l'arrachant du rocher qui l'enchâssait le faire tomber dans le précipice. Oroche ne respirait plus et, penché au-dessus de lui, Baraja partagea ses angoisses.

L'écho de l'abîme répéta deux fois deux cris, le cri de triomphe d'Oroche et celui de son compagnon : la masse d'or étincelait entre les bras du ravisseur.

— Remontez-moi promptement, pour l'amour de Dieu, s'écria Oroche d'une voix frémissante. Je porte mon pesant d'or vierge. Ah ! je ne me croyais pas si fort !

Baraja hala d'abord la corde avec une ardeur convulsive, bientôt plus faiblement, puis il cessa soudainement tout effort.

Les mains d'Oroche ne pouvaient encore arriver au niveau du sentier.

— Allons, Baraja, encore ! s'écria Oroche ; raidissez la corde, et je suis à vous.

Mais Baraja restait immobile.

Une pensée diabolique venait de naître dans son esprit.

— Donnez-moi ce bloc d'or, dit-il ; il paralyse vos forces et je suis à bout des miennes.

— Non, non, mille fois non, s'écria le gambusino, le front ruisselant d'une sueur subite et en pressant son trésor entre ses bras, je vous donnerais plutôt mon âme ! Ah ! ah ! reprit-il, vous me lâchiez, alors ?

— Qui vous dit que je ne vous lâcherai point à présent ! dit sourdement Baraja.

— Votre intérêt, répondit le gambusino dont la voix tremblait.

— Eh bien ! je ne vous lâcherai pas, mais c'est à une condition. Je veux cet or pour moi seul... pour moi seul, entendez-vous ? Donnez-le moi... ou je vous abandonne au gouffre.

Oroche frissonna jusqu'à la moelle des os.

A la vue du visage livide de Baraja, le malheureux maudit sa folle confiance.

Il voulut essayer de faire un effort, mais le fardeau qu'il portait paralysait ses bras. Il resta immobile comme l'homme qui tenait sa vie entre ses mains.

— Je veux cet or, entendez-vous ? reprit Baraja ; je le veux, ou je lâche la corde... ou je la coupe.

Et il tirait de sa gaine un poignard tranchant.

— J'aime mieux mourir, cria Oroche ; j'aime mieux que le gouffre m'engloutisse, et cet or avec moi.

— C'est à choisir, répéta le misérable ; votre or pour votre vie.

— Ah ! vous me tueriez encore si je vous le donnais.

— Soit ! dit Baraja, qui trancha lentement un des six torons de la double corde, en criant au malheureux qu'il était encore temps de se décider.

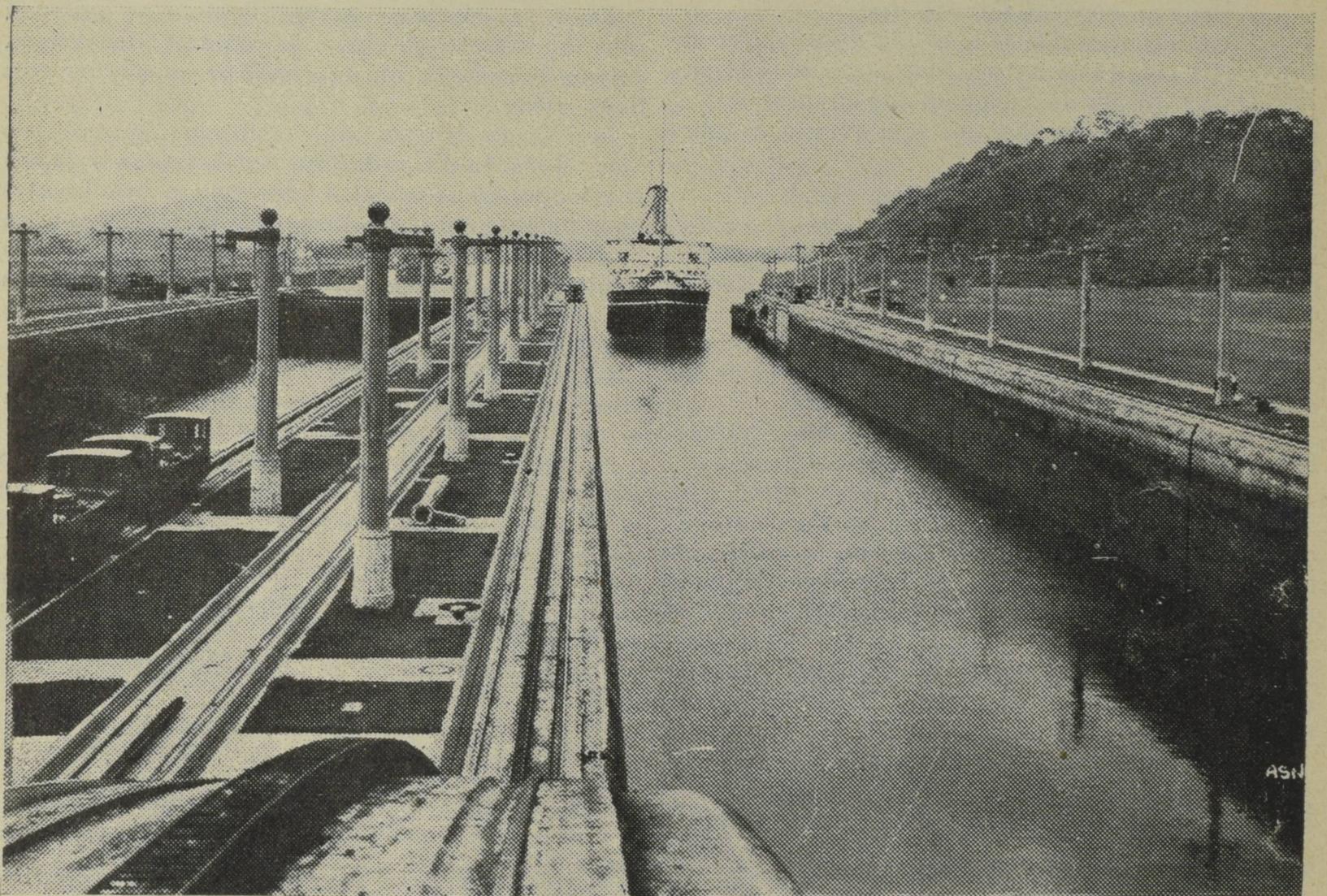
(A suivre)

Si vous avez le sens de la vie, vous croirez que l'âme de l'artiste qui monte aide Dieu à descendre dans la main, dans l'instrument de son frère qui travaille.

Ernest HELLO.

Autant une paillette d'or est supérieure en prix à un lingot de plomb, autant une petite pénitence, librement accomplie en cette vie est préférable, aux yeux de Dieu, à une grande pénitence imposée dans l'autre.

SAINT BONAVENTURE.



L'“EMPRESS OF FRANCE”, DU PACIFIQUE CANADIEN, entrant dans les écluses Miraflores, au Canal de Panama.